

TEXTES DU JOUR

Artus de Lavilléon / 2009 – 2014

TEXTES DU JOUR

Entre juin 2009 et avril 2014, j'envoie régulièrement à mon amie Jessica des bribes de textes, ou des textes achevés dont je ne suis pas sûr où que j'aime particulièrement, avant de les utiliser pour mon blog ou pour introduire différents ouvrages et expositions, en fonction de son avis. Avec la naissance de notre fils Ana, j'ai presque arrêté d'écrire au jour et les seules traces chronologiques organisées et non corrigées que je garde de ces textes sont celles de cet archivage qui témoigne de l'évolution de ma pensée sans aucun remaniement, ni sélection hors contexte. Les voici ici réunis.

18/06/2009

Je suis assis dans un diner sur la sixième, l'avenue des Amériques, au moment ou j'écris ces mots. Le brouhaha n'est pas sans me rappeler les cafés Français. La nourriture est très moyenne, lourde, indigeste, le service un peu désagréable, très « professionnel », pour autant que ce mot ait un sens en Amérique ou tout est tellement formaté. « Do not sit here sir », « more hot water sir », « Here is your note sir ». La pluie tombe à torrent dehors, et, malgré la chaleur, il est impossible de sortir sans se retrouver mouillé de la tête aux pieds, même pour franchir les quelques mètres qui me séparent du bureau du Bicycle film festival, auquel je participe. Je suis un « guest », ce qui veut dire qu'un coin de canapé m'a été réservé et que je possède un passe qui me permet de voir tous les films du festival et m'octroie quelques avantages. Un dîner ce soir, la bouffe et les boissons gratuites hier pendant un concert, et l'affichage de ma position avantageuse d'artiste, réalisateur, média. L'organisation est intéressante, presque tous sont passionnés de vélo et travaillent gratuitement ou presque jusqu'à pas d'heure, perturbant le soir et le matin mon sommeil pourtant lourd de décalage horaire, et de fatigue accumulé. Pensant que je partais aux Etats-Unis pour « ne pas revenir », j'ai accumulé les expositions ces derniers mois. Laisser une trace qui me convienne, une trace un peu en marge de tous les systèmes, entre galerie surbranchée, et lieux d'une autre époque. Je suis très reconnaissant des gens qui m'ont aidé, mais en même temps leur en veux de ne pas me comprendre mieux, du manque de réelles discussions, de référence, d'amour. C'est d'ailleurs pour cela que je voulais partir, refaire ma vie avec une amie de longue date, brièvement découverte dans un sens amoureux, il y a quelques mois. Et le destin, si une telle chose existe, en a décidé autrement. J'ai rencontré quelqu'un et me suis laissé envahir par l'énergie étrange de cette nouvelle personne. J'ai décidé de rester, pour elle et pour moi, et de commencer cette nouvelle vie en France, dans un

nouvel appartement. Autant pour mes rêves Américains. J'avais pourtant réservé une partie de mon voyage. Partir pour revenir, accomplir une exposition de plus, cette fois-ci à côté de Jonas Mekas, Agathe Snow, Benedict Radcliff, mon ami Jacques Ferrand, Martha Cooper, Mike Giant, Peter Sutherland, Scott Campbell, Steve Mac Donald, Andrew Mc Clintock, et tant d'autres. Je suis content de faire partie de cette nouvelle scène internationale liée au vélo, alors que j'étais tellement réticent à être reconnu comme un « skate artist ». Le vélo est un sport / mode de vie / moyen de transport bien plus ouvert que le Skateboard ne l'a jamais été, déjà pour la variété de ses formes, BMX, coursiers, Low Riders, Tall Bikes, Fixed Gear, (...); chaque engin véhicule sa culture, ses référents, et ce melting pot en fait quelque chose de très intéressant. L'horizon est large. Le rapport à la rue et à la ville similaire.

Dans le bureau où les gens travaillent, les piles de vélo ont remplacé les piles de skateboard dans les salons où nous regardions de vidéos. Nous avons grandi. Beaucoup de « riders » ont commencé leur expérience d'artiste sur une planche pour évoluer vers le deux roues. Beaucoup n'ont pas abandonné leur première passion qu'ils pratiquent de concert. Comme une grande famille qui étend ses ramifications à travers le monde entier. Autant il était impossible d'être un ancien roller quand on faisait du skate, ou d'écouter du punk pendant la période hip-hop, autant il est ici respecté et envié d'avoir un passé, quel qu'il soit. Le vélo est multiple. Je suis conquis.

La pluie tombe, le brouhaha enfle, le restaurant se remplit, et je sens que je prend une place qui n'est pas la mienne, à travailler, alors que tout le monde mange autour de moi. J'ai peur d'un faux geste qui ferait tomber du jus d'orange, du thé ou de l'eau sur mon ordinateur. Des gens entrent, sortent, l'endroit n'est pas très grand, juste à la sortie de la station de métro de la 14^{ème} rue, non loin de union square où j'ai appris à parler Anglais.

C'était une autre époque, j'étais marié, amoureux, je dépensais sans compter le maigre héritage de mon père, récemment

décédé, avec un peu de culpabilité, et beaucoup de plaisir. Ma femme travaillait, et je passais le plus clair de mon temps à le perdre, comme je continue de le faire avec application. Dix ans plus tard, cette dernière me décrit toujours comme immature et refuse de voir le plaisir et la difficulté que peuvent procurer une telle vie. La future bataille pour les 500 euros de loyer que je devrais payer avec ma nouvelle copine lui fait penser à Virginia Woolf qui devait se battre pour 500 livres à une époque pour se sentir écrivain. Elle se sent adulte à côté de moi et me décrit son quotidien : le réveil à 5h du matin, les cours (elle est devenue professeur de Français), aller chercher sa fille à l'école, sa relation avec son nouveau mari qui, comme moi, lui dit qu'elle aurait fait une extrêmement bonne philosophe. Mais elle est heureuse comme ça. Elle n'aimait pas la façon dont notre relation passée nous aspirait l'un dans l'autre sans nous laisser d'espace réciproque pour exister. Elle me met en garde pour ma nouvelle relation, et je l'écoute religieusement, tachant de séparer le vrai du faux, et de savoir à quel point je suis d'accord avec elle et à quel point je pense qu'elle se trompe. Nous parlons des grands artistes, de « ce porc de Miller », d'Anaïs Nin, de l'échange et du partage dans le couple. Du support mutuel et des limites qu'il faut poser pour que cela marche. Nos erreurs, mes erreurs. Forcément je me demande à quel point j'ai échoué, et je ne voit nulle faute dans mes agissement passés. Je suis devenu artiste, elle est devenue professeur. J'ai toujours été artiste, mais en même temps je le suis devenu grâce à elle. J'aurais tellement aimé lui donner la même chose, mais cela m'aurait sans doute octroyé un pouvoir sur elle qu'elle n'aurait jamais accepté. Il me semble qu'elle n'a jamais dépassé ce stade. Elle me dit que je l'irrite. Je me demande si nous avons autre chose à nous dire. Parler de la pluie et du beau temps, de la situation en Israël, de nos engagements réciproques, pourquoi pas. Les années qui passent feront-elles de nous des amis quand tout semble indiquer que ni l'un ni l'autre ne respectons nos choix réciproques. Ceux qui nous ont séparés, ou plutôt ceux qui ont

fait qu'elle décida un jour de me quitter.

Toutes ces choses tournent dans ma tête, alors que je suis assis dans ce café, qui n'est pas un café, à New York, et que la pluie tombe à torrent.

Pourquoi suis-je tellement incapable de cesser d'archiver mon quotidien, tous mes quotidiens ? Parler toujours de la même chose, encore et encore. Ce que je ne peux m'empêcher de considérer comme du génie et qui n'est peut-être que maladie.

Mon ex femme m'a dit quelque chose de juste cela dit, qu'il fallait séparer les choses, se garder un espace à soi, laisser respirer l'autre. Ne pas l'absorber.

Je suis tellement amoureux de ma nouvelle copine, et elle me manque tant. Pourquoi cette envie de construire à nouveau ? Est-ce l'âge ? Et n'ais-je pas toujours eu envie de construire. Oui, car j'ai toujours pensé pouvoir être fort pour deux, et cette fois-ci j'ai juste l'impression que nous pouvons être fort à deux, ce qui change beaucoup de choses.

Jessica est intelligente, talentueuse, il y a une force en elle qui fait plus que me séduire et me conquies entièrement. Séparer les choses, pourquoi séparer les choses ? Et pourquoi ne pas se battre pour ce en quoi l'on croit, jusqu'au bout, « comme ma mère ».

Maryse Lucas qui avait écrit sur sa porte : « Bienvenue à l'impasse de la lucidité, les monologues de la solitude », sur sa porte, au marqueur, juste avant de mourir, à 70 ans, comme elle l'avait toujours dit. La légende, ce que je veux qu'il reste d'elle, la force de son choix. Quel choix ? Pour quelle réaction au monde qui nous entoure ? « When the legend become facts, print the legend ». Ce que les vies racontent. Ce que nous voulons qu'elles racontent. L'art = la vie. Combien de fois ais-je écrit cette petite équation dans mes carnets de jeune homme. Et là, tout de suite, l'idée d'une pièce de théâtre, un nouveau texte inspiré par « La dernière bande » de Beckett.

« Un homme est assis dans une pièce obscure, face au public, derrière un bureau. Une lumière pend du plafond. Il relit des textes qu'il a écrit plus jeune, une pile de papier. 3300 pages de

souvenirs, d'archivage du quotidien. L'homme commente ces textes, revient sur ce qu'il a vécu. Cet homme c'est moi, mais c'est aussi mes amis, des acteurs, tout ceux qui, pour un instant, voudraient prendre ma place, lire mes textes, et les commenter comme si c'était eux qui les avaient écrit ».

Le serveur passe à côté de moi, me débarrasse : « Thank you sir ». Il voudrait que je parte, je me sent obligé de commander un café, l'un de ses horribles cafés américains. Pourquoi aimais-je tant cet endroit, pourtant parfaitement inhospitalier ? La pluie qui continue de tomber. L'agitation, le service du midi. « Le manuscrit trouvé à Saragosse » de Potocki et le magazine « Interview » dans le sac de coursier que l'on m'a prêté et sur lequel d'autres serveurs butent... Ma pompe à vélo et ma chambre à air. Mon ordinateur posé sur la table. Ma copine au téléphone qui me dit qu'elle a cassé son disque dur, perdu toutes ses informations. Quelques années de vie, de mémoire externe. Je pense à internet, à tous ces réseaux qui nous lient, à ce qui lie tous les hommes, à la révolution des moyens de communication, à la façon dont tous ces nouveaux objets ont des durées de vie qui ne dépassent généralement pas les deux ans, ne sont plus réparés, coûtent une fortune. « C'est qu'il faut être riche pour être libre aujourd'hui », disait Maryse. Cette illusion de liberté que l'on nous fait payer au prix le plus cher. La mer, le soleil, une maison. La calamité des machines quelque part entre « Terminator », « Matrix » et « Blade Runner », Dick, Orwell, et Huxley, Dantec peut-être, Lolitta Pille, et Ballard. Je ne comprend pas comment on peut ne pas s'intéresser à la science fiction et aux films grand public, ils disent tant sur me monde, et à quoi servent les livres si ce n'est à connaître le monde ; les différentes façon de penser, cumuler les expériences de vies sans bouger. Tout ce savoir figé pour l'éternité, nos erreurs comme nos succès. « La vitesse immobile ».

Le café est vraiment dégueulasse mais l'endroit se désempli, le « rush hour » vient de passer. J'aimerais bien me trouver un autre endroit pour lire un peu. Il est presque deux heures de

l'après-midi et aujourd'hui je voulais acheter des pièces de vélo. Dépenser un peu d'argent mais pas pour me sentir libre, ni bien, ni par nécessité, juste par plaisir, sauf que ça ne me fait jamais vraiment plaisir. Avoir le plus beau vélo du monde. Les bons moyeux, les bonnes roues, le bon rapport, le bon cadre, la bonne fourche, le bon jeu de direction, le bon guidon, la bonne potence, les bonnes gantes, la bonne selle, la bonne tige de selle, les bonnes chambres à air, les bons pneus, le bon rayonnage, le bon pédalier, la bonne chaîne et la bonne couronne de chaîne, les bons pignons fixes... Mais pas de freins, non pas de freins.

Tellement de notre temps.

Foutu temps d'ailleurs.

Magnifique comme tout ce qu'on aime.

02/08/2009

« - A Paris, on est personne si on est pas chez Yvon Lambert ou Perrotin »

« - Ben merde, moi je suis chez Patricia Dorfmann. Mais qu'est-ce qu'ils attendent pour me téléphoner ? ».

« Il n'y a pas d'exercice intellectuel qui ne soit finalement inutile (...) La gloire est une incompréhension. Peut-être la pire ». Pierre Ménard, auteur du Quichotte. In Fiction de Borges.

Quand ma galeriste m'a proposé de participer à un projet de magazine distribué dans les grandes foires d'art contemporain je me suis dit « la bonne aubaine » voilà un beau moyen de faire ma pub. J'avais envie de parler de ma pratique, de ma position d'artiste, de l'art posthume, de mes copines, de la vie en général, mais absolument pas de faire un dessin. Manque de bol, les dessins, c'est ce qui marche le mieux dans mon travail, malgré le film à Beaubourg et les photos en hommage à ma mère, les expos à l'étranger et tout le reste. Mes dessins vendent, mais un artiste doit-il vraiment accepter de se limiter à la version la plus mercantile de son travail, surtout quand il est obsédé par les contre-cultures de manière générale, qu'elles soient punks, branchées, street ou tout simplement marginales ? Cette société qui récupère absolument tout pour en faire un produit comme un autre. Il y a dix ans je m'étais promis de ne pas exposer en galerie et d'avoir ma première grande expo dans un musée, l'idée était assez géniale, ou stupide, pour que je m'y jette à corps perdu. Quelques années plus tard, après avoir vécu dans les vitrines du magasin le printemps en 2000, un peu avant le phénomène de real tv généralisé, monté différents concept-stores-galleries, participé à la création de plusieurs magazines, et co-écrit un manifeste, j'ai accepté de « retourner ma veste » pour organiser ma première « rétrospective » chez Patricia Dorfmann chez qui j'avais aussi fait entrer quelques uns de mes amis artistes. Et tout ça pour

quoi ? M'entendre dire par un certain réseau que je ne vendais pas assez ou que je ne faisais pas les bons choix ? Et le vécu alors ? Les rencontres, l'humanité ? Pendant les dix années où j'ai habité mon misérable 15m² rue Portefoin, j'ai cumulé un certain nombre de traces de mon époque, magazines, textes, cassettes, livres, beaucoup de livres, photos, vêtements, et pas mal d'œuvres, dans l'idée d'un jour vendre ma chambre comme une installation, mais pas dans une boîte dans une galerie, non, la pièce elle-même. A tel point que ma chambre a fini par devenir invivable, pas un centimètre qui ne soit occupé par un objet, un canapé lit coincé entre sept ou huit bibliothèques de 2m de haut, et ma mère alcoolique et dépressive, incapable de marcher, qui débarque pour vivre avec moi dans cet univers confiné et muséal, tag « solitude= mort » sur le coffre Louis XVI hérité de mon père et pisse sur le paillason des voisins, me pourri la vie. Il fallait faire quelque chose, réagir. J'ai montré ma chambre dans un cube, dans la galerie de Patricia, dégagé de l'espace. Entre temps, j'avais disparu deux ans à la campagne. Le vécu. Puis, j'ai tout recommencé à zéro. Ma mère est décédée dans un nouvel appartement sur la porte duquel elle avait écrit « bienvenue à l'impasse de la lucidité », et je suis devenu quelqu'un de « connu » de ces micro-milieus branchés qui ne font pas grand chose d'autre que se regarder les pieds. J'avais plus que jamais besoin d'amour et de reconnaissance. La chambre, dans son cube n'a pas été vendue, mais archivée dans des sacs Tati numérotés et stockée dans ma maison de campagne. J'ai enfin déménagé, très récemment, avec une nouvelle amie, Jessica, et ma petite chate George, dans un 250m² en collocation. Mais je n'ai pas oublié « la chambre ». Comment oublier cette chambre dont je possède encore les murs ? Qu'en faire ? Et si je la réinstallais ? Et si j'essayais de la vendre à nouveau ? La faire devenir une œuvre d'art à part entière, la faire classer au monuments historique. L'ouvrir au public ? Mettre une porte en verre. Poser une plaque : « Ici a vécu Artus de Lavilléon, artiste, depuis 1995 ». La figer pour l'éternité. Toutes ces lettres et ces documents, ces archives du

quotidien. S'y plonger et s'y replonger. Intéresser des collectionneurs. Dix ans de vie. Et ces putains de dessins qui font ma gloire...

31/01/2011

- Premier point... biographique ! En étudiant ton travail, j'ai appris beaucoup de choses sur ta vie, mais rien sur ton parcours pour devenir artiste. Est-ce que tu as toujours aspiré à ça ? Comment et par quels chemins tu t'es retrouvé à vivre de ce que tu produisais ?

- Comment je suis devenu artiste ? Je pense que la réponse la plus honnête serait de dire que j'étais un branleur. Je ne foutais rien à l'école, préférant passer mon temps dans la rue à faire du roller et du skate, ce qui a failli mal tourner parce que j'ai une histoire familiale compliquée, et puis, un jour, j'ai entendu parler du carré blanc sur fond blanc de Malevitch, et, va savoir pourquoi, ce truc m'est resté dans la tête. Je me suis dit : qu'est ce qui peut pousser un mec à faire un truc pareil. Et puis, quand il a fallu faire un choix de carrière (à 18ans !), prendre une direction dans la vie comme on dit, mon père m'a inscrit dans une école d'art, ce qui s'est révélé un très bon moyen de continuer de ne rien faire. Je suis parti à Angoulême, ou un autre événement m'a marqué. Je rêvais alors d'être dessinateur de Bd, mais une erreur d'orientation a fait que je me suis retrouvé en art ; là un prof nous a demandé de faire une série de croix, et, avec mon colocataire, qui détestait l'art, on en a fait une trentaine. Le jour du rendu le prof n'a tiré du lot qu'une quinzaine : les miennes. Il s'agissait de croix rapidement campées à la peinture. Je ne sais pas, j'imagine que les miennes étaient inspirés, et je me suis dit : tiens, c'est pas mal l'art en fait. Et puis je ne voulais pas finir comme ces dessinateurs de bd qui passaient leurs vies enfermés chez eux à imaginer des univers fantasmagoriques penchés sur leur table lumineuse sans jamais sortir. C'est un boulot très dur et très ingrat la bd... Quand on m'a demandé ce que je voulais faire alors j'ai répondu « riche et célèbre », comme une boutade. C'est resté. Quel intérêt de faire de l'art si ce n'est pour partager notre création, c'est ce qui se trouve derrière

cette phrase un peu stupide qui, prononcée en 1990, avait tout de la provocation. Aujourd'hui, on dirait qu'elle est presque naturelle tant la société entière a évolué dans ce sens, mais sans en comprendre la générosité. L'argent entérine les choses, c'est en cet unique sens qu'on peut lui conférer une valeur, quand à la célébrité... Quel piège ! A force de ne rien faire, j'ai été renvoyé d'écoles en écoles, avant de finir à Paris VIII en maîtrise d'art plastiques, ou j'ai redécouvert Malevitch avec Jean-Claude Marcadé qui avait traduit beaucoup de ces textes aux éditions aujourd'hui introuvables de « L'Age d'homme ». J'ai été particulièrement marqué par plusieurs textes, notamment Zéro Dix, La paresse comme vérité effective de l'homme, Sur le musée, ou Dieu et la fabrique, si j'ai bonne mémoire, mais il est possible que j'ai découvert certains textes plus tard. Il faut savoir qu'à ce moment là, j'étais très asocial, je ne parlais à personne, passait le plus clair de mon temps en skate, venait de perdre mon père, et ma mère avait plus ou moins disparue, mais je vivais depuis cinq ans avec une fille qui... Heureusement qu'elle était là... Bref, je crois que c'est le moment où j'ai découvert l'art et l'effet qu'il peut avoir sur nos vies. Il y a eu aussi le mythe de Sisyphe de Camus. Tout cela est encore très présent à mon esprit. Comme inscrit. J'avais donc arrêté de dessiner et commencé un petit carnet de peintures quand j'ai rencontré celle qui allait devenir ma future ex-femme. « Il arrive que les décors s'effondrent », c'est ce qui est arrivé. « Un jour, le pourquoi s'élève et tout commence dans cette lassitude teintée d'étonnement ». Je venais de lire la petite apocalypse de Tadeusz Konwicki où on propose à un homme de se suicider pour une cause à laquelle il ne croit pas vraiment, mais comme il a une vie minable, il accepte, puis il tombe amoureux et ce n'est que parce que son sacrifice n'a plus aucun sens qu'il prend tout son sens. Je le raconte très mal, mais en tout cas mon ex n'a pas compris, et Veronica est arrivée à ce moment là, elle était étudiante en philo et agit comme un révélateur sur moi.... Voilà, c'est ces différentes rencontres qui m'ont permis de prendre la décision d'être artiste,

pour autant qu'une telle décision puisse être prise – je dirais plutôt qu'elle est contenue, même s'il faut la prendre cette décision, au moins pour soi, et ensuite pour les autres. C'est d'ailleurs quelque chose que les gens voient rarement dans mon travail. Le destin, le choix. Choisit-on vraiment ce qui nous arrive, ou seulement notre façon de réagir à ce qui nous stimule, ce qui amène directement la question de dieu, et du rapport qu'entretien l'artiste avec le temps. Ce que j'appellerais plus tard l'art posthume.

- Une question inévitable ? Expliquer en quelques mots "l'art posthume"

L'art posthume, c'est une façon de dire que « si l'on doit un jour être connu pour et par son œuvre, cela sous-entend qu'on lira forcément cette dernière à la lumière de notre vie, et donc l'application d'une éthique stricte dans l'une comme dans l'autre ». C'est une phrase du manifeste, que j'ai écrit presque d'un trait en aout 2004, alors que je m'étais retiré de Paris, pour presque deux ans, à la campagne, pour être seul, inspiré par mes amis Daniele Aleksi et Edouard (avec qui je me fâcherais plus tard, ce qui amènera la dissolution du groupe). Beaucoup de gens, y compris Daniele, parlent de collectif, ou de mouvement, parce qu'à un moment nous avons été plus d'une centaine. Pour moi il s'agit d'un manifeste, d'un texte donc, ou nous avons, ou j'ai, écrit des idées, tenté de saisir un air du temps. Après une petite introduction, ou j'explique que l'après-fin de l'art ne peut-être ni moderne, ni contemporaine, mais posthume, la première phrase du manifeste est « De même que l'homme ne s'exprime jamais mieux que dans ses contradictions les plus profondes, ce sont nos prétentions qui font de nous ce que nous sommes ». Je ne sais pas bien expliquer le manifeste, il est une somme de pensées, de lieux communs, de citations détournées, de références, quelque chose qui s'est inscrit dans nos vies de manière durable et nous liera à tout jamais. Je ne sais pas ce qu'Édouard et Anna (qui

nous a rejoins et quitté plus tard) pensent aujourd'hui de ce manifeste, mais je pense qu'il est là pour rester. Son influence dans nos vies, je pense surtout ici à Daniele et moi, est cruciale. « Il ne faut pas faire pour être mais être pour être », « En art comme dans la vie on a besoin de vérité pas de sincérité », « Il faut donner du sens au sens », « Perdre son temps est aujourd'hui la seule façon d'être libre », « dans les musées nous préférons regarder les femmes que les peintures ». Je cite de mémoire. Tout est là. Il faut lire. Cendrars, Malevitch, Miller, Guy Debord. Plein de phrases volées, détournées, que personne n'a jamais identifiées et souvent critiquées, disant qu'elles étaient incompréhensibles, et pourtant, elles sont comme un cri qui ne se limite pas qu'à cette phrase un peu jeune : « j'encule l'art contemporain », ou « Du minuscule Palais de Tokyo, nous n'aimons que l'architecture qui a au moins le mérite d'être skatable, et donc utile ». Il y a aujourd'hui, comme il y a eu de tout temps, une élite artistique qui décrète, érige, entérine... L'art posthume était une façon de dire « il y a autre chose », une proposition d'artiste si tu préfères. Savoir si elle va être retenue dans le temps ne dépend que de nous et de nos évolutions séparées. Le texte est là en tout cas. Encore une fois, il faut le lire.

- Par rapport à tes dessins, où est-ce que tu places tes performances ? Les deux sont étroitement liés à l'autobiographie, est-ce que ils sont indissociables ? Est-ce que les performances sont des poussées fortes de ton travail (qui ont permis de te faire un nom) ?

Dans le manifeste, ou plutôt dans un petit texte qui l'a suivi de près, et qui figure souvent encadré dans mes expositions, je parle de traces brutales de vécu. Aujourd'hui j'aimerais m'éloigner de cette brutalité, mais je pense toujours que l'art doit être une trace de quelque chose qui est arrivé, une sensation, une pensée, quelque chose d'informel sur lequel nous ne pouvons mettre ni nom, ni explication. Il arrive quelque

chose, et ce quelque chose se transforme en œuvre, en performance, en film, en texte, en photo, en pièce de théâtre, en peinture, en dessin. Il ne faut rien limiter. Un ami dit que j'adore m'ajouter du vécu pour en témoigner. Je parle aussi d'archivage du quotidien, ou de mémoires vécues au quotidien. Les performances sortent de moi, par instant, sans être réellement voulues. Elles sont nécessaires. Dire pourquoi j'ai un jour déchiré mes dessins nus dans une librairie branchée ou l'on m'avait demandé d'exposer est presque impossible, ou pourquoi j'ai un jour marché pendant deux heures dans un quartier de bureaux et de commerce avec écrit mort aux cons sur le torse... C'est compliqué. Tapiès paraphrasant Kandinsky parle de nécessité intérieure, les artistes de l'art conceptuel des années 70 ont tendance à ne faire que décrire leurs actions, aujourd'hui on veut tout expliquer, tout mettre dans des cases, pour mieux vendre, mieux communiquer, c'est une erreur à mes yeux. Quand je me suis enfermé dans un stand à tee-shirt de dimensions restreintes caché dans un grand magasin, je n'avais aucune idée préconçue de pourquoi je le faisais. C'est ça qui me gêne en fait : l'idée préconçue. Des idées il y en a plein, « La stratégie du choc » de Naomi Klein, ou elle parle des sweatshop et des conditions de travail effroyables des gens qui fabriquent les tee-shirts que nous achetons, ou le livre de Heath et Potter sur « Le mythe de la contre culture », la performance de Joseph Beuys « Coyote », ce sont plutôt des références. C'est d'ailleurs comme ça que je travaille. Je me renseigne, je lis beaucoup, je trouve des idées, et puis on me propose des expos, et je fais tout pour que ces expos soient en rapport avec mon vécu intime, ce qui empli mon cerveau si tu préfères. Car cela me paraît honnête, et c'est aussi ce qui plaît dans mon travail je pense. D'abord créer, ensuite en parler tenter d'expliquer. Tu me demandais tout à l'heure pour l'art posthume, et je ne savais pas quoi te répondre. C'est cela : rétablir le sens de lecture. Il arrive quelque chose, ensuite on en parle, et ce quelque chose amène quelque chose d'autre, et pas, on réfléchit, on écrit un dossier de presse, on trouve un

endroit ou montrer, et après on vend. Je ne dis pas qu'il ne faut pas vendre, mais qu'il faut résister à un marché qui veut absolument tout justifier. L'art posthume entend un après qui ne nous concerne pas, et surtout ne dépend pas de nous. J'ai l'impression que les artistes contemporains veulent tout trop maîtriser. La vie c'est aussi ce qu'on ne connaît pas, et les performances sans doute un moyen d'être en contact avec cette partie de nous. Pour les dessins c'est un peu une autre histoire, c'est presque arrivé par hasard dans ma vie, même si mes premiers désirs me portaient vers eux.

- D'ailleurs tu es un artiste pluriel, tu touches à la vidéo (le film sur ta maman que j'ai adoré), la photo, le dessin, la performance... où est-ce que tu te sens le plus à l'aise pour t'exprimer ?

La peinture. Je me rêve peintre. C'est le grand art pour moi. Peut-être que le reste n'est qu'un moyen d'atteindre ce qui me plaît le plus. J'aime prendre mon temps, c'est important, et puis peut-être que si je deviens peintre un jour, vraiment peintre, ne faisant plus que ça, j'ai peur que ma vie ne s'arrête. Car j'ai envie de tout essayer avant. En ce moment je travaille sur deux projets de magazines, dont l'un est un journal gratuit, je fais des illustrations, de la pub, plein de choses, et j'adore ça. Le film sur ma mère était un grand moment de vie et il y a effectivement beaucoup d'images en mouvement sur mon site, des diaporamas, des choses qui me paraissent maintenant déjà datées. Les choses prennent du temps. Je ne comprends pas la course au succès qu'il a aujourd'hui qui fait que les gens deviennent tous très vite des spécialistes de ceci ou cela. Je suis un amateur, et j'espère bien le rester toute ma vie.

- Tu viens du milieu street à la base, tu es représenté par une galerie réputée dans le milieu : tu es donc un artiste contemporain ? Sans être totalement dans la même mouvance, tu te sens proches des Banksy & co ?

J'ai l'impression aujourd'hui qu'un artiste contemporain se doit d'être conceptuel, ce que j'aime dans ce que tu fais c'est que tu es au contraire très ancré dans la réalité.

Je ne sais pas si je me décrirais comme très ancré dans la réalité, mais une chose est sûre je n'ai jamais voulu faire partie d'aucun mouvement, à part l'art posthume qui d'une certaine manière parle de l'après, après la mort je veux dire, donc en dehors de la vie, de notre vie. Une fois qu'une œuvre est faite elle nous échappe, elle vit sa propre existence. Pourquoi lui mettre une étiquette ? Street art, Skate art, Art Contemporain, Art conceptuel, Dadaïsme, Situationnisme... Dans le manifeste nous écrivons : « L'égoïsme (au même titre que l'individualisme, le dadaïsme, le situationnisme, ou n'importe quel « isme ») ne vaut que s'il est partagé ». Est égoïste celui qui ne se soucie que de soi. C'est toujours cette histoire de limiter les choses, j'aime imaginer que je les ouvre que je crée des débats, que mes œuvres posent des questions. Si on peut bien évidemment trouver dans ma vie des réponses à mes œuvres, et si je passe tant de temps à essayer de trouver moi-même ces réponses dans ma vie, c'est que je veux que cette partie là soit réglée pour que personne ne s'y perde, ou ne s'approprie ce qui ne lui appartient pas. C'est l'ailleurs qui est intéressant, pas ce que l'on connaît déjà. L'autre jour, après ma dernière exposition chez Patricia Dorfmann, on a consécutivement comparé mon travail à celui de Sophie Calle, Guy Debord, Picabia, Jasper Johns, et Ben, c'est donc « qu'il ratisse large », et cela me rend très heureux, et c'était ça ma singularité. Être un peu comme tout le monde et comme personne à la fois ?

- En ce moment, tu multiplies les collaborations (je pense à la publicité, aux Néréides, au livret de Sayem), est-ce que cela fait de toi un illustrateur, du coup ?

Je n'ai rien contre le fait d'être illustrateur, ou dessinateur, ou ce

que tu veux, si cela te semble important. Il semblerait que l'autre jour quelqu'un soit entré chez ma galeriste et lui ait dit « Tiens Artus, mais il ne fait pas de la pub ? », comme quelque chose de très négatif. L'artiste Ben, par exemple, semble avoir tué sa carrière à coup de produit dérivés, et pourtant ça ne dérange personne quand Warhol le fait, et ça n'empêche pas Hans Ulrich Obrist (une référence absolue dans l'art contemporain) de dire qu'il est l'un des plus grands artistes Français. Pour moi, le dessin est un moyen comme un autre de continuer de créer, et puisqu'il semble que mes dessins soient un bon moyen de continuer de produire mes œuvres, je n'ai aucun problème à en faire des produits commerciaux. Depuis toujours j'ai cherché des moyens de gagner de la liberté, l'argent est malheureusement un de ces moyens. Au début j'ai pensé à la photo, puis j'ai monté un concept store, et puis un autre, et j'ai de tout temps collaboré avec des marques. Levi's, Nike, Crédit Coopératif, LVMH, Yves Saint Laurent... Je sais, ça peut sembler très contradictoire quand on me connaît, mais finalement non, et puis ça me semble moins hypocrite que le marché de l'art où là aussi on est un produit, un produit comme un autre. Cela dit, c'est vrai, il faut que je fasse attention. J'ai tendance à dire oui à tout parce que je crois que ce qui est important c'est la rencontre (le carré de Malevitch au journal de vingt heures en 86), et que celle ci peut arriver n'importe où et n'importe quand. Et je crois en mon travail. C'est lui qui me guide, et aussi, généralement m'amène des collaborations qui vont (presque) toujours dans le bon sens.

- il y avait beaucoup de monde à ton vernissage, du beau monde même ! ça te plait ou ça te met mal à l'aise ?

Est-ce que ça me plaît ou me met mal à l'aise qu'il y ait du beau monde à mon/mes vernissages ? ça me plait bien sûr, mais ce qui me plait plus c'est que mes deux meilleurs amis m'aient tous les deux dit qu'ils étaient impressionnés par ma capacité à continuer d'être encore entouré de mes vieux potes et par la

mixité générée par mes expo. J'aime autant parler à un skateur de quinze ans qu'à un collectionneur ou une célébrité, et je le fais aussi. Par contre, ce qui me plait moins, c'est tout ce cirque généré par les grandes galeries, et comme m'a dit Jessica, ma copine, à qui je dois beaucoup dans cette étape de ma vie, « ce qui est terrible c'est que les gens ne commencent à aimer que quand il y a d'autres gens qui aiment », et que « le beau monde » fasse tant dans la carrière d'un artiste, l'endroit où s'est montré aussi – alors que dans ma tête montrer chez Les néréides, Nike, Citadium, ou Patricia Dorfmann ne change pas le travail, seulement le regard que l'on porte sur lui, et ça, oui, je trouve cela ridicule. Cela dit j'apprend beaucoup en ce moment et commence tout juste à trouver un équilibre entre le refus et l'acceptation d'un marché que je ne fais encore que découvrir. Il y a des bonnes choses à prendre partout. L'ennemi, c'est l'élitisme, pas la popularité. Maintenant, oui, tu as du voir ça, je suis souvent mal à l'aise à mes vernissages. C'est fatigant de sourire tout le temps, et, même s'ils ne passent que 5mn, et se sentent souvent bien plus mal à l'aise que moi dans ces endroits (ou pas d'ailleurs), ça me fait toujours beaucoup de bien d'avoir mes vrais amis autour de moi dans ces moments. Ils me rassurent sans doute. Tant qu'ils seront là, je saurais que je suis toujours dans le bon chemin.

31/01/2011

"Suivez le soulèvement en direct en vidéo" Titre Le monde numérique aujourd'hui.

Assis au Mc Do Pigalle au soleil je rumine le vol de ma pochette CD. 500 putains de Cds disparus ! Black Flag, Sonic Youth, The fall, Gang of four, Joy Division, Jefferson airplane, Nine Inch nails, Iva Bittova, les chants des Balkans, Mad season, , The violent femmes, the désert sessions, les premiers albums des Beastie Boys, de Run DMC, de De la soul, de Simple Minds, tous mes albums des Pixies... Je suis furieux. Au temps du téléchargement gratuit et du piratage tout azimuth quel intérêt ? Putains de coke heads et autres guédros de la soirée pourave, chez moi en plus. Invités par je ne sais qui, même pas je leur ai parlé tellement ils avaient l'air stupides. Copains de copains de copains. L'impression d'avoir 20 ans à nouveau. Le soleil au coin du visage, à travers la plus belle baie vitrée de la place. Mc Do partout, le thé bio certifié rainforest. Tant qu'il y aura des cons sur terre. J'avais 20 ans, moi aussi j'ai volé, mais jamais chez des gens (sauf de la bouffe quand il fallait). Au supermarché souvent, dans les boutiques, et puis, un jour, j'ai arrêté. C'est ma mère qui m'avait appris, nous trouvions ça très drôle. « Fauchons chez Fauchon » comme elle disait, et de joindre le geste à la parole. Le caddie plein à raz-bord. Nous faisons les courses pour un ami. 500 balles à chaque fois, que plus tard je volerais dans la poche de la superbe robe syrienne de ma mère pour aller acheter quoi ? Des jeux vidéos. Je me souviens très bien, nous nous chauffions au bois de cagette en mangeant des boites de crabes endormies chez Félix Potin. Un pavé dans la vitrine un jour où ils avaient refusé de me rembourser la consigne d'une bouteille de coca. Chez moi une vitre restée cassée et pas de chauffage en hivers, les dumplings du coin, quatre par quatre, deux euros, plus le bol de riz-blanc, pendant des années. La misère, mais le dernier ordinateur portable sur la table, à côté du téléphone portable

dernier cri. Outils de communication et objets destinés au faire. Sans compter le Leica à six ou sept mille Euros avec les objectifs. Acheté pas chouravé celui-là. Les biens. Les biens matériels. Et y'en a que mon blacberry fait marrer. D'autres qui hallucinent que je skate encore. Bien. Je leur casserais bien les jambes arrières à ces conards.

Alors je pense. Trop de travail, pas assez d'ennui. Un projet mène à un autre projet qui mène à un autre projet, et ainsi de suite, jusqu'à ce que mort s'en suive. D'ailleurs, c'est toujours comme ça : on ne comprend rien, et on fini par mourir. Pavement. Jessica a raison, des noms vont revenir sans cesse me hanter. Un pote me téléphone et veut venir scanner des choses chez moi. Je l'aide à monter une expo. Trop de travail, trop de travail, trop de travail. Bonheur et réalisation virtuellement taggé sur ma planche de skate. Qu'est-ce qui n'est pas virtuel aujourd'hui ?

Lors de ma deuxième rétrospective en galerie (!) j'ai montré des traces de vécu. Depuis une semaine j'essaye de mettre des mots sur une idée. L'art posthume encule l'art contemporain. Ce cri instinctif. Pourquoi ? Parce que l'art contemporain n'est pas la trace d'un vécu mais d'une pensée, et quelle pensée n'existe sans le vécu qui l'a précédé ? D'abord vivre, ensuite créer, ensuite penser à ce qu'on a fait, et créer à nouveau, pas créer pour exposer, être connu ou reconnu, gagner de l'argent. Remettre les choses dans l'ordre. Ce n'est pas aujourd'hui que j'y arriverais.

Ce week-end j'ai rentré un power slide to disaster sur un plan incliné après une courbe, grand débat sur facebook : quel est le nom exact de la figure ? Je n'ai pas facebook, mais mes potes me disent que c'est rare qu'il y ait autant de « comments ». Qu'est-ce que la contre culture ? Existe-t-elle ? Et la culture alternative ? Anti-pro écrit sur un tee-shirt. En jolie typo.

Je me laisse porter par un enregistrement d'une chanson volée sur mon Blackberry. R.I.P du CD original. Dreaming dreaming, I want a range life. J'adore cette chanson. Mais, est-ce que je veux une vie rangée ?

Un vieux écrit un livre à 70 ans après s'être fait tatouer la faucille et le marteau sur ses épaules, un vendeur de boutique branchée se casse en Pologne élever des chiens et donner des cours de free fight avant de devenir père en Finlande, un pote se crée un alter égo chorégraphe pour ne pas devenir artiste, un deuxième devient millionnaire, un troisième s'égare jusqu'à se perdre, un quatrième essaye de foutre le feu à son village avant de finir attaché à un arbre dans le jardin de sa mère chez qui il vit encore à presque quarante ans. Anormaux, marginaux, amis.

Du punk rock dans mes oreilles, le bras tatoué en noir. J'y suis, j'y suis presque. Is that really the way it is, a contract made of mutual interest. The way the other want it.

Ma copine me dit : c'est peut-être bien que tes Cds aient disparus, tu vas pouvoir écouter des nouveaux groupes.

Mais en ais-je envie quand j'aime qui je suis ?

I found that essence rare.

Suivez le soulèvement en direct en vidéo en titre du monde numérique aujourd'hui.

30/08/2011

Matin, réveil tranquille, le village où je passe l'été, est noir de monde. Il fait un temps superbe. Bruits de voitures, de rires, odeurs de saucisses, et de poulet grillé à la broche. Quelqu'un fait la démonstration d'un aspirateur robot, tandis qu'un autre vend des matelas, ou des cassettes audio à prix cassés : c'est le jour du marché. Pour la première fois depuis presque dix ans je vois aussi des jeunes dans la rue s'esclaffer, se tenir par la main, ou même zoner. Comme si le village dont toutes les boutiques ferment une à une et beaucoup de maisons sont à vendre, avait un sursaut.

Le primeur m'explique que malgré la fermeture des usines et la mort progressive du bourg la périphérie ne cesse de se construire. Horribles maisons préfabriquées à l'américaine, grandes surfaces, la Mayenne est le département où il y a paraît-il le moins de chômage. Sans internet pour vérifier, comment savoir précisément ? Celui aussi où le gens payent le plus de taxes sur la fortune, avec tous ces haras et ces grandes demeures bourgeoises à l'arrogance dérisoire.

A part l'église majestueuse qui domine la région proche et qui attire tous les dimanches une génération vieillissante, on sent le manque d'espoir et l'ennui roder--. Le temps est généralement maussade et les collines, quoique vertes, difficiles d'accès. Le village devenu petite ville s'étend donc à coup de lotissement payés par les salaires de misère aux usines de poulet ou de téléphonie du coin, sans autre respect de l'environnement que celui qui s'exprime par l'individualisme le plus primaire. Que salit-on quand on ne sort pas de chez soi ? Comment aussi ce sentir concerné par le monde quand tout ce qu'on en connaît se limite à une télé 16/9 et aux ordinateurs dont on ne sait toujours pas recycler les composants électroniques ?

Quelques vestiges malgré tout du goût raffiné du patronat de l'industrie du luxe spécialisé dans la chaussure (qui avait fait le succès de la région autour des années 20), achève de dresser le portrait de mon village les trains de la gare abandonnée ne

mènent plus nulle part.

21/09/2011

PRÊT À TOUT

Undergroudisme et Archivage désœuvré

(en français dans le texte)

J'ai toujours pensé que mon travail portait sur le destin (est-on prédestiné, as-t-on le choix, aurait-on pu faire d'autres choix que ceux que l'on fait compte tenu de son éducation, de ses expériences, peut-on décider un jour que l'on sera connu pour une pratique ou une autre). Et par extension sur le rapport de l'homme avec dieu. Ce qui est étonnant lorsqu'on connaît mon rapport avec l'art contemporain, et mon parcours. De l'archivage du quotidien à l'art posthume, en passant par le témoignage de vécu (qui sont mes trois grands thèmes). Les grands dessins qui ont fait ma reconnaissance malgré le fait qu'ils représentent mal mes aspirations - surtout si l'on ignore que ce qui m'intéresse le plus ce sont les mots (la voix de l'autre), les détournements (et autres appropriations), les histoires (liés à l'Histoire), et les ratés (l'humanité dans ses faiblesses). Non pas l'évidence que s'approprient les grands artistes (leur marque de fabrique), ni l'immédiateté (du succès), ni les trucs (« l'esthétique relationnelle). Alors on comprend mieux le besoin de temps qui a toujours été le mien. Construire une œuvre comme on construit une vie, pas comme on va au bureau, « une attachée caisse dans le cerveau ».

Les artistes sont des gens formidables, paraît-il, prêt à tout, à échanger, « toujours à l'affut de sensations nouvelles (Moebius) » etc. Ah ? Ah oui, ais-je envie de répondre. Quels artistes ? Ceux qui pètent la dalle ou les autres. Ceux que dans mon optimisme j'estime avoir eu plus de chance (car je veux croire à l'honnêteté des artistes, de tous les artistes). Un livre de chevet m'indique : « Il faut se battre ». Je me suis battu et je suis en train de gagner. Quoi ? Plus de reconnaissance ? De l'argent ? Le droit de dire enfin leurs quatre vérités à tous ces cons qui m'entourent, après m'être tu pendant des années ?

J'ai toujours pensé que mon travail portait sur le destin, sur le rapport de l'homme avec dieu. Je vous conseille de relire cette phrase et me dire ce que vous en pensez à une époque où la quête de reconnaissance (et sa mise en œuvre par celui qui l'a décidé) n'a jamais été aussi forte. Je ne propose pas les 15mn de gloire, ni de voir l'art par le biais d'un urinoir, mais par le biais de la vie qui est aussi simplicité (des idées), bonheur (de l'échange), et engagement (dans son faire), partage donc. Le rapport de l'homme avec dieu c'est avant tout le rapport qu'entretient l'homme avec lui-même, au sein des autres hommes. « Une vie entièrement dédiée à l'autre », dans ces conditions, et dans ces seules conditions, est possible. D'abord se connaître soi, ensuite aller vers l'autre, la vérité opposée à la sincérité (Malevitch).

Le présent du futur (Saint Augustin) ou le futur scénarisable (Eric Sadin) opposée à l'immédiateté du rien et au passé modifiable (de Google).

Bien sûr que ma position est une position politique. Elle l'a toujours été. Je n'ai toujours pas facebook et suis toujours contre le filtrage.

À force de tout vouloir contrôler, prévoir et sécuriser, on supprime les surprises, la rencontre avec soi-même ou avec l'autre au hasard d'une œuvre (pas d'une « pièce ») ou d'un coin de rue, où, pourtant, « on » (nos assistants personnels robotisés et autres téléphones mobiles) nous a déconseillé d'aller. Présumés coupables avant même d'avoir commis l'attentat qui vous aurait soi-disant rendu célèbre (Philip K. Dick teinté de Dantec).

Et si cette célébrité là ne nous avait jamais intéressée ? Et si notre champ d'action était surtout « ailleurs ». Prêt à tout mais pas à n'importe quoi.

Dans l'undergroundisme de l'échange désœuvré se cache aussi une vérité « alternative ». Les erreurs sont faites pour être commises (« Make mistake », Aleksis Cavaillez). Commetton-les ! (en français dans le texte).

L'art posthume vivra !

24/10/2011

De l'avant garde au garde à vous, en passant par les banalités négligeables.

Depuis une dizaine d'années j'occupe une position de résistance face à ce qui me paraît un manque de générosité du « système » de l'art contemporain. À la fois en créant des lieux alternatifs ou montrer de l'art (L'épicerie, Nim, l'Apa), ou en exposant dans des lieux n'ayant rien à voir avec ce « système ».

Réunies autour du titre « Lieux communs », j'ai montré ce travail l'an passé à la galerie Patricia Dorfmann, après avoir réalisé que la forme que je donnais à mon engagement avait peu de chance de me permettre de conquérir le public marchand et spécialisé des élites.

J'ai bien vendu et j'en ai été très heureux, mais je n'ai pour autant jamais cessé de questionner la forme que mon travail devait prendre pour atteindre ce but. Une autre façon de dire que je n'ai pas pour autant réussi, cette année, à cesser de créer en dehors de l'institution, quoi que l'on m'ai dit à plusieurs reprises que cela me nuisait, et apportait de la confusion dans la lecture de mon « œuvre ».

Fanzines, publicité, auto-édition, quelques produits dérivés même (quoique je déteste cela), tous les supports, et les lieux, sont pour moi nécessaires à la pratique de l'échange qui fait de l'art l'un des seuls espaces de liberté qui reste – pour autant que l'on admette que l'échange soit une notion centrale à la pratique même de l'art (une évidence pourtant).

Malheureusement, ici comme ailleurs, sévit une censure qui rappelle très vite à l'artiste, les limites d'un tel partage quand il ne s'inscrit pas dans le champ, précis, de l'art actuel – quand il

n'est pas assez formaté, justifié, et d'une certaine manière banalisé par le marché (voir la notion même du libre échange).

Lors de ma dernière exposition « hors les murs » (comprendre par là l'enceinte munie de barbelés et sous haute surveillance qui protège l'institution de toute attaque extérieure), j'ai tout d'un coup réalisé l'évidence de la trahison que je m'apprêtais à commettre.

Malgré les nombreuses lettres que je reçois régulièrement, le rapport très particulier que j'entretiens avec un public plus jeune ou comme moi issu des cultures « alternatives » ou « mainstream » (tout dépend de l'angle selon lequel on se place) des années 90 et 2000 (Skateboarders et Branchés), une idée s'est petit à petit imposée à moi : « Il est maintenant temps que j'attaque (le terme est choisi) le monde de l'art contemporain avec ses propres codes » et sa corolaire, « et cesse toute pratique de type marginale », ou tout du moins pas sans qu'elle soit justifiée par ce qui n'a finalement rien à voir avec elle. Le lieu et le relationnel sans quoi aucune œuvre n'existe plus aujourd'hui.

Tout s'est tout d'un coup mis à tourner autour de moi. Trahir. Je devais trahir (« l'art posthume ne se justifie pas, il n'a rien à prouver » extrait du manifeste 2004). Et non seulement je devais, mais j'allais le faire : j'étais prêt.

Ma copine, qui allait bientôt devenir maman (et moi père, ceci explique sans doute cela), ne cessait de me dire que je devais absolument accepter de montrer mon travail de façon « correcte », si je ne voulais pas un jour regretter de n'avoir jamais fait partie des vrais artistes socialement reconnus comme tels. Que je devais cesser de me contenter de peu quand je pouvais tout avoir, c'est à dire le reste, ce que je ne voulais pas vraiment mais vers lequel tout mon être tendait de manière imperceptible.

Que mon travail soit reconnu pour ce qu'il est vraiment : l'expression d'une position différente, indépendante, aussi réfléchie et référencée que le système que j'ai toujours tenté de combattre. Mais servie par les codes de l'art contemporain au lieu d'être rendue caduque par sa marginalité même.

Trahir pour mieux dénoncer ou trahir pour trahir.

Alors que des gens me parlaient, me remerciaient, me disait combien mon œuvre était importante pour eux, dans ce lieu branché de province, coincée entre quatre portants de vêtements de créateurs et un diaporama illustrant les différentes étapes de ma vie à un rythme effréné, je ne pouvais m'empêcher de penser : mais c'est fini tout ça. Bien fini. « Si vous saviez à quel point tout cela compte peu dans l'esprit de ceux qui savent et dirigent ».

Comme si je réalisais brusquement qu'effectivement le grand art ne pouvait plus exister (ni surtout être vu comme tel) aujourd'hui dans des boutiques où des « lieux communs » comme il avait existé hier dans les cafés, les cabarets, et tout endroit où les artistes éprouvaient le besoin de montrer leur travail sans justification, directement, et sans filtre. Hors des lieux de vie, de rencontre et de hasard, hors contrôle. Une connerie quoi, mais une connerie qui s'imposait.

J'avais cette bizarre impression de ne déjà plus être là mais ailleurs.

Une époque venait de prendre fin, pour le meilleur comme pour le pire.

Allais-je tenir le coup ?

Ce matin, aux aurores, j'ai enfermé mon chat avec sa litière dans les toilettes sur le pallier, parce que son miaulement devenait insupportable et décidé qu'il y passerait maintenant ses nuits.

12/01/2012

Réveil, lecture dans le salon de « En lisant en écrivant » de Julien Gracq. Il commence par ces mots : « On ne connaît pratiquement pas de peintres qui naissent à leur art déjà armés de pied en cap de leurs technique personnelle (...). Tous semblent avoir acquis progressivement, lentement, à la vue même du public, leur métier, et ce qui constitue leur signature.

La littérature (...) révèle un autre tableau : nombre d'écrivains, dès leur premier livre, écrivent déjà comme ils écrirons toute leur vie. (...)

Mais il existe aussi toute une catégorie d'écrivains, non forcément inférieurs, qui voient le jour du public immatures, et dont la formation, parfois assez longuement, se parachève sous les yeux même des lecteurs (...). Exemples éminents d'écrivains du premier genre : Claudel, Valery, Stendhal, Montherlant – du second : Chateaubriand, Rimbaud (qui représente un cas limite de prématuré littéraire), Proust, Mauriac. Il y a un prix à payer pour ce retard dans le développement, qui est de laisser une partie de ces œuvres publiées à l'état de brouillons et d'exercices, de traîner même avec soi longtemps les débris du cocon incubateur. Il y a aussi à gagner un privilège, qui est de conserver dans son écriture la vibration inséparable de l'effort vers la forme distincte, vibration que ne connaissent pas les écrivains qui ont reçu le don d'un prêt à porter impeccable ».

Plus loin, Julien Gracq ajoute : « Le vrai (romancier) est celui qui triche ».

Tricher ne m'intéresse pas. Soutenir une réflexion. Prouver. Imaginer qu'il existe un genre ou un autre. Ceux qui écrivent (créent) pour être lus (reconnus ?) de leur vivant, et son souvent pour cela prêt à toutes les concessions, ou ceux qui créent sans se soucier de rien, en espérant peut-être une reconnaissance posthume à cause de l'âme qu'ils ont mis dans

leur œuvre.

Je vais tenter un tableau, pour mieux comprendre.

écrivent déjà comme ils écriront toute leur vie Immatures... se parachèvent...

Prêt à porter impeccable Une partie des œuvres à l'état de brouillon

Valery Rimbaud
Stendhal Proust

Coca Pepsi
Mac PC
Sartre Camus
Miller Cendrars
Art contemporain Art posthume

Les tableaux sont ridicules. Tout le monde triche à un moment où à un autre. Est-ce une question d'adaptation ?

Je pense me battre pour la vérité.

Dans la biographie d'Henri Miller Béatrice Commengé écrit :
« Que peut-il y avoir de plus fictif que l'histoire de sa propre vie ? A force de polir ses souvenirs, on se perd, on devient un autre – soi, peut-être ».

C'est pour cela que j'essayerai de m'en tenir au présent et à ce que je sais.

Plus tard.

Passé l'après-midi à essayer de payer un objectif par internet, compte bloqué par paypal car pas assez utilisé !

Jessica m'a dit il y a quelques jours : « Je croyais que tu avais dit que tu te lèverais tous les matins à 8h30 ». J'en suis quasiment incapable quoique je pense qu'il n'y ait pas d'autre moyen « d'attaquer le monde de l'art contemporain avec ses propres codes ». Considérer l'art comme un métier pour le mettre en dérision. Faire des dossiers, du relationnel, avoir des horaires fixes, des rendez-vous, des assistants et des agents, etc.

L'année a commencé avec des envois de carte de vœux ciblées, pour me rappeler au bon souvenir de... La liste que m'a envoyé Jessica de gens à qui je devrais écrire (et que je connais) est resté dans mes mails inactive.

Je n'y arrive pas.

Nietzsche est formidable ! Je suis (re)tombé sur lui au hasard d'une Bd qui citait « Ecce Uomo », immédiatement acheté à la librairie du coin. Son manque total d'humilité, sa verve, qui ressemble beaucoup à celle de Miller, me fascine. Les idéaux, ou « idoles », sont à renverser. Il faut être soi. Chercher les résistances pour les combattre.

« Premièrement, n'attaquer que les causes victorieuses (le cas échéant attendre qu'elles le soient), Deuxièmement : n'attaquer que les causes face auxquelles on est dépourvu d'allié, où l'on s'avance seul – où l'on est seul à se compromettre. Ne jamais faire une seule démarche en public qui soit compromettante, tel est le critère de Nietzsche de l'action comme il faut. Troisièmement : ne jamais attaquer les personnes – se servir de la personne uniquement comme d'un verre fortement grossissant à l'aide duquel on parvient à rendre visible une situation désespérée qui concerne tout le monde, mais

sournoise et difficile à percevoir » (Pourquoi je suis si sage).

Deux pages plus loin lui aussi ajoute : « Dans quelle mesure je devrais être pêcheur, voilà ce qui m'a toujours échappé » (Pourquoi je suis si avisé).

« Le grand poète, puise exclusivement dans sa réalité propre » (Pourquoi je suis si avisé).

Sans la trahir ?

« Que l'on devienne ce que l'on est, cela suppose que l'on ne doute pas le moins du monde de ce que l'on est. De ce point de vue, les méprises même de l'existence ont leur sens et leur valeur propre tout comme les chemins détournés et les écarts du chemin épisodiques, les hésitations, les « pudeurs », le sérieux dépensé pour des tâches qui se trouvent au delà de la tâche » (Pourquoi je suis si avisé).

« Je n'ai pas souvenance d'avoir jamais fait des efforts – aucune trace de lutte n'est repérable dans ma vie, je suis le contraire d'une nature héroïque » (Pourquoi je suis si avisé).

« Même moi je ne suis pas encore d'actualité – certains naissent posthume » (Pourquoi j'écris de si bon livres).

« Stendhal conseille de faire son entrée dans la vie par un duel » (Pourquoi j'écris de si bon livres). Voici la raison de FTBX, de l'épicerie. De l'art posthume. « Là, chaque mot est vécu, profondément » (pourquoi j'écris de si bon livres).

Mon beau-père m'a appris dernièrement que déjà petit j'avais du mal à écouter en classe, à respecter l'enseignement institutionnel, préférant trouver ma voie par moi-même, sans doute parce que c'est ainsi que j'avais été élevé par ma mère.

Une amie est passé l'autre soir nous raconter son « plan de carrière ». J'avais cette phrase d'une mauvaise série télé notée il y a quelques années, dans la tête :

« It is better to have a life than to have a plan ».

Il est 20h54. Je n'aurais presque rien fait aujourd'hui encore. A part lire et écrire d'une main. Et acheter un objectif.

13/01/2012

9h pile, je me réveille en sursaut. J'ai ½h de retard sur mon horaire. J'ai fait un rêve étrange où j'allais voir une avocate pour un problème de droit à la propriété intellectuelle, dans le sentier. L'histoire se déroulait dans les anciens locaux de l'épicerie, et à la fin l'avocate me demandait 250 euros d'honoraires. Elle avait un nom bizarre comme Monami, ou Anami. J'étais arrivé chez elle par hasard et je ne comprenais pas du tout l'intérêt de lui verser une telle somme alors que j'avais déjà un avocat et qu'elle n'avait fait qu'écouter. L'avocate était jouée par Tilda Swinton, à cause de « L'homme de Londres » de Bela Tarr, que j'ai fini de regarder cette nuit, faute de pouvoir trouver le sommeil.

Je ne me souviens jamais de mes rêves, celui là devait être important.

Dans les suppléments Bela Tarr explique : « I hate any humiliation, I hate the all fucking stuff wich is destroying the human dignity (...) Everybody has a dignity and that is why we have to take care ».

Du coup je me suis couché à 4h du matin, hanté par l'atmosphère des romans de Simenon dont est inspiré le film. Le destin, l'irréremédiable poids de la vie, mais en même temps cette révolte du genre humain contre ce qui est soi-disant écrit.

Bela Tarr ajoute : « After the old testament, we have no new stories, all of crime all of shit, all of love, everything is in the old testament. We cannot do more than what is written in there ».

Crié le nom de Jessica en me réveillant, j'avais oublié qu'elle avait un rendez-vous. C'est incroyable ce que sa présence m'est devenue totalement nécessaire, à tous les niveaux, et

pas seulement à cause de ce qui grandi dans son ventre. Dès qu'elle n'est pas là je sens comme un grand vide m'envahir.

Nous avons vu ensemble « Le cheval de Turin », de Tarr aussi, il y a quelques jours. Film extraordinaire sur le sens de la vie, la pauvreté, toutes ces choses dont nous n'avons pas besoin. La vie avec le strict nécessaire qui s'arrête quand ce strict nécessaire vient à manquer. Toutes ces choses que nous possédons. Aux toilettes lors de la scène principale du film j'avais à moitié manqué la tirade ou un personnage arrivé à l'improviste explique que les ennemis ont gagné, qu'avant il croyait que tout était toujours pareil mais qu'il s'était trompé. Qu'il y avait maintenant un après.

Un lecteur DVD dans chaque foyer. L'accès à Internet illimité.

L'âge de la communication, de l'information (James Gleick)...

Sur le chemin du retour Jessica me téléphone. J'abandonne immédiatement ce texte pour aller boire un café. Ais-je le droit de faire ça ? Alors que je devrais être en train de classer mes dossiers sur mon ordinateur en vue de faire un site internet bien comme il faut. Editer mes textes. Ne pas me lancer sur mille projets pour me consacrer sur le principal : la réussite dans un domaine précis et pointu, le seul qui puisse réellement me permettre de toucher le plus grand nombre. L'institution comme filtre et médium.

Cet après-midi une amie Hongroise passe à Paris nous rendre visite. Demain une clôture d'exposition à Reims et une signature dans un skateshop. Je ne vais encore pas beaucoup travailler.

Je pars boire mon café, et vivre ma vie.

Ce qui est dans mon ordinateur devrait peut-être y rester. Mais il y a cette promesse.

« Il est maintenant temps que j'attaque (le terme est choisi) le monde de l'art contemporain avec ses propres codes » et sa corolaire, « et cesse toute pratique de type marginale », ou tout du moins pas sans qu'elle soit justifiée par ce qui n'a finalement rien à voir avec elle : la façon dont l'œuvre est montrée.

En boucle dans ma tête.

Mais aussi :

« Notre rancune se doit d'être tenace car pardonner, c'est déjà être supérieur.

La réussite, c'est le masque de la société » (Extrait du manifeste de l'art Posthume, 2004).

Comment vais-je m'en sortir ?

18/01/2012

Trois jours de travail foutus. Impossible de me concentrer. Trop de choses à gérer, d'émotions, de rencontres et de visites imprévues. Nous sommes déjà mercredi. Les derniers jours dans une espèce de flou. Le démontage de l'expo à Reims plus ou moins raté. « Le galeriste » malade, pas de lien entre la dédicace et le magasin où l'on pouvait encore voir mon expo, ni flyer ni rien, plus une petite embrouille entre Benoît qui m'a introduit dans la bourgeoisie branchée Reimoise et Bobo qui en a marre de cet homme de cinquante ans qui essaye de se glisser partout sans connaître les codes de notre « milieu » et encore moins les respecter.

Quelques skateurs ont malgré tout suivi d'un endroit à l'autre, à peine une petite dizaine auxquels j'ai présenté le diaporama Chronologie III, le film Get a Life, puis Le dernier Voyage de Maryse Lucas et Les enfants de la société du spectacle. Les quelques adultes présents un peu gênés (par cet étalage honteux d'intimité) et en pleine discussion dans le fond de la boutique, les jeunes fascinés. J'étais retombé il y a quelques jours sur Maryse, la vidéo où je filme la maison de Maryse à Monthou-sur-Cher, juste avant qu'elle ne quitte sa campagne pour venir mourir à Paris. Ému presque jusqu'aux larmes, ce qui m'arrive rarement quand je vois mes films à cause de la distance que crée l'histoire, aussi vraie soit-elle. Comment Maryse serait-elle morte si elle était restée à Monthou ? Sans rien, ni maison, ni objets d'aucune sorte ?

Ici me viennent deux images. Sans toi ni loi d'agnès Varda où l'héroïne est retrouvée morte dans un fossé, et le titre du monde d'aujourd'hui :

« A-t-on atteint un pic de la consommation ?

Une récente étude estime que la Grande-Bretagne a atteint un seuil maximum d'objets possédés par chaque habitant. C'est le "peak stuff" ("pic des objets"), dans la veine du peak oil (pic pétrolier) ou du peak gas (pic gazier) ».

Le monde des objets. Toutes ces phrases issues du film sur Maryse, et moi en train de donner ma petite conférence pour 10 ados et 3 ou 4 adultes après la projection. Très fort. L'histoire de ses différents intervenants : Georges Nataf qui avait essayé en 1968 de faire sauter la bourse, les situs, Gilles Audejan et son cirque. « Il est très difficile de se battre pour la structuration de la liberté quand on s'est battu toute sa vie pour la liberté ». Michel le bayon, réalisateur et militant PC « à l'époque où ça voulait encore dire quelque chose d'être au PC » : « N'avoir besoin de rien ne veut pas dire que l'on n'ai pas envie de tout, de vivre tout je veux dire ».

Tout cela à mettre en rapport avec le film de Bela Tarr...

Je me demande vraiment ce que les ados y ont compris. Le PC... Les objets, leur réalité et la nôtre. L'histoire... Au milieu d'une boutique de fringues de luxe où le moindre tee-shirt coûte 100 euros. Humaniser la consommation où se faire récupérer pour vendre ces mêmes tee-shirts...

Après la projection un gamin est venu me voir : « J'ai vu que tu avais un carnet dans la poche dans la vidéo Get a Life, pourquoi ? ». Puis : « Moi aussi je note mes idées dans un carnet ». Ce rapport-là à mon public.

Le soir « Bo », avait organisé un dîner avec « Baron », un commissaire d'expo qu'il voulait me présenter. J'ai joué le jeu comme la petite pute que je me suis promis de devenir pour les deux années à venir. Montrant mon travail à « Ju », la copine de Boris alors que Baron était assis juste à côté, pour être sûr qu'il n'en perde pas une miette. Mec Sympa en couple avec le

directeur de je-ne-sais pas trop quoi, la culture en Champagne-Ardenne ? Le FRAC ? Qui est arrivé un peu plus tard, moins sympathique et plus fermé. Celui-là je n'ai même pas essayé de le conquérir, je crois que je lui serais rentré dedans. D'après ce que j'ai compris il était le directeur de la villa Kujoyama quand nous y avons déposé un dossier avec Jessica avec pour projet d'y faire un enfant. Je m'attendais à ce qu'il dise quelque chose, en rigole avec moi/nous... Mais non, rien, pas un mot, pas une allusion. D'après Bo, Baron aurait de toute façon affirmé que j'étais « grillé dans l'art contemporain ». Quel compliment. Pas eu l'occasion non plus de demander pourquoi. Ces choses là ne se font pas.

Discussions jusque tard avec Ju sur sa production à elle, son envie de pénétrer le milieu de l'art contemporain (décidément !), et son incapacité crasse à parler avec « ces gens ». Je suis bien d'accord avec elle, malheureusement je ne voyais dans son travail que cette volonté mal servie par une forme un peu faible. Photo d'elle entrain de pisser sur un fond photo, clope au bec (elle est photographe). Jolie photo lorsqu'il aurait fallu une chate en gros plan pissant sur un vogue, à mon avis.

Bo et Ju charmants, très hospitaliers, généreux, amis. J'aime beaucoup les branchés de province, malgré l'évidence de la ressemblance entre leur salon et celui de Benoît. Meublé avec le même mauvais goût tellement typique de la bourgeoisie qui veut bien faire mais en même temps manque cruellement d'éducation artistique. Premières victimes de ce même art qui se revendique contemporain mais ne tient que grâce aux béquilles et au soutien « moral » de l'état. À sa justification.

Acheter pour faire partie d'un groupe.

Le lendemain à midi, Benoît, ancien directeur marketing dans le vin, me racontait que malgré son projet de travailler avec des artistes sur des produits de distribution viticole customisés, ne

se sentait pas capable de revenir à la vente directe et au démarchage. C'est l'idée qui doit amener les gens vers le produit, ce qu'il incarne, pas la façon dont il est distribué. Mais comment vendre une idée sans faire de marketing ? Du marketing la dimension centrale de la distribution, même un marketing orienté « art ». L'incompréhension des proches et en même temps leur soutien « sur l'idée ».

J'ai décidé que Benoît était un ami, un vrai ami. Tellement passionné par son projet et en même temps totalement inapte à le faire fonctionner. Les moqueries de Bo, et les miennes aussi parfois. Alors que son engagement ne fait aucun doute, mais ne fait-il vraiment aucun doute quand il est aussi question de survie, de vente, d'achat, de business ?

Retour à Paris. Passage aux impôts et achat de vêtements pour le futur bébé à naître. Enorme crise d'angoisse de ma part augmentée par le passage de Ramdane chez nous et l'enterrement de son beau-père. Comme l'impression de ne plus avoir de place pour respirer, travailler, faire « créer un objet qui tout d'un coup permette autre chose ». Très heureux de la future naissance d'Ana, de mon histoire avec Jessica, notre bonheur, mais tout le reste me fait tellement peur.

C'est ici que je devrais raconter la séparation entre Maryse et Louis, mon beau-père, et l'état qui m'envoie chez un père que je ne connais pas (et qui m'enverra lui-même directement en pension, sans passer ni par la case famille, ni par la case amour). L'État qui juge (« ratisse, condamne », Manifeste de l'AP), que Louis ne peut pas me garder alors qu'il m'a élevé et que Maryse est totalement démissionnaire.

Ma haine de l'État, et ma volonté farouche de ne jamais en dépendre.

Les impôts, les papiers, le moule. « Ton nouvel appartement est très civilisé », dixit Ramdane qui se vante par ailleurs d'avoir arnaqué son imprimeur et commence un discours très touchant sur son plan pour « conquérir le monde ». Mais avec quoi ? Avec quelles idées ? « Je n'en suis pas à un quart de mon potentiel ». Pourquoi viennent-ils toujours ici, chez nous, nous dire ça ? ». Car nous représentons pour eux l'image même qu'ils se font du bonheur et de la liberté, de l'éthique qui finit par payer ?

Puis l'enterrement, le souvenir de Maryse, de Patrick, de Daniele. Les funérailles de mon père dans une église noire de monde alors que jamais, jamais, je n'ai re-rencontré quelqu'un qui l'ai connu. Les aristos et leurs codes, mes codes.

Jean-Charles de Castelbajac assis à côté de moi qui me raconte ses mésaventures sentimentales et financières mais en même temps garde cet optimisme bandit qui me fait l'aimer, au delà de nos désaccord.

Jessica qui aimerait que je sois capable de tricher, d'utiliser le système, comme tout le monde. Je ne rentre pas dans les détails. Pour l'enfant à naître. Et moi qui bloque, des idées de n'importe quoi en tête, très éprouvé par ces dernières journées. Tenir une position pour ensuite la nier par des actes contre nature. Pourquoi les idées sont-elles si fortes en moi. Pourquoi suis-je si sensible ?

Liste d'ouvrages et de citations à consulter, à utiliser comme base de travail. Ici manquante car tout mon temps pris par des brouilles importantes et incontournables.

Les vêtements d'Ana qui s'imposent dans mon esprit, comme la nouvelle réalité dans laquelle nous entrons avec Jessica : « Je suis sûr que nous allons très bien nous en sortir ». « Moi aussi ». La panique qui me gagne parfois. Dormir avec cet

enfant entre nous, lui changer ses couches... là non plus je ne comprends pas pourquoi tout le monde ne nous parle que de la difficultés des premières années quand la joie devrait primer. Comme si « les gens » se programmaient eux mêmes leur stress. Foutre les enfants à la crèche le plus vite possible, les vieux à l'hospice. Continuer des vies inutiles qui ne servent à rien d'autre qu'à nourrir un égoïsme de rigueur.

Donner sa vie pour une cause, pour un enfant, ce qui fait que j'aime tant Jessica, ce que ses parents ont mis en elle aussi. Juste vivre finalement. Être généreux et honnête. Conscient.

Au café du coin un philosophe de comptoir me dit « L'âne a gagné. Le cheval a Perdu ». « Dans la philosophie de Nietzsche, le cheval c'est la bête apprivoisée. Il faut comprendre ses derniers moments (quand Nietzsche enlace un cheval avant de devenir fou – le début du film de Bela Tarr), comme le couronnement de sa philosophie ». « L'âne, c'est la monture que le christ chevauche », la bêtise des gens.

Dans moins d'une heure je serais en rendez-vous dans une agence de pub pour travailler sur la promotion d'une banque coopérative. Tant qu'à se vendre et « rester libre »...

25/01/2012

Hier, Megaupload, le site de film en streaming a été fermé par le gouvernement américain.

je me demande si aujourd'hui Guy Debord aurait pu diffuser "In Girum..." Certainement pas.

25/01/2012

Des citations :

« Le saut dans le vide ». Maurizio Cattelan, Catherine Grenier.
Ed Fiction & Cie / Seuil. 2011.

- Pour faire des performances, tu devais avoir une conscience de l'art contemporain ?

- Non. J'avais une idée totalement personnelle et fautive de ce qu'était le monde de l'art, et j'essaie toujours de ne pas savoir exactement ce que c'est, ni comment ça fonctionne. L'art est une sorte d'environnement libre, où l'on peut définir ses propres règles, et ça marche, du moment qu'on suit ces règles. Ce qui compte c'est de rester fidèle à soi-même et à sa propre vision de l'art, quelle qu'elle soit.

- Je me suis dit que c'était stupide, que c'était [le projet] le plus ridicule que j'aie jamais fait ! Mais tu sais, il faut se faire confiance : si tu aimes un projet, si tu aimes le faire, si ça plaît aussi à ceux avec qui tu réalises, alors tu es sur la bonne voie ! ça amusera aussi les gens qui viendront voir l'exposition. Et c'est ce qui s'est passé. Les gens n'en croyaient pas leurs yeux.

- En réalité, je ne dirais pas que les premières oeuvres étaient politiques, mais plutôt qu'elles faisaient référence à la société, au mode de vie, à des attitudes, elles incarnaient toujours une prise de position personnelle sur un sujet particulier. Et puis mon travail a pris un chemin plus abstrait (...) Je ne faisais plus seulement référence à moi-même, où à ma position par rapport au monde de l'art, et j'ai commencé à surmonter mes peurs et explorer de nouvelles possibilités. Je me souviens de ce passage d'un moment important. D'une certaine façon, j'étais aussi désespéré, c'était un peu comme passer de la puberté à l'âge adulte, quand tout à coup tu perds tout ce qui t'avais constitué jusque-là. La plupart de ceux qui auparavant me

soutenaient ont cessé de me respecter. Ils m'ont tourné le dos, parce qu'ils ont pensé que j'étais un vendu : je me battais pour certains principes, je cherchais à mettre en lumière le principe invisible des choses et, tout à coup, je me suis mis à produire des images comme les autres. Une page se tournait, une autre s'ouvrait.

- Pourquoi as-tu changé ?

- Parce que j'étais prêt. Jusqu'à cette époque-là, je m'étais dédié à la déconstruction du système de l'art. Mais jusqu'où peut-on aller dans cette direction ? Faire ça toute sa vie je, ça devient très ennuyeux et même inutile. Et puis, changer est dans l'ordre des choses, c'était pour moi un moment de maturation.

- Parfois, la façon qu'on a de parvenir à ses fins est vraiment mystérieuses, il ne faut jamais avoir peur prendre une voie, même si le chemin est long, parce qu'on finit toujours par arriver. Si tu ne dévies pas de ta route, si tu travailles, que tu as des principes éthiques, tu y arrives.

- Un jour, je suis allé à un vernissage, et j'ai entendu un artiste qui disait à un autre : « tu as entendu parler de l'exposition à Bologne ? » « Oui, je vient de recevoir l'invitation, mais je ne pense pas que le niveau soit assez bon pour nous... ». Moi je me suis : pour vous peut-être, mais en tout cas c'est assez bon pour moi, et vous verrez ce que vous verrez ! Ce type (...) était peut-être trop ambitieux, où il avait une idée bien à lui de l'art, et il a fini dans l'édition. (...) Quoi qu'il en soit, je me souviens précisément de cette situation, de cette soirée, et j'en ai tiré un enseignement. Règle numéro un : ne sous-estime jamais ce qui s'offre à toi, même si c'est le pire trou du monde. Car, de nos jours, la communication fonctionne de manière horizontale, non pas verticale : se retrouver à Tombouctou, y produire une exposition, est aussi important, si elle marche, que d'en faire une à New-York.

- Il y a des artistes qui ont des idées fantastiques, qui savent précisément ce qu'ils veulent faire. Et d'autres qui ne savent pas exactement ce qu'ils sont en train de faire, mais le font quand même. Je ne suis pas capable d'analyser mon travail moi-même.

- Je pense que la peinture est une pratique trop intime et privée. (...) Disons que la peinture, comme pur acte de créativité, où l'artiste affronte la toile blanche, ne me correspond pas, c'est trop direct et rapide.

- L'art est le meilleur moyen de connaître un peuple. Bien évidemment, il faut toujours avoir un regard critique, les personnes représentées sont celles qui pouvaient payer ou qui étaient au pouvoir. On peut voir comment les gens se divertissaient, en quoi ils croyaient, ce qu'ils célébraient. Le musée conserve une petite trace de chaque société.

- L'artiste est comme un récepteur, il reçoit des choses de l'extérieur et il les intériorise. Ensuite, quelle que soit la nature de ces choses, il les transforme et les renvoie vers l'extérieur. Parfois, ce sont des choses politiques, parfois moins, mais je crois qu'il y a une forme de poésie dans tout ce que nous faisons.

- Je pense qu'à présent, tu vois bien qu'il n'y a pas chez moi de stratégie marketing, ou de stratégie tout court. Tout est très spontané. Je me surprends souvent moi-même. Tu veux savoir comment je conçois mes oeuvres, mais il n'y a pas de règles précises, pas de recette. Peut-être qu'après avoir relu tout ce qu'on s'est dit, tu pourras me donner la réponse.

- Beuys cherchait à introduire l'art dans la réalité, Warhol a introduit la réalité dans l'art. (...) En ce qui concerne mon

travail, je dirais que la position de Warhol est plus intéressante que la position "contre" de Beuys.

... Je préfère la pratique aux mots. J'ai toujours pensé que si on a quelque chose à dire, il vaut mieux le dire en actions, faire des propositions. Je respecte beaucoup plus ceux qui font naître des débats à partir de leur pratique, que ceux qui produisent des théories.

- Peut-être qu'on entre dans une période où les groupes sont en train de se substituer de manière temporaire à la figure de l'artiste solitaire. Généralement, pendant les moments de crise, le collectif se substitue à l'individuel, au moins au début. Mieux vaut plusieurs personnes qu'une seule, s'il n'y a pas de voix individuelle qui s'affirme.

« Happening & Fluxus ». Olivier Lussac.
Ed L'Harmattan. 2004.

Jarry s'en prend plutôt à ce que son public a de plus cher : ses illusions. Il a détruit les conventions théâtrales par la dérision et par l'absurde, et s'en explique dans un article intitulé "De l'inutilité du théâtre au théâtre" paru dans le Mercure de France en 1896 (...) Déjà, il faut signifier "L'inutilité de l'art dans l'art".

"D'autres étayent leur pensée d'un fatras littéraire et cherchent, par agencements de phrases, à justifier ou à commenter un titre (...) La musique qui doit vivre et vibrer a besoin de nouveaux moyens d'expression..." Varese, juin 1917.

En 1950, selon Tzara, il "s'agissait de fournir la preuve que la poésie est une forme vivante sous tous les aspects, même antipoétiques, l'écriture n'étant qu'un véhicule occasionnel, nullement indispensable, et l'expression de cette spontanéité que faute d'un qualificatif approprié nous appelions le dadaïsme". De même le poète ne doit pas se contenter d'écrire

des textes. Il doit les déclamer en public, plaçant ainsi les mots prononcés dans une part d'incertitude.

"Pour chaque Américain, il arriva un moment où la toile lui apparut comme une arène offerte à son action. Ce qui devait se passer sur la toile n'était pas une image, mais un évènement".
The American Action Painter. Harold Rosenberg.

"Les activités humaines sont de plus en plus ligotées ; les zones interdites se multiplient ; les systèmes philosophiques et messianiques abrutissent l'homme. Partout l'homme recommence à porter la pancarte sur laquelle le poète est habitué à cracher et où se lit le mot : servir. La révolte poétique personnifie la liberté humaine dans son expression la plus complète. Elle ne castre ni ne sublimise l'homme, mais le dresse debout avec ses désirs en liberté. Elle démasque l'illusoire réalité des conditions humaines actuelles, exigeant et précipitant leur destruction. Un poète est perdu pour ce monde. "Actuation poétique", Camille Bryen.

Il s'agit d'entrer dans un stade sociologique de l'image et de spéculer sur le hasard et sur le choix. (Rotella, Hains)

En privilégiant l'action et l'élargissement de l'univers sonore, le rôle de l'artiste a changé. Il est passé de celui de créateur de sens à celui témoin de phénomènes. "Le monde, le réel, n'est pas un objet. C'est un processus". Daniel Charles, entretien avec John Cage, for the birds, Boston et Londres, Marion Boyars, 1981.

"Pour établir son statut non professionnel dans la société, l'artiste doit démontrer qu'il n'est ni indispensable, ni exclusif, que l'auditoire peut se suffire à soi-même, que tout peut-être art, que n'importe qui peut faire de l'art" ("Fluxus Art Amusement).

L'art n'a donc comme intérêt que de nous faire prendre conscience des phénomènes de la vie.

« Rien dans les poches », Dan Fante.
13e note éditions 2011. Texte de 1994.

Le vieux avait fini par accepter les contrats lucratifs et renoncer au roman. Après quelques années passées à écrire de la fiction et à crever de faim, il n'avait pas eu de mal à choisir. (...) Le succès et la rage poissaient encore les murs.

C'est dans cette maison que je devais apprendre ce qui guette un vrai artiste qui renonce à sa passion et finit par se haïr lui-même... Ses durs poings de laboureur levés contre le ciel pour maudire Dieu et lui-même d'avoir noyé son talent dans un chèque d'Hollywood.

« Steve Jobs ». Walter Isaacson.
Ed JC Lattès 2011.

"Il faut savoir prendre ce que l'homme fait de mieux et le refaçonner pour pouvoir l'intégrer dans votre propre oeuvre. Picasso avait une maxime pour ça : "Les bons artistes copient, les grands artistes volent". Et, à Apple, on n'a jamais eu de scrupules pour prendre aux meilleurs".

"Les fous, les marginaux, les rebelles, les anticonformistes, les dissidents... tous ceux qui voient les choses différemment, qui ne respectent pas les règles. Vous pouvez les admirer ou les désapprouver, les glorifier ou les dénigrer. Mais vous ne pouvez pas les ignorer. Car ils changent les choses. Ils inventent, ils imaginent, ils explorent. Ils créent, ils inspirent. Ils font avancer l'humanité. Là où certains ne voient que folie, nous voyons du génie. Car seuls ceux qui sont assez fous pour penser qu'ils peuvent changer le monde y arrivent"

La vérité c'est que les bons n'aiment pas travailler avec des mauvais.

Son attitude reflétait les contradictions d'un rebelle devenu un homme d'affaires, qui voulait croire qu'il avait trouvé "l'harmonie, l'ouverture, le détachement", sans se vendre ni se trahir.

« Les maîtres du monde », Robert A. Henlein.
Ed Denoël, 1972/1951

La chance n'est qu'un mot par lequel les médiocres croient expliquer la réussite des génies.

« La transmigration de Timothy Archer », Philip K. Dick.
Ed Denoël 1983/1982.

L'art, comme la théologie, est une imposture bien emballée.

La première indication de l'importance de la découverte fut, à en croire les premiers articles parus dans les journaux, je m'en souviens très bien, un certain nom hébreu. On l'orthographiait de deux manières différentes : tantôt Anokhi, tantôt Anochi.

Le mot apparaît dans l'Exode, chapitre XX, verset 2. C'est une partie de la Torah extrêmement émouvante et importante, car c'est ici Dieu lui-même qui parle, et il dit :

"Je suis le seigneur ton dieu, qui t'a amené hors de la terre d'Egypte, hors de la maison de l'esclavage"

Le premier mot hébreu est Anokhi, ou Anochi, et il signifie "je" - comme dans "je suis le seigneur ton dieu". Jeff m'avait montré le commentaire juif officiel sur cette partie de la Torah : "Le Dieu adoré par le judaïsme n'est pas une force impersonnelle, un Ça, qu'on appelle "Nature" ou "Cause initiale". Le Dieu d'Israël est la Source non seulement de la puissance et de la vie, mais aussi de la conscience, de la personnalité, de la résolution morale et de l'action éthique".

- Et ils n'ont pas divulgué le plus important; L'histoire du champignon. Ils vont la garder secrète aussi longtemps qu'ils pourront. Mais ça finira par...

- Quel champignon ?

- L'Anokhi.

Je dis avec incrédulité : "L'Anokhi est un champignon ?"

- C'est un champignon. Enfin c'en était un à l'époque. Les Zadokites le cultivaient dans les cavernes.

- ça alors, lançais-je.

- Et ils en faisaient une sorte de pain et du bouillon. Ils mangeaient le pain et buvaient le bouillon. C'est l'origine de la communion entre les deux espèces, le corps et le sang. Apparemment l'Anokhi était un champignon vénéneux, mais les Zadokites avaient trouvé un moyen de l'antidoter, enfin, jusqu'à un certain point, assez pour qu'il ne les tue pas. Il leur donnait seulement des hallucinations.

J'éclatais de rire. "En somme ils étaient des..."

- Eh bien oui, c'est ça.

(...)

"Alors, Jésus était en fait un trafiquant de drogues", Dis-je.

Elle acquiesça. "Et les douze apôtres, ses disciples, se sont fait prendre (c'est du moins la théorie) alors qu'ils introduisaient clandestinement l'Anokhi dans Jérusalem. Cela confirme l'hypothèse de John Allegro... mais je ne sais pas si tu as lu son livre. C'est un des plus grands spécialiste des langues du proche orient... il a été le traducteur officiel des manuscrits qumràn".

(...)

- Allegro avait supposé que les premiers chrétiens s'adonnaient à un culte secret du champignon.

Il souffrait du trouble cérébral psychotique classique : son raisonnement se limitait au concret.

Tim m'avait dit une fois que le christianisme avait été inventé comme un moyen d'abolir la tyrannie du destin, le fatum antique, mais seulement pour la réintroduire sous la forme de la prédestination - une double prédestination, puisque certains sont prédestinés à l'enfer, d'autres au paradis. La doctrine de Calvin.

Mais c'est ce qui se passe d'un point de vue rétrospectif : tout paraît inévitable, puisque tout est déjà arrivé.

Quand les gens viennent ici pour m'écouter parler, je leur donne un sandwich. Les sots écoutent mes paroles ; les sages mangent le sandwich. Ce que je vous raconte n'est pas une absurdité. C'est la vérité.

« La France dégradée Sarkozy », Libération.
14/15 janvier 2012.

"Emprunte consomme travaille crève". Photo Gonzalo Fuentes Reuters Devant la bourse de Paris en décembre.

« Vaclav Havel Le dissident », Libération.
Lundi 19 décembre 2011.

"Le pire est que nous vivons dans un milieu moral pourri. Nous sommes malades moralement parce que nous sommes habitués à dire blanc et à penser noir. Nous avons appris à ne rien croire, à ne pas prêter attention l'un à l'autre, à ne nous occuper que de nous-mêmes. Des expressions comme l'amour, l'amitié, la pitié, l'humilité ou le pardon ont perdu leur profondeur et leur dimension et ne signifient, pour nombre d'entre nous, qu'une sorte de particularité psychologique aussi désuète que des salutations oubliées temps passé, un peu risibles à l'heure des ordinateurs et des fusées cosmiques". Vaclav Havel. Discours présidentiel du 1er janvier 1990.

"L'épreuve réelle d'un homme ne consiste pas dans la façon dont il réalise ce qu'il a décidé de faire, mais dans la façon dont il réalise le rôle que le destin lui a assigné". Jan Patočka, cité par Havel.

Le pouvoir des sans pouvoir.

"Quand après la chute d'une dictature, un pays se donne comme président ou premier ministre quelqu'un qui a eu ce courage de résister, contrairement à l'écrasante majorité des gens, chaque jour de sa présence au pouvoir rappelle chacun à sa mauvaise conscience". Jacques Rupnik.

« Je m'appelle Henri », Balavoine 1978

Je m'présente, je m'appelle Henri / J'voudrais bien réussir ma vie, être aimé / Etre beau gagner de l'argent / Puis surtout être intelligent / Mais pour tout ça il faudrait que j'bosse à plein temps

J'suis chanteur, je chante pour mes copains / J'veux faire des tubes et que ça tourne bien, tourne bien / J'veux écrire une chanson dans le vent / Un air gai, chic et entraînant / Pour faire danser dans les soirées de Monsieur Durand

Et partout dans la rue / J'veux qu'on parle de moi / Que les filles soient nues / Qu'elles se jettent sur moi / Qu'elles m'admirent, qu'elles me tuent / Qu'elles s'arrachent ma vertu

Pour les anciennes de l'école / Devenir une idole / J'veux que toutes les nuits / Essoufflées dans leurs lits / Elles trompent leurs maris / Dans leurs rêves maudits

Puis après je f'rai des galas / Mon public se prosternera devant moi / Des concerts de cent mille personnes / Où même le tout-Paris s'étonne / Et se lève pour prolonger le combat

Et partout dans la rue / J'veux qu'on parle de moi / Que les filles soient nues / Qu'elles se jettent sur moi / Qu'elles m'admirent, qu'elles me tuent / Qu'elles s'arrachent ma vertu

Puis quand j'en aurai assez / De rester leur idole / Je remont'rai sur scène / Comme dans les années folles / Je f'rai pleurer mes yeux / Je ferai mes adieux

Et puis l'année d'après / Je recommencerai / Et puis l'année d'après / Je recommencerai : Je me prostituerai / Pour la postérité

Les nouvelles de l'école / Diront que j'suis pédé / Que mes yeux puent l'alcool / Que j'fais bien d'arrêter / Brûleront mon auréole / Saliront mon passé

Alors je serai vieux / Et je pourrai crever / Je me cherch'rai un Dieu / Pour tout me pardonner / J'veux mourir malheureux / Pour ne rien regretter / J'veux mourir malheureux

« La fabrique des débats publics », Pierre Bourdieu. Cour du collège de France 1990.

in Le Monde diplomatique, janvier 2012.

On est jamais autant dans le jeu que quand on est au delà du jeu (...). L'excellence dans la plupart des sociétés, est l'art de jouer avec la règle du jeu. En faisant de ce jeu avec la règle du jeu un hommage suprême au jeu. Le transgresseur contrôlé s'oppose tout à fait à l'hérétique.

"J'avais complètement oublié que la culture légitime est la culture d'état". Les deux faces de l'état.

« Réseau sociaux contre classes sociales ? ».

Le Monde science et Techno, 12 novembre 2011.

Dans "La vie en réseau", Claire Bidart, Alain Degenne et Michel Grossetti, démontrent, au terme d'une enquête de plus de dix ans auprès d'un panel de plusieurs centaines de jeunes, comment l'inégale distribution des ressources relationnelles en fonction de la classe d'origine va progressivement façonner les appartenances sociales à l'âge adulte, au moins aussi sûrement que les études ou les revenus : les réseaux sociaux n'effacent pas les hiérarchies sociales, ils les perpétuent !

« Art et luxe, noces d'argent ».

Le Monde Culture et Idées, 12 novembre 2011.

"L'art confère aux marques une aura qu'elles n'ont plus. Il sert paradoxalement à "démarchandiser" le produit, à justifier des prix élevés et à laisser croire au client qu'il n'est pas en position de consommateur mais d'acheteur éclairé" (Olivier Assouly, responsable des éditions à l'Institut Français de la Mode). De fait, plus le produit est auréolé de référents, plus l'achat s'assimile à la consommation de signes. (...) Dans cette logique, les marques prennent rarement le risque de s'adjoindre les services d'artistes faiseurs de troubles, qui dérangent (...). Ainsi les artistes qui jouent le jeu sont parfois accusés de se compromettre. Car beaucoup collaborent avec les grandes marques pour vivre, voir pour bien vivre pour les plus réputés. (...) Alors que le mécénat culturel est en chute libre, le secteur du luxe, qui passe entre les gouttes de la critique, est devenu un soutien financier majeur pour des artistes en manque de financement. Les maisons préfèrent évoquer le "supplément d'âme", plutôt que de donner des chiffres. "Vendus", les artistes concernés ? "Ce qu'offrent les marques, ce n'est pas seulement de l'argent, mais la possibilité de produire des œuvres et des les installer à mi-chemin entre la galerie et le musée, affirme

Xavier Veilhan, je suis utilisé mais moi aussi j'utilise la circonstance (...) après il faut clarifier s'il s'agit d'art ou de marketing".

Mercredi 25 Janvier.

Enfin recopié toutes les citations issues de mes dernières lectures... alors que je devais travailler. J'avais l'idée d'écrire un texte fait de ces citations, ou de m'en servir pour... mais impossible de me concentrer. Des gens, des gens tout le temps chez nous, qui viennent nous voir, nous racontent comment ils vont devenir maîtres du monde (Ramdane) ou plus simplement devenir associé dans leurs société, ou je ne sais quoi d'autre.

J'ai même noté dans mon carnet :

« Impossibilité de travailler. Je me laisse tout le temps parasiter par des gens, des choses, par moi-même. Alors je fais des listes, j'accroche des choses aux murs, je me motive, (à part que dans mon nouvel appartement je n'ai pas de mur où accrocher ces listes – juste des tiroirs bien profonds). Et puis une rencontre, un rendez-vous, une envie (dans une société ou tout est déjà fait pour que l'on n'ai jamais de moment à nous, de moment d'ennui), bouleverse tout.

J'aime cette vie, mais parfois, pour ne pas dire toujours, le sentiment de culpabilité m'envahi, et m'accule, et je travaille comme jamais. C'est mon mode de fonctionnement, un mode que j'aimerais changer, mais comment aller contre ce pour quoi je me suis battu toute ma vie, une certaine forme de liberté.

« Une conception particulière de l'art le forçait à ne travailler que poussé par l'inspiration ». (Flaubert modifié).

La journée est finie. Je n'ai rien fait ».

Puis plus loin :

« On peut le faire quand on pense qu'on peut le faire, ensuite on doit juste débrancher son cerveau et essayer ». Dans une vidéo de skate.

Une nouvelle idée de titre pour ces notes m'est aussi venue :

« L'ampleur du désastre ».

Et son sous titre :

« On top of the shit pile or Under shit of the top pile ? »

Croisé Emmanuel Perrotin aujourd'hui. Il a baissé les yeux vers le sol et m'a ignoré après m'avoir dit un vague bonjour alors que nous avons l'habitude de nous connaître et de discuter de tout et de rien dans la rue. Pourquoi ? Parce qu'il est le galeriste que tous les artistes rêveraient d'avoir ? Celui qui a le pouvoir de « faire » ? Ou de défaire ?

Il y a quelques semaines un artiste m'a expliqué à un diner que la situation était très difficile pour les artistes de plus de quarante ans « car ils ne sont plus assez malléables pour intéresser les jeunes galeries qui ne veulent pas prendre le risque de présenter des gens qui par leur marginalité même expriment un rejet du marché où une méconnaissance idéaliste inutile ». « Leur manque de rentabilité commerciale, mais pas de réussite, a-t-il ajouté, n'empêche pas forcément une reconnaissance tardive, après vingt ans de galère ». Bref à l'entendre mes années noires étaient (encore) en face de moi.

La lecture des entretiens avec Maurizio Catalan, même si elle m'a beaucoup intéressé m'a montré le peu d'humanité de ce monde contemporain lié à l'art, pas un mot sur son intimité, sur les raisons derrière les œuvres. Tout semble tellement bien ficelé, tellement consensuel. Et puis, de l'autre côté la bio de Steve Jobs, bible de la réussite du capitaliste qui ne crée rien

mais se réapproprie tout. « La biographie du génie qui a changé le monde » comme il est écrit sur le quatrième de couv. En deux mots Allan Turing est balayé et Wozniac traité de doux idéaliste car il voulait rendre libre le système d'exploitation du mac.

Je m'arrête là pour aujourd'hui. Que dire d'autre ? Que ce qui se passe dans le ventre de Jessica m'emplit bien plus que tous ces débats stériles et me donne bizarrement très confiance. Trouver de l'argent n'a jamais été une réelle difficulté pour moi, et toujours en faisant des choses que j'aime, alors pourquoi m'inquiéter ? Parce que je crois en mon travail et qu'il aurait sa place dans l'art d'aujourd'hui, mais que je ne lis en moi aucune envie de faire partie de son marché.

« Comment acheter des artistes qui ne sont pas à vendre » pourrait dire ma galeriste Patricia, d'accord, mais que faire de cette nécessité de montrer à un moment où je sais qu'il vaut mieux que je me taise et continue de regarder, penser, me préparer pour le grand saut dans cet univers qui pourtant me rebute bien plus qu'il ne m'attire.

Finalement pour la première fois de ma vie faire quelque chose que je n'ai pas envie de faire afin de « toucher le plus grand nombre ».

Mais suis-je bien sûr qu'il n'y ait pas d'autre chemin ?

Tellement envie de voyager pour et avec mon art, et ma famille...

Mes années de galères sont derrière moi, pas devant.

Si seulement...

26/01/2012

Qu'est-ce qu'un vendu de toute manière ? Quelqu'un qui se renie, ou quelqu'un qui redéfinie sa pratique ? Sa position par rapport aux autres ? Essayer d'apprendre les codes de l'art contemporain, rester concentrer, cesser d'être « Contre » (« Comme Joseph Beuys »), mais ne pas pour autant devenir Pour (« comme Andy Warhol »). Malevitch était-il pour ou contre ? Je crois qu'il faisait juste ce en quoi il croyait.

Quand j'étais plus jeune j'étais comme habité. Je disais à qui voulais bien l'entendre que je serais un jour « riche et célèbre ». J'étais persuadé que mon destin pouvait être contenu dans ces deux mots. Mais pourquoi ? Parce que j'étais aussi persuadé que j'avais quelque chose à dire ? Pourquoi cet appel ? Beaucoup de grands artistes disent avoir ressenti ce désir au fond d'eux. Non pas le désir de célébrité, mais la nécessité d'être utile aux autres, de devenir un médium. Ayant vécu une adolescence difficile, j'ai souvent raconté mon histoire, comme une sorte de thérapie. Très vite j'ai compris que mon histoire était différente, qu'elle portait potentiellement en elle les germes d'une œuvre qui non pas lié à ma vie, mais la vie elle-même. Je n'aimais pas la notion de célébrité en soi. La dérision, ou la « provocation », comme aurait pu dire ma mère, la « performance » comme on dirait aujourd'hui, m'intéressait énormément.

Je dis souvent que mon travail porte sur le destin. Pourquoi ? Choisit-on sa destinée ? Quelle question poserait un artiste qui aurait toujours dit qu'il savait qu'il « réussirait ». La télé aujourd'hui nous abreuve constamment de ce genre d'histoire, à tel point que c'en est presque devenu pénible : « ce courage de ne rien être que personne n'a jamais ». Ne pas réussir. Dire merde à tout ça. Mais je reste cet enfant qui « savait », cet enfant qui « sait ». Et surtout je ne sais rien faire d'autre que ce que je fais.

Quand, avec l'épicerie, j'ai eu mes premiers succès, j'ai vu dans les yeux de mes proches plus que de l'envie, du trouble. « Si lui peut le faire alors moi aussi ». C'était le message exact que nous voulions véhiculer, à cent lieux de l'élitisme du milieu de la mode où nous mettions pour la première fois les pieds, c'était une réussite.

Ceux qui me connaissaient mieux ont été troublés d'une autre manière. « Aurait-il eu raison, aurait-il toujours eu raison, ce peut-il qu'il ait été prédestiné ? ». La question de l'existence de dieu n'est pas loin, mais il s'agit là de mes croyances personnelles, de ce qui rend tout positionnement, ou tout choix si important dans la vie (Ulysse choisissant son destin), en lien direct avec ce que l'homme a de plus profond en lui : son désir de s'élever pour se libérer (et devenir Dieu lui-même ?).

Imaginer que l'homme puisse choisir lui-même son destin, et l'affirmer par des actes, sans pour autant ne nient pas l'existence de Dieu (« Dieu n'est pas détrôné. L'art. L'église. La fabrique. » Malevitch, Vitebsk, 1922).

Je suis quelqu'un de très optimisme, c'est aussi un choix que j'ai fait. Vivre ma vie, vivre mes croyances, me rend très heureux, très « fier ». Dire que je savais peut sembler d'une prétention immense, mais « de même que l'homme ne s'exprime jamais mieux que dans ses contradictions les plus profondes, ce sont nos prétentions qui font de nous ce que nous sommes ». Ce sont les premiers mots du manifeste. Suivis par « Il ne faut pas faire pour être mais être pour être ». S'accepter tel que nous sommes et tout faire pour devenir ce que l'on est. Nietzsche encore que je trimballais dans la poche arrière de mes jeans ado, et que j'annotais sous les moqueries de mes amis. Zarathoustra. Le grand Zarathoustra. Siddhartha aussi. J'étais un fil de hippie. « Le vouloir libère », définitivement. Même « s'il ne suffit pas toujours de vouloir ».

J'ai vu il y a peu de temps au dessus d'un cimetière la phrase « Nous étions ce que vous êtes, vous serez ce que nous sommes ». Quelle phrase !

Quand on voit mon parcours, on me demande souvent « pourquoi je n'en suis pas plus loin », comment cela se fait que tout mon optimiste se soit transformé en lente résignation. Mon meilleur ami me dit ça parfois, et pourtant je ne crois pas m'être jamais « résigné ». Tout d'abord je crois au temps, à la durée, ensuite, au fond de moi je demeure persuadé d'avoir à dire quelque chose et que ce quelque chose concerne tous les hommes. N'est-ce pas une prétention sublime ? Si quelqu'un me disait cela un jour, je ferais tout pour l'aider. Mais le monde n'est pas comme ça aujourd'hui. Chacun jalouse son propre succès. Chacun pour soi semble la maxime la plus utilisée pour justifier le succès d'untel ou d'untel, et on ne peut imaginer la réussite de groupe autrement que par ces mots :

« Généralement, pendant les moments de crise, le collectif se substitue à l'individuel, au moins au début. Mieux vaut plusieurs personnes qu'une seule, s'il n'y a pas de voix individuelle qui s'affirme » (Maurizio Catelan cité plus haut).

Terrible phrase, qui n'imagine le collectif que comme un pis-aller au manque de présence, ou de génie de l'individuel.

Ado, j'avais un réel potentiel en Roller, j'ai fait beaucoup de rampe avec Chris Taïg, aujourd'hui champion du monde incontesté, et ce depuis plusieurs années. J'avais l'impression d'avoir en moi un potentiel similaire, mais je savais aussi que son destin dans ce sport était beaucoup plus inscrit que le mien. Je me souviens d'avoir décidé de m'effacer. Je détestais aussi le professionnalisme qui l'a mené où il est aujourd'hui, les entraînements, les heures passées à essayer telle ou telle figure. Puis à la peaufiner jusqu'à la perfection.

Je ne suis pas un perfectionniste. Je déteste tout ce qui est froid, parfait ; J'aime les erreurs pour ce qu'elles disent de l'humanité. La perfection dans l'erreur. La goutte qui tombe au bon endroit, la tache, la rature.

En ce moment, avec Jessica, nous travaillons sur un texte, qui, peut-être, me permettra de franchir de nouvelles étapes. Je lui ai demandé d'écrire une intro en lui disant d'absolument parler des ratures dans mon travail, mais aussi des mots, de leur influence dans nos vies, de tous ces slogans qui nous marquent et nous dirigent, sans oublier de parler des boutiques, de ce réseau alternatif que j'ai de tout temps essayer de monter. Zevs, Space-Invader, Jr, Cyprien Gaillard, tous me doivent quelque chose. Je ne dois rien à personne sauf peut-être à Patricia Dorfmann qui la première a décidé de me montrer et a permis une première exposition qui était, encore maintenant, la seule à vraiment avoir répondu à mes attentes.

L'art dans la vie. L'art de la vie. Décréter artiste comme on décrète art. L'art posthume. Je sais que mon doigt touche quelque chose, et pas seulement pour le montrer.

Est-ce vrai qu'à quarante ans ma vie est déjà derrière moi, mes succès, que j'ai déjà tout dit en tant qu'artiste ? Que je ne pourrais plus intéresser personne, qu'il est déjà trop tard ?

Il est vrai que des erreurs ont été faites. Je pense que Patricia à un moment a eu peur. Je suis arrivé trop fort, trop vite, et surtout je n'ai pas assez vendu. Et en même temps j'ai refusé de me conformer. Quelles belles années ! Mais ce n'est pas fini, le plus beau est encore à venir. Tous ces textes, toutes ces œuvres, ces réflexions. Et le bébé qui arrive. Quelle importance la « réussite », « Riche et célèbre ». Bien sûr que je m'en fout. Mais il y a cette petite musique au fond de moi, cette certitude.

Ne jamais confondre le moyen et le but.

Comme dit Gille Audejean dans le documentaire sur Maryse :

« On est dans une époque où il y a beaucoup de gens qui voudraient affirmer le fait d'être artiste par le fait d'être reconnu et donc il y a une démarche qui est un peu perdue d'avance puisqu'il n'y a pas l'âme derrière ».

10/02/2012

« Si l'art c'est la vie, alors l'art c'est ma vie à nulle autre pareille, puisque des autres je ne connais que moi ».

Le chat me réveille à 7h30, je me lève une heure plus tard. Entre temps milles idées tournent dans mon cerveau, toutes parasitées par mon entrée dans la vie « normale ». Les impôts à payer, la maison des artistes, la pub, les gens qui me doivent de l'argent les projets à venir, la crèche, les calculs. Dans le ventre de Jessica le bébé bouge dans tous les sens pendant qu'elle dort. Comme tous les matins je l'enlace et sens ses mouvements. C'est assez fou d'imaginer que la vie est en train de se créer juste à côté de moi.

Avant de dormir, nous avons regardé des vidéos de mon ancienne amie Mallaury Nataf, qui s'est fait retirer la garde de ses enfants après avoir passé trois mois à la rue. Par hasard, nous avons cliqué sur une autre vidéo où on la voyait parler de la série qui l'avait rendue célèbre et tout particulièrement de l'anecdote de l'épisode où elle ne portait pas de culotte. Ridicule et terrible destin. Dans un cas comme dans l'autre le manque d'empathie et d'humanité des journalistes m'a frappé. Comme si on ne pouvait limiter les gens qu'à des anecdotes, ou à l'idée que l'on se fait d'eux, leur image « médiatique », comme une troisième personnalité avec laquelle il faut vivre aujourd'hui. Certains l'accusaient même d'avoir fomenté un plan marketing, ou de manquer de retenue. Pour une femme qui vient de perdre ses enfants ! J'ai été très touché par cette vidéo, mais comment recontacter Mallaury, et pourquoi ? Par simple amitié ? Dix ans plus tard ? Alors que nous n'étions pas si proches...

Jessica m'a dit hier, en lisant mon dernier texte : « C'est bien que tu continue mais on risque de s'ennuyer si il ne se passe rien à côté de tes réflexions, dans l'action ». Ce à quoi je lui ai

répondu qu'il s'agissait d'un journal et que l'on pouvait toujours couper les passages ennuyeux plus tard.

J'ai recommencé une chronologie, plus ou moins pour wikipédia, inspiré par celle de Gide. En relisant mon parcours je réalise les erreurs faites, toutes en réaction à mon vécu. Je sais maintenant qu'il faut trier, choisir des lignes conductrices, indiquer un but et une perspective. Je suis aussi retombé sur une note recopié datant de 1997, que j'avais noté en marge d'Anna Karenine :

« Puisque la limite entre l'art et la vie a disparu, rien n'empêche plus la réalité d'être considérée comme art. Dans un tel cas, il ne faut pas s'étonner que l'art devenu réalité ne puisse plus être considéré comme tel et que monsieur tout le monde puisse clamer « J'aurais pu le faire aussi », « Un garçon de cinq ans aurait pu le faire », puisqu'effectivement l'art – la réalité - est devenu le quotidien et l'effet même de leur vie. En revanche, il est très beau de penser que la réalité puisse en être changée car alors le quotidien de tout à chacun, chaque chose, chaque être, chaque geste, prend valeur d'absolu »,

J'ai souvent pensé que Malevitch avait « échoué » le jour où il s'était mis à peindre après le carré, mais que c'était aussi le moment où son humanité avait été la plus visible - car si l'on peut pressentir l'absolu, il est évident que celui-ci n'est pas atteignable dans notre état d'homme, et donc que cet état, cet élan est à dépasser.

J'ai aussi l'impression qu'il faut aujourd'hui comprendre l'art contemporain comme une mise à distance de l'homme et de l'art comme possible. Que tout le monde dise « pouvoir le faire » n'est plus d'actualité. Il y a tellement de remparts entre l'homme et la création dans l'art contemporain, tant de discours légitimant, tant de barrières qui font prévaloir l'intellect à la sensibilité. Dire je peux aussi le faire quand on y connaît rien

c'est risquer les moqueries, et de toute manière qui voudrait s'inscrire dans cet art de distanciation ou tout est à voir mais rien à recevoir. C'est en tout cas ce que me semble penser ce "monsieur tout le monde" qui, comme on me l'avait dit à plusieurs reprises quand j'étais étudiant, n'existe pas.

12/02/2012

Tentative avortée de texte pour mon blog annonçant ma volonté de ne plus publier durant la durée de réorganisation de mon travail et invitant à m'écrire. Idées confuses.

Il y a quelque temps quelqu'un m'a dit :

« En fait, un bon artiste contemporain, c'est un artiste qui gagne beaucoup d'argent, c'est tout ».

Le problème, c'est que je n'ai jamais cru à l'argent en tant que valeur, et encore moins en tant que valeur légitimante, et que je n'ai jamais voulu faire partie de l'art contemporain, en « temps que mouvement, ou époque de l'art », pas plus que du street ou skate art, dont je suis pourtant en partie issu – j'ai beaucoup de mal avec les cases.

Malgré tout, j'ai besoin, comme tout le monde, d'argent pour vivre, et que mon travail – mon engagement dans un faire artistique – soit reconnu, « afin de toucher un maximum de gens ».

Dans le manifeste de l'art posthume j'écrivais en 2004, que je ne croyais pas aux artistes le pantalon plein de peinture qui ne créent que pour eux même dans leur cave.

L'art est fait pour être partagé, montré, « pour donner forme à l'espace qui nous sépare », et combler cet espace. Pour enluminer (dans le sens des enluminures) notre vie, la changer. Je crois au caractère social (et mystique ?) de l'art.

En 1990, je déclarais aussi sous forme de provocation que l'un de mes buts était de devenir « Riche et célèbre », car je ne voyais, déjà, aucun autre moyen de véhiculer des idées de la manière la plus large possible, en tant qu'artiste.

20 ans plus tard, je réalise à quel point cette provocation m'inscrivait dans une lignée (de Duchamp à Warhol) qui ne m'intéressait pas, mais avait pourtant pris le contrôle de l'art.

J'avais sous-estimé le fait que l'argent ne m'intéressait pas plus que d'être connu, en tant que but en soi.

Mais je continue de croire en mon travail et en son humanité, et au fait que le travail d'artistes comme moi, qui ne prennent justement pas leur pratique comme un travail (au sens professionnel du terme), est importante dans le monde d'aujourd'hui, ou je connais peu de gens qui ne veulent pas réussir, ou plutôt qui ne souffrent pas du manque de reconnaissance qui va de pair avec des pratiques qui semblent manquer de poids tant qu'elles ne sont pas validés par l'argent (et qui pourraient être très heureux sans cette validation, mais ne le sont pas).

J'ai donc décidé de m'engager dans cette voie de la reconnaissance par l'argent, non pas pour la contester de l'intérieur, mais parce que je sais que sans côte, mon travail ne sera jamais pris au sérieux, à la hauteur de ce que je vois en lui (et qui n'a rien à voir avec cela).

Mais comment faire pour que cette décision ne vienne pas parasiter mon travail – ma pratique – et me laisse indemne ?

Et comment communiquer sur ce chemin (et montrer le ridicule de la société contemporaine, ses limites) sans que cela me nuise vu le peu de cas que je fais des artistes reconnu dans ce sens là aujourd'hui ?

En gardant ce journal secret comme une trace ? Et en le publiant de façon « Posthume », entendre par là postérieure aux faits ?

Après ?

...

11/03/2012

Commencé à relire ce journal, me suis arrêté en plein milieu. Toujours l'impression de redire la même chose, de tourner en boucle depuis des années, ce que je fais et ce qui, peut-être, un jour fera la qualité de mes écrits. Plus la naissance d'Ana approche plus ma capacité de concentration se réduit. Ne compte plus que ce petit être qui grandit aussi à l'extérieur du ventre de Jessica. Chaise et lit de bébé, vêtements, chauffe biberons, et surtout ces conseils et ces avertissements de toute part : « vous ne vous rendez pas compte qu'une bombe nucléaire s'apprête à exploser dans vos vies », « on ne dors plus. Pendant les deux premiers mois il est impossible de travailler, de ne rien faire, il faut se ménager de l'espace pour être avec l'enfant », etc, etc.

Nous n'avons effectivement aucune idée de ce qui va se passer et de la façon dont l'arrivée d'Ana va modifier nos vies, mais cette idée d'un avant et d'un après prend de plus en plus de consistance.

C'est cela aussi que j'essaye de ré-injecter dans ma réflexion sur l'art. Que cette naissance soit une naissance à tous les niveaux.

Je croyais pouvoir me faire aux codes de l'art contemporain, jouer le jeu de ces réseaux que je connais à peine et de ces gens que j'ai tout sauf envie de côtoyer, au lieu de quoi je continue de réorganiser mon travail, de ne répondre à aucune proposition d'exposition et d'être très méfiant de l'univers dans lequel je m'apprêtes à mettre les pieds. Finalement peut-être que je n'aurais pas besoin de faire semblant. Certains textes vraiment critiques, certains intellectuels... C'est plutôt vers eux que je devrais aller que vers cette scène, cette « bulle de l'art contemporain » (L'art s'explode, documentaire de Ben Lewis diffusé sur arté le 9 novembre 2009) prête à exploser, que presque tous ne font que vanter sans y croire.

Le mauvais goût de l'art contemporain, la profusion obscène de moyens qui justifient des prix sans aucune mesure avec le monde dans lequel nous vivons.

Failli il y a quelque jours ne pas aller à un dîner où étaient réunis ces gens qui par leur manque de pouvoir réel ruinent le monde. J'avais envie de leur offrir à tous Martin Eden et leur dire de le lire, voir de le relire avec des yeux autres que ceux d'un pouvoir si ce n'est mal conquis mal partagé.

J'avais mis mon blouson en cuir et me préparais à faire un esclandre, une « provocation », en digne fils de ma mère, à la moindre occasion, dire à « ces gens » leurs quatre vérités, leur balancer à la gueule leurs arnaques minables, ou leur égoïsme dérisoire.

J'ai juste passé une excellente soirée en compagnie d'amis qui de toute façon n'auraient rien compris à ce que j'aurais eu à leur dire...

Plus j'essaye de me conformer, où à me préparer à le faire, plus je me rend compte à quel point ma position, celle que j'ai tenue depuis des années, à de l'importance.

Aleksi m'a dit : « Mais ton travail n'est absolument pas politique, puisque tu ne parles que de toi », en sortant de l'exposition d'Ai Weiwei au jeu de Paume. Pourquoi ne lui ais-je pas répondu qu'il avait mal regardé toutes ces photos qu'Ai Weiwei prend de lui-même et de son quotidien, pour exister en tant que référant humain de son art. Ce n'est pas à une machine artistique que l'on a à faire, mais à une personne qui veut aussi exister en tant que telle. Si Dropping a Han Dynasty Urn m'a tellement plu c'est aussi parce qu'il était servi par cette humanité... ou pas ? – à mettre en rapport avec Consumérisme.

Je reste fasciné par l'art conceptuel des années 60 et 70, où rien n'était expliqué et où tout était très politique.

Dans son journal, Gide écrit à propos des Faux monnayeurs le 23 août 1926 :

« Les choses les plus importantes à dire sont celles souvent que je n'ai pas cru devoir dire – parce qu'elles me semblaient trop évidentes ».

Puis il ajoute le 1er janvier 1930 :

« Je goûte toujours une grande joie à supprimer tout l'inutile. Mes corbeilles à papier s'emplissent de « repentirs » qui, maintenus, eussent paru du foisonnement ; mais qu'ais-je à faire de cette fausse richesse ? Un auteur est dit plantureux, qui, souvent, n'est qu'avare et ne sait, ou n'ose, rien supprimer »

C'est pourtant selon moi dans ces repentirs que se cache l'humanité, celle qu'il faut découvrir. En re-parcourant le journal à la recherche de ces citations je tombe sur cette autre phrase antérieure de quelques années, écrite le 7 janvier 1924 :

« Dans chaque littérature la première question à se poser est : que cache-t-on de l'homme ».

Je pense plus que jamais qu'il faut non pas tout montrer mais lutter contre le fait de cacher « ce qui nuit à l'œuvre ».

J'ai malgré tout besoin de faire un certain tri.

20/03/2012

Plein soleil à l'escale, le bar où je bois mon café du matin face au pont de la vierge des noyés et à l'institut du monde arabe. Plus que 14 jours avant le terme de la grossesse de Jessica. Avec l'arrivée des beaux-jours cette espèce d'euphorie qui nous envahie constamment prend de plus en plus de consistance. « Tu es prêt à avoir un nouvel ami » me demande Jessica. « Fin prêt » lui répondais-je, mais le suis-je vraiment ? L'es-t-on jamais vraiment ? Jouer et parler avec mon fils, espérer qu'il ne soit pas malade, qu'il ne tourne pas mal, que nous soyons toujours capable de parler, quelles que soient les divergences qui ne manquerons pas de nous opposer à un moment ou à un autre. Mon terrible égo, mon moteur. Mais l'éducation très libre de Maryse, le modèle parental si cher à Ramdane. Les parents de Jessica. Anatole, Pierre-Lucien, Louis, Boutaud de Lavilléon-Fontaine. Notre enfant à naître.

Comment commencer un texte par autre chose que le principal ? L'autre jour Jessica me disait que j'avais des priorités étranges. J'ai essayé de me les remémorer. L'art (la politique, l'éthique, la Beauté ?), la famille (l'amour), les loisirs (perdre son temps), le travail (l'argent), tout le reste. D'abord soi ensuite les autres, car comment aller vers les autres quand on ne se connaît pas soi d'abord ? La vérité et la sincérité. Trop parlé de ça déjà. La famille. Je vais avoir une famille. Face à tout cela la querelle entre l'art posthume et l'art contemporain me paraît dérisoire.

Levé tôt. Hâte de me confronter à cette naissance, à cette nouvelle vie dans tous les sens du terme.

Hier nous avons rencontré Virginie Despentes, qui m'a fait forte impression, puis bu un café avec Gaspard Noé. Pas de discussions particulières, mais des « Vrais gens » comme m'a dit Jess. Nous avons la semaine précédente été au cinéma rencontrer Richard Kern qui l'avait pris en photo, et voir ses films underground des années 80. Bizarre de se retrouver au ciné voir des films pornos... Très intéressant. Cela m'a fait

penser à mes 13-14 ans où j'étais entré à l'improviste dans un cinéma permanent où ils passaient Emmanuelle, ou quelque chose du genre. Les hommes en train de se masturber m'avaient fait fuir au bout de cinq minutes. Pas d'hommes en train de se masturber à la cinémathèque Française. Quelques personnes les mains devant les yeux et d'autres qui quittent la salle. « Nous voulions tout détruire » dit Ricard Kern, ancien héroïnomane. La prétention des sous-cultures, leur snobisme et leurs codes que je vois et connaît. Virginie Despentes qui nous parle de Henri Rollins, du mouvement punk rock et fait jouer Lydia Lunch dans son nouveau film avec Béatrice Dalle et Emmanuelle Béart. La Lydia Lunch du Fingered de Kern qui en avait écrit le scénario. Le seul « bon film » de Kern à mes yeux. Loin de ses minables petites culottes et de ses films-document sur le piercing.

Les « vrais gens » et leur « honnêteté ».

Grosse engueulade sur la durée avec Olivia qui critique depuis des années ma mauvaise foi (et mon absence) en s'appuyant (paraît-il) sur les témoignages de certains proches qui, comme elle, ont remarqué ce trait de caractère chez moi. Je ne crois pas être de mauvaise foi, mais tenter d'évoluer. Je crois avoir une ligne et ne pas la renier, mais comment ne pas admettre que le fait de devenir père et d'habiter dans un appartement bourgeois sur l'île saint Louis indique chez moi une volonté de bonheur apaisé qui est très loin de prises de positions que j'ai pu donner l'impression de prendre dans le passé.

S'ajouter du vécu ne veut pas forcément dire s'ajouter de la souffrance, ni faire partie d'une sous-culture dire que l'on doit être prisonnier de sa forme toute sa vie (« Skate artist my ass »).

Olivia n'a pas compris quand je lui aie dit que j'étais assez solitaire et que je n'aimais pas trop voir les gens, même si c'est une vérité qui ne m'a jamais quitté. J'aime les gens, la diversité de mes amis, mais j'aime encore plus lire assis n'importe où, dehors si possible, ou skater seul. J'ai toujours été seul et très entouré, ce n'est pas la première fois que je l'écris. Plus

intelligent, ou distant peut-être. Personne ne me croit jamais quand je dis que je suis asocial, j'ai sans doute trop d'amis pour cela. Souvent, dès les premiers mots d'un échange je sais où cela va me mener et ne reste que par amitié justement, mais souvent aussi la lassitude me gagne. Comment expliquer ce trait de caractère. Impression pour ne pas dire complexe de supériorité, conscience de ma différence. Il est très difficile de parler de tout cela car je crois par ailleurs que nous nous valons tous, et que ce que nous n'avons pas ici nous l'avons là...

Obsédé par moi-même.

Ce que j'essaie de dire par là. Mon égoïsme généreux personnel.

Mélenchon à la Bastille qui me fait penser à Le Pen, son articulation, sa verve, ses lieux communs. Je déteste la politique, mais le retour de la vraie gauche, son populisme, sa bonne humeur, ses chants, m'a ramené à l'époque « politisée » de mon adolescence. La fête de l'huma, le communisme de mon père. Tous ces débats télévisés auxquels nous assistions....

Dans « Le postmodernisme ou la logique du capitalisme tardif », Frederic Jameson, parle du simulacre. Quand trop de références nous sépare de l'objet dont on parle, il est très difficile de lui trouver encore du sens. Le référent n'est plus l'objet lui-même mais le discours dont s'est nourri cet objet. Flippant. « Si tout a déjà été dit fait et pensé, nous n'aurons aucune honte à redire, refaire, repenser ce qui ne l'a pas été assez », écrit-on dans le manifeste de l'art posthume. Mais l'erreur n'est-elle pas de croire que cela invalide l'importance de la nouveauté. Comme si notre époque avait désarmé toute posture qui ne serait pas profondément nouvelle.

Mélenchon n'est pas de gauche, il fait référence à la gauche et donc, en ce sens n'est pas crédible. Notre manifeste fait référence à d'autres manifestes et donc en ce sens... Qui veut nous faire croire cela ?

L'authenticité d'une démarche, son intégrité et sa vérité (Motherwell), ne veut-elle vraiment plus rien dire dans une

société ou la nouveauté ne s'exprime plus que dans l'évolution de la haute technologie et de la science ? Dans l'évolution tout court et non dans la rupture.

La physique cantique.

Lors d'un dîner avec deux amis, tous deux businessmen, je les ai écouté remettre en question la notion de « gentillesse », « car, selon eux, la gentillesse ne fait pas le talent ». « On s'en fout des gens gentils » ont-ils ajouté en parlant de leurs idoles, d'autres businessmen ayant réussi. Je ne pense pas que l'on puisse jamais se foutre des gens gentils.

Lors de la manifestation de Mélenchon qui surfait sur les références au Printemps Arabe, à Jaurès, à « L'insurrection qui vient » (bref qui ratisait large), j'ai vu un gamin qui portait sur son sac un autocollant qu'il avait fait lui-même, où il avait écrit : « monde de merde ». Beaucoup de pancartes indiquaient quant à elles une volonté du retour à « l'humain d'abord ».

Ma position aurait-elle du sens alors ?

Cette position qui est souvent définie comme trop auto-référencée ou nombrilique, alors que je la sais profondément politique et engagée.

R. qui, alors qu'il était patron pensait à délocaliser, et qui est parti à l'étranger pour payer moins d'impôts, (et a beaucoup de mal à honorer ses dettes « auprès de gens plus faibles que lui »), se réclame de Mélenchon.

S. qui sélectionne qui entre ou n'entre pas dans ses clubs après s'être vanté de faire partie d'une minorité raciale « qui ne réussit pas uniquement pour elle-même », se vante quand à lui d'être le représentant d'une nouvelle génération « qui se démarque de la précédente ».

D'abord soi ne veut pas dire soi d'abord !

L'égoïsme et la stupidité de ses gens, mes amis pourtant.

Dans le dernier édito de Paris Art, André Rouillé parle de « l'art de la main opposé au pompiérisme d'état », de ces artistes qui entrent en résistance contre « les agités du bocal post-moderne à prétention avant-gardiste de l'art contemporain ». Il fait référence à un texte paru quelques temps plus tôt sur le même

site via dossier de presse, qu'il conteste en lui opposant justement une œuvre... d'art contemporain. Nuançant son propos jusqu'à le diluer. Un mur de sac empilé contenant des graines qui le font craquer. Fantastique sans nul doute. Je n'aime définitivement pas l'art contemporain.

Besoin de « tripes », comme dit mon ami Jérémy, et de « diversité ». Terrain glissant de mots qui ne veulent soi-disant plus rien dire.

Pas d'intellectualisme surfait.

Et bizarrement je suis de plus en plus attiré par l'art conceptuel des années 70, dont la forme, peut-être même plus que le contenu et son mystère, m'obsèdent.

Inconciliable ?

Idée de nouvelles œuvres pour mes auto-éditions :

« Ce que je sais », travail de 2003 : portraits de mes ex, de mes appareils photos, des endroits où j'ai vécu, et cartons d'invitation de toutes mes expo.

« Phrases du manifeste ».

« Citations de films ».

« Peintures ».

« Grands dessins ».

« Objets ».

Etc.

Continuer d'archiver mon vécu comme forme de résistance à l'inhumanité du monde dans lequel on vit et à la non-pérennité des choses. Le tout consommable de Fight-club. La société de consommation.

Ce travail auquel on reproche d'être trop personnel et pas assez froid et distant, pas assez « glacé » pour reprendre l'analyse critique de Jacques Yves Rossignol, un philosophe autodidacte rencontré par hasard.

Despentes dit que le cinéma est trop sous surveillance, contrairement à la littérature. Je crois cette dernière noyée dans l'amas des parutions quotidiennes, les fameuses têtes de gondole de la Fnac et de toutes ces librairies soit-disant indépendantes. Le marché.

Mais parfois une perle...

Face à la vierge des noyés, le matin, sur l'île saint Louis en pensant à « l'impossible ».

Être invisible est-elle vraiment la seule alternative qui soit laissé à l'art posthume pour lutter contre la société du spectacle ?

Et surtout, combien de temps ?

Sortir de l'ombre, vite. Si ce n'est que « les choses » prennent toujours plus de temps qu'on ne le croit.

09/04/2012

Travaillé tard hier soir sur le petit livre « ce que je sais », après avoir passé la journée en banlieue pour pâques avec les parents et le frère de Jessica. Expérience toujours un peu étrange avec le carrelage blanc, la maison préfabriquée un peu froide et les photos du chien et des enfants pour presque seule déco. J'aime beaucoup les parents de Jessica, leur simplicité, leur histoire, leur gentillesse, même s'il est très réduit de les définir ainsi. La forêt à côté qui cache les lignes haute tension et l'aéroport tout près qui survole des maisons toutes identiques et identiquement protégées par leur haies, leur télévision, et leurs garages souvent équipés de système d'alarme dernier cri. Tout un monde que je ne connaissais pas et que je découvre. Le père journaliste hippique, fils d'ouvriers immigrés italiens, comme en partie la mère, ayant fui l'est de la France pour se fabriquer leur bonheur à côté de Paris. La propreté et le confort de vie tels que rêvés. Une maison dans le sud pour passer les vacances et refaire sa vie au soleil, les enfants bien élevés et la banlieue oubliée. Moi qui ai toujours tout fait pour que ma vie soit faite d'aventures, de rencontres, de surprises, de danger relatif.... D'instabilité très encadrée par une passion conseillère.

Ana sourie encore ce matin et s'agite à côté de moi, les éboueurs ne sont pas passés il y a très longtemps. Le chat miaule et demande (encore) une nouvelle boîte. Je pense à mes projets les yeux encore tout endormis. Liste des choses faites, des gens rencontrés, des expériences vécues... Pourquoi ? Une nouvelle idée d'expo en tête dont la phrase qui la génère me poursuit depuis des années : « Les cibles c'est fait pour tirer dessus ». Sorte d'hommage à Jasper Johns, Tinguely et St Phalle auquel s'est ajoutée avec le temps une représentation rêvée de St Sebastien. Expo qui pourrait avoir beaucoup de sens à mes yeux si elle prenait place au musée de la chasse. Projet à écrire.

Enfin fini l'anthologie du journal de Gide parue en Folio. Trouvé cette dernière phrase écrite à la fin de sa vie, vers le 24 février 1946, en réponse à la lettre d'un admirateur :

« Le monde ne sera sauvé, s'il peut l'être ; que par des insoumis (*Insoumis* en italique). Sans eux, c'en serait fait de notre civilisation, de notre culture, de ce que nous aimions et donnait à notre présence sur terre une justification secrète. Ils sont, ces insoumis, le « sel de la terre » et les responsables de Dieu. Car je me persuade que Dieu n'est pas encore et que nous devons l'obtenir (c'est moi qui souligne). Se peut-il rôle plus noble, plus admirable et plus digne de nos efforts ? ».

Jessica m'a reparlé de l'histoire du chauffeur de bus qui refuse de laisser monter ou de s'arrêter quand des règles lui interdisent. Elle insiste sur la notion de respect en me parlant à nouveau de la personne âgée (un arabe à la retraite je crois) qui avait dit : « des vélos dans le bus, on aura tout vu ». L'importance des règles et de les respecter, le respect d'autrui. Selon elle les filles qui voulaient monter dans le bus à cause de leur vélo cassé auraient dû en demander la permission au chauffeur, « en plus pour trois stations ». Je continue de ne pas être d'accord avec elle car je pense que, quoiqu'il arrive, le chauffeur aurait refusé. Cela dit c'est vrai que la plupart des gens manquent complètement d'auto-discipline et qu'il faut donc des règles pour les contenir. Mais qui voudrait vivre dans ce monde là ? Les mêmes qui passent leurs vies en petites magouilles ou ceux qui édictent ces règles sans jamais penser aux autres, à l'exceptionnel qui les modifie.

Je pencherais toujours pour l'exceptionnel et l'humain, jamais pour les règles.

A 12 ans une règle décrétait que mon beau-père ne pouvait s'occuper de moi, alors qu'il m'avait élevé et que ma mère n'en était plus capable, car seul mon père, que je connaissais à

peine et dont le premier geste à été de se débarrasser de moi en pension, était légalement digne de ma garde.

Le refus des street artists du système des galeries, l'affirmation de Gide de sa différence.

« ... car il ne s'agit pas ici des quelques braves gens que je pourrais trouver dans le parti, ou la patrie, d'en face ; mais bien des principes et de l'éthique qui les animent, qui s'asseyent sur ma tête et sur ma poitrine, qui m'empêchent de respirer, de penser, d'aimer, qui me suppriment. C'est contre cela, non contre eux que je proteste et me débats – 11 février 1943 ».

11/04/2012

Suis à la maison, Ana dort, Georges sur mes genoux ronronne plus câline que jamais. La pluie. Je pense à MV qui m'envoie par mail un article paru dans les inrock qui le déclare « inaliénable ». Très joli mot pour un ancien ami qui m'avouait l'autre soir penser à voter Marine le Pen au premier tour puis Hollande au second. Vote de contestation. Très fier de son idée qu'il nous a expliqué en long en large et en travers. Après trois mots je n'avais plus rien à lui dire, même pas d'arguments à lui opposer tant sa position me semblait absurde et conne. Invité par Jessica à boire le thé à la maison après ce morbide dîner je n'avais qu'une envie : qu'il dégage. Ne lui ai plus adressé la parole jusqu'à son départ ou quand même quelques arguments me sont venus. M'a promis de reconsidérer la chose. Je serais capable de ne plus jamais le laisser entrer chez moi si j'apprenais... Il y a des positions qu'il faut tenir, coûte que coûte. Ramdane auto-proclamé parrain d'Ana incapable depuis 2004 d'honorer une dette de 500 euros, alors qu'il en gagne des milliers, auprès de mon ami Fred Mathias à qui il avait commandé des peintures. Echanges de SMS pendant la nuit. R. aurait adoré passer embrasser son fileuil. « Paye tes dettes d'abord ». Daniele persona non grata à la maison depuis que.... Je suis infernal. Père, je deviens pire que d'habitude. C'est toujours à côté de soi que commence la malhonnêteté et le fachisme. Et c'est aussi là qu'il faut lutter.

suis allé en agence de pub rencontrer les gens de crédit coop pour ce fanzine que j'aimerais faire sur leur banque. Toujours ce problème entre la pub et l'enquête, le commanditaire et le sujet. Trouver les limites et les inscrire.

Fini les petits livres sur l'épicerie. Commencé « Ce que je sais », le livre de Jessica et Ana, et « A bunch of skate friends ». Ai beaucoup de mal à travailler. Ana m'accapare. Son sourire. Son arrivée sur terre. Et puis les nuits trop courtes. Me suis affalé sur le lit cet après midi après une courte ballade avec Jessica et « le bébé ». Lecture du « Village oublié » de

Theodor Kruger », best seller des années 50 définitivement habitée de l'âme Russe. Diverses visites, d'Olivia à Lauren, puis un déjeuner avec ma petite sœur et un café avec Serge Malik. Jessica qui me dit qu'elle ne tient plus dans l'appart. Travaille beaucoup, boostée par la naissance et troublée aussi. Période de réajustements magnifique. Serge, qui dit beaucoup de conneries, m'annonce qu'un jour nous regretterons cette période qui ressemble beaucoup à une veille de rendu de projet. La magie des enfants. Patricia et Nicolas malades.

La pluie.

Ana se réveille, Georges miaule et demande à manger. Je vais regarder le sourire de mon fils et, peut-être me mettre à travailler. Enfin... Après quelques chapitres de ma nouvelle lecture.

Je déteste travailler le jour.

Pas mal de mails à envoyer.

Vivement Ernée et les arbres, la nature, Jessica toute à moi.

22/04/2012

Quand ma galeriste a appris par un collectionneur mécontent que je travaillais pour une banque, elle m'a demandé comment j'arrivais à justifier ça dans ma pratique. Lui répondre que je faisais ça pour l'argent et produire mes œuvres de manière indépendante, ne suffisait pas. Mon travail est ce qu'il est, disons libre pour faire simple. Je passe assez facilement d'une chose à une autre, d'un média à un autre, toujours plus ou moins guidé par les mêmes thèmes : le destin, l'archivage du quotidien, le témoignage de vécu, l'art posthume. Mais ce qui me guide avant tout ce sont les rencontres. C'est vrai comment de mes petits fanzines auto-édités ou mes performances engagées, en suis-je venu à travailler pour une banque ? A cause de mon refus de l'art contemporain tel qu'il est pratiqué en galerie, serait peut-être un embryon de réponse, « tant qu'à ce que l'art soit devenu un marché comme un autre », une autre façon de voir et d'expliquer les choses. Au moins dans mes travaux de commande commerciaux, il n'y a aucune ambiguïté sur l'employeur et l'employé - contrairement à mon travail artistique où j'ai beaucoup de mal à accepter qu'on me dise comment encadrer, montrer, ou parler de mes œuvres pour correspondre à telle ou telle tendance du marché. Dans un documentaire passé sur Arte on entend un intervenant expliquer que certaines pratiques d'achats et de reventes d'œuvres, si elles n'étaient pas du domaine artistique mais bancaire seraient passibles de condamnations lourdes. Dans le contexte actuel, je trouve cela plutôt intéressant quand on sait que certaines œuvres sont soutenues artificiellement par « le marché », faute de quoi ce dernier pourrait « exploser comme une bulle ». Cela fait, forcément, bien sûr, beaucoup penser au système bancaire contemporain et à ses « valeurs ».

Je pense qu'il n'y a aucun hasard dans le fait que je travaille pour le crédit coopératif aujourd'hui et que je m'intéresse à son fonctionnement, et que si cette rencontre est arrivée par mon

travail de dessin, c'est qu'elle doit forcément correspondre à un questionnement plus profond dans mon œuvre.

Y a t-il dans la banque des valeurs alternatives qui méritent que l'on s'y intéresse, c'est la question à laquelle ce fanzine, entièrement commandité par le crédit coopératif, va tenter de répondre, dans limites qui sont les siennes, puisqu'il sera question d'enquêter sur les AGR qui président à son activité.

25/06/2012

D'après Jesssica, le dernier texte est une merde, le genre de texte qu'on écrit quand on ne sait pas quoi dire. Elle a sans doute raison. Il n'y a qu'à voir le peu de textes que j'écris en ce moment. En mode pause. Je lis beaucoup, un peu de tout, de Saint Augustin à la correspondance de Miller et Durell, passionnante comme ce qu'ils racontent de leurs vies. Durell (est-ce lui ou Miller) parle de présent historique – et me voilà avec mon art postume, mon imparfait et tout le tintouin. Que faire de ma vie. Parfois je suis totalement découragé moi aussi. L'art dans sa forme contemporaine ne m'intéresse pas. Manque d'engagement, pas ou peu de notion d'artisanat, de main, de geste.

Dans l'un de mes carnets, j'ai noté :

« Tenir bon, aller jusqu'au bout, ne jamais lâcher, y mettre ses tripes, continuer quoi qu'il arrive - et s'il n'était question que de rectitude ? (En parlais-je dans le dernier texte ? Pas envie de me relire du tout). Rectitude : valeur désuète, vieux jeu, mais tellement actuelle pourtant. Synonyme Droiture, comprendre Humilité. Une vie sous le signe de l'art posthume. Ce « peut-être » que certains hommes voudraient maîtriser. »

« Ces hommes qui dans leur folie croient se faire maîtres de leurs destin (en le transformant en image), et nous informent de leurs succès illusoires et améliorés par le biais de toute une batterie de communicants en temps réel (sans aucun recul donc). Non pas arriver (où pourquoi comment, le chemin comme voie) mais « y arriver ».

« Tout maîtriser et surtout, surtout, ne laisser aucune chances aux rencontres inattendues ».

Filtrer, rester en groupe, en réseau, entre soi.

Dans Sebastian Durell écrit :

« Je croyais vivre ma propre vie mais c'était elle, en réalité, qui me vivait, sans la moindre influence extérieure. Il m'a fallu presque un demi siècle pour comprendre ! Quel coup pour mon amour propre ! ».

Qu'ajouter ? C'est bien cette vie là que je veux vivre et pas l'autre, mais comment basculer du quotidien à l'histoire ?

Par la peinture ?

18/09/2012

Deuxième nuit d'insomnie de la semaine. Impossible de dormir. Je me tourne et me retourne dans le lit. Je pense à tous les projets inaboutis, à ma « carrière artistique », à mon fils Anatole qui aura six mois dans quelques jours, à Jessica, à la limite de cette phrase de Blaise Cendrars que j'aime tant, telle qu'elle est citée dans le manifeste de l'art posthume :

« Perdre son temps est aujourd'hui la seule façon d'être libre ».

Je prend mon ordinateur et vient m'installer dans la cuisine. Il est 4h du matin. Le chat me fait un câlin tandis que l'eau du thé se met à bouillir.

Hier soir, des amis sont venus manger chez nous et comme souvent la discussion a dévié sur la marché de l'art qui s'interpose souvent, pour ne pas dire toujours, entre l'artiste intègre et sa création. Je cite les mêmes exemples éculés de mes amis vivant dans la marge de ce marché qui les exclue. Jessica me dit avant se coucher : « finalement je crois que je préfère quand même les artistes qui vont me parler des projets qu'ils ont lancé et des rencontres professionnelles qu'ils ont fait pour que cela marche que tous ces frustrés de la vie qui se réfugient derrière un talent dont le principal ennemi est leur manque de confrontation avec le monde réel » (je cite de mémoire et tout le monde sait « que je déforme tout »). Quoique je comprenne ce qu'elle me dit et que je continue de détester les artistes « contemporains » autant que ceux « qui ne peignent que pour eux-mêmes et dans leur cave, le pantalon plein de peinture », je sais néanmoins que la position que je tiens depuis des années « seul dans mon coin » à une réelle valeur. Mais comment la faire connaître à une autre échelle ?

Voilà près de deux ans que je n'ai pas fait de grosse exposition, et je me vois en ce moment refuser tous les offres que l'on me

propose alors que mes dessins commerciaux sont de plus en plus visibles et nuisent à mon image d'artiste « alternatif », ou pour être plus exact, m'enferment dans une pratique qui est sans aucun doute la partie la plus pauvre de mon travail artistique, mais me permettent néanmoins de bouffer, nourrir ma famille, et donner l'impression « qu'enfin je m'en suis sorti ». Ce que je fini par croire moi-même.

Et puis il y a ces nuits d'insomnie. Ce travail que j'essaye patiemment de mettre en place depuis des années. Ce système : mes obsessions et leur leurs formes.

Les yeux me piquent.

L'archivage du quotidien, le témoignage de vécu, tous mes petits livres qu'il faut bien produire (50 euros le petit livre en moyenne, $\times 200 = 10\ 000$ Euros). Les photos à la chambre (10 euros la photo) (Le prix du matériel) (Les frais et les impôts à payer chaque année). Se créer des chaines pour rester libre et indépendant (et non pas alternatif).

Me lever, boire mon thé qui refroidit, tous ces textes.

La lenteur opposée au monde contemporain et à son élitisme.

Alors je commence à penser argent, quel autre projet lancer pour faire de l'argent, alors que j'ai déjà tant de projets en cours tellement plus important que ces dessins que je fais pour bouffer.

Je me parasite moi-même.

Un ami me dit : « je sais que si j'avais décidé de passer le pas et si je n'étais pas devenu père, je serais allé beaucoup plus vite que toi, car j'aurais fais tous les dossiers, tous les

concours, toutes les démarches, alors que toi tu ne peux pas, à cause de ta position, qui, quoiqu'admirable, te bloque toi-même. Et le pire est qu'aujourd'hui tu ne peux plus faire marche arrière car ce serait d'une part te renier et d'autre part aller à l'encontre de ce que tu as patiemment construit durant toutes ces années, et pour lequel tu commence à être connu ».

Tout ce blabla pour dire quoi ?

Que je suis inquiet, que j'ai peur que ce travail de fond que je fais en ce moment et qui me prend un temps fou ne me serve à rien.

Le tableau de Marie Bracquemond customisé, montré et diffusé, passé totalement inaperçu, la performance du Printemps, Consumérisme, tout ce travail que j'ai pu faire aussi en marge de ma pratique avec l'épicerie, Nim et l'APA, qui a pourtant influencé quelques « commissaires d'expo » (Impossible de ne pas mettre ce mot entre guillemets à chaque fois que je l'écris tant il est horrible), et artistes (voir lancé pour certains d'entre eux) devenus célèbres par la suite.

Que faire pour devenir « riche et célèbre » non pas pour la gloire, mais pour le sens que l'on aimerait divulguer avec nos œuvres et nos actes ?

Oui, les artistes radotent et sont tous obsédés par la reconnaissance. Certains pensent qu'un travail suivi avec les institutions est plus valable qu'un engagement et un dévouement complet à leur pratique, et tout leur donne raison. D'ailleurs rien ne dit qu'ils soient moins engagés dans leur faire que d'autres (les soit disant intègres, ou les « ratés » comme pourrait dire Jessica), mais celui-ci inclus ce relationnel que l'on va même jusqu'à qualifier d'esthétique aujourd'hui. La belle blague !

Attachés de presse, critiques payés et sollicités pour faire monter les côtes d'untel ou d'untel, réseau, boîtes de production, maison de vente aux enchères, bonnes et mauvaises galeries, comment ne pas se perdre dans ce dédale.

Je crois au travail.

Et à la perte de temps.

Ce temps que je n'ai plus.

Et pourtant, malgré tout, les choses prennent du temps.

« Temps joli temps, tu me fait perdre mon temps ».

En boucle, at vitam eternam.

Vais-je y arriver ?

5h44 du matin et j'aurais encore écrit un texte inutile de plus au lieu de travailler sur

- Les petits livres
- Mes textes à la fausse Pléiade
- La pièce de théâtre
- Le Deadpan sur mes amis
- La chambre
- Vivre ailleurs
- ...

En pensant à comment faire de l'argent pendant ce temps, sans pour autant négliger « femme et enfant ».

13/11/2012

Cette nuit, j'ai rêvé que je portais un uniforme. Les photos de
Nan Goldin

William Eggleston

Stephen Sore

Jim Goldberg

Bill Owens

Eugene Richards

Tournaient dans ma tête et me montraient un chemin vers moi-
même.

Des gens me disaient que j'étais photographe, photographe
avant tout

Mais ce qui m'intéressait avait plus à voir avec l'accumulation
qu'avec toute autre chose

L'art, Ed Ruscha, 26 gasoline stations, comme autant de
poèmes

Photographe conceptuel

Les snapshot de Terry Richardson, le travail sociologique de
Larry Clark.

Quand je pensais à l'art, c'étaient toujours les mêmes noms qui
revenaient,

Malevitch, Tapiès, Soulages, Grünwald, Rainer, Debord, Sophie
Calle, la famille s'agrandissait au fur et à mesure des années
qui passaient

Burden, Piper, Ben, Matta Clark

Parfois une œuvre suffisait à me faire aimer un artiste

Comme pour les groupes de rock, passé le troisième album,
c'était autre chose qui commençait à se mettre en œuvre

Dada, la magie de la jeunesse

L'art posthume

Je voulais parler de l'homme, de l'humain avant tout, de ce que
l'art permettait, transfigurait

La transfiguration du banal de Danto

Faire ici une liste de mes influences ne servirait à rien, elle
serait trop longue, trop fournie,

Le train sifflera trois fois

Les écrivains, la science fiction

L'argent

Je dormais et tous ces noms, toutes ces carrières, postures, incarnations, me retenaient dans le sommeil.

Le bébé pleurait, réveillé par les éboueurs et les livraisons de l'île saint Louis, comme tous les matins, vers 7h30.

Je me levais pour lui remettre sa tétine, souhaitant de tout mon être une accalmie. Je voulais rester avec mes héros 5mn de plus.

Jessica était sortie la veille, je voulais me lever pour alléger sa tâche, mais j'en étais incapable.

J'étais rivé au lit

Les noms défilaient, encore et encore

Il fallait que je gagne de l'argent

Mais il y avait ce projet sur lequel je travaillais, toutes ces photos, cette accumulation sans fin

Au milieu de tous mes livres je voyais deux monolithes noirs, ou rouges, ou bordeaux, avec les titres imprimés sur toile en larges lettres

Personnes et Personne

J'avais maintenant un titre qui remplaçait avantageusement le titre en Anglais qui m'habitait depuis des années et avait beaucoup dirigé mon regard

People and Empty Places que j'avais trouvé avant de regarder le merveilleux Uncommon Places de Shore

Tous ces titres

Personnes & Personne

PERSONNES

& PERSONNE

Bien sûr que je cherchais quelque chose, toutes ces images de proches, de lieux déserts et habités. Il allait falloir trier, mettre en page, faire des choix.

Plus le temps passait plus l'argent gagné dans la pub, baissait sur mon compte en banque.

J'avais maintenant une famille, mais j'étais aussi obsédé.

Je n'en dormais pas la nuit.

Tous ces noms, mes amis, qui tournaient dans ma tête, avec,
peut-être, un jour, mon nom en bas de cette liste

Des hommes qui avaient décidé de montrer la beauté du
monde, même dans sa laideur.

Dans son humanité.

Et ses faiblesses.

28/01/2013

« Je ne suis pas quelqu'un d'exact, mais quelqu'un d'extrêmement précis dans son inexactitude ». Depuis que quelqu'un a extrait cette phrase - lors d'une conversation au sujet du projet de La chambre, de l'une des mes nombreuses tentatives d'expliquer mon travail, elle ne cesse de tourner dans ma tête.

Comment expliquer par exemple que je sois en ce moment, très heureux de ma contribution à M, le magazine du Monde, ou de mes futures illustrations à paraître dans Marie-Claire, alors que ces dernières sont dépouillées de tout ce que j'estime être l'essence même de mes dessins, à savoir les textes (erreurs typographiques, ratures et fautes d'orthographe comprises) et cette forme d'humour aigre douce qui me représente si bien (Pince sans rire – du titre de mes fanzines Deadpan). Ou fier de ma collaboration avec le Crédit Coopératif par exemple ?

J'ai expliqué, lors du dernier texte paru sur ce blog, qu'on ne pouvait comparer ce qui était incomparable, pratique artistique et pratique de commande, mais force m'est de revoir mon jugement.

En lisant dernièrement la correspondance d'André Gide et de Simenon, j'ai réalisé oh combien Gide était un personnage sincère et Simenon un homme vrai. Je m'explique. Gide termine cette correspondance, quelques mois avant de mourir, en écrivant au dos de l'une des dernières lettres de Simenon : « sans importance ». Gide aurait aimé être reconnu pour avoir « découvert » le Simenon des romans durs, mais il est devancé par André Thérive, critique littéraire attaché au Temps. S'en suit une correspondance de 12 ans basée sur ce malentendu qui est présent dès les premiers mots. Simenon écrit au « Cher Maître », qui parle souvent d'une étude qu'il réalise sur ce dernier (et ne mènera jamais à bien). Gide pourtant ne mâche pas ses mots et critique souvent le style de Simenon, « ces

phrases qui ne se terminent pas », « la médiocrité affligeante de ses personnages », même s'il leur reconnaît une coudée d'avance sur l'existentialisme naissant. (A ce sujet lire ce que Simenon pense de Sartre : « En lisant *Le sursis*, j'ai pensé à un mélange de Céline et de Simenon fait par un normalien qui adresse des clin d'oeils à d'autres normaliens par-dessus les soucoupes du Café de Flore », et, bien sûr *La veuve Couderc* qui préfigure *L'étranger* de Camus).

Simenon, auteur de plus de 400 livres, adorait se détendre en écrivant les Maigret qui feraient tant d'ombre « à une littérature beaucoup plus riche ». De même que Philip K. Dick a toujours regretté que ses romans classiques n'aient pas eu plus de succès ou que Richard Prince avoue détester ses *Nurse Paintings*, j'ai toujours entretenu un rapport conflictuel avec mes dessins qui me paraissent être la forme la plus bête de ma pratique artistique, tout en sachant justement que c'est exactement cela qui fait leur valeur.

Le problème de Gide, qui est l'un de mes auteurs préférés, est sans doute le même que celui de Camus. Ils tiennent une position, ce qui les éloigne forcément de ce qui fait selon moi la qualité des hommes: la façon dont les qualités se mélangent aux défauts pour créer du sens, et de l'humanité, leur capacité à se contredire sans cesse, leurs erreurs autant que leurs réussites. Ce « Sans importance » cité plus haut m'a beaucoup choqué, mais pas surpris. C'est l'élitisme jugeant le populaire (dont il se sert). Pourquoi ne pas être fier de mes illustrations, et de ce qu'elles me permettent – une liberté presque totale dans le monde des arts, puisque je n'ai plus à me soucier de vendre mes œuvres.

J'ai souvent rêvé, au cours des dernières années de trouver un « truc, qui me permette de bouffer ». J'ai tout d'abord pensé à la photo, puis j'ai monté des boutiques, été directeur artistique (ce qui à mon sens ne veut absolument rien dire), commissaire

d'expo (et oui), agent même parfois, etc... Mais jamais je n'aurais pensé que mes dessins me feraient vivre. Images décalqués de photos, détournements en tout genre, humour bizarre, et aujourd'hui simples illustrations de textes écrits par d'autres, appuis de campagnes publicitaires... Comment concilier ceci et cela ? En me réjouissant ? Et pourquoi pas.

En attendant la grande œuvre. Celle qui reste encore à construire et n'existe que grâce à la liberté que me concède mon autonomie financière. Et tant pis si les dessins doivent nuire à mon œuvre future après tout, ou si œuvre future jamais ne passe les murs de ma chambre et de quelques aficionados qui suivent mon travail de près et depuis toujours. Rester soi, cela veut aussi dire rester soi avec ses contradictions... les plus profondes...

Le Monde, putain ! Je deviens collaborateur régulier au Monde !
La vache !!!

Après toutes ces années à tourner en rond (en skate) sur La place des innocents, et mes débuts (en Roller) sur la place des droits de l'homme...

Qui aurait dit que mes fanzines...

01/02/2013

Mal au dos terrible. Une amie me demande : « mais pourquoi tu as mal au dos. Je veux dire pourquoi tu as mal au dos ; c'est à force de porter des choses – tu sais ce que ça veut dire quand la colonne vertébrale est touchée » ? Pas question de lui parler de skateboard, de mon âge, ou des trop nombreuses heures passées devant ordinateur. Elle vient de me proposer un projet à 6000 Euros, et, avec le crédit Coopératif qui me redemandent de travailler pour eux pour 20 000 balles, moins la com' de mon agent, les illustrations ici et là, notamment dans Marie Claire (1000 euros par mois) et Le Monde, on peut dire que je commence mon année plutôt bien. Sans compter les autres plans qui risquent de tomber (une résidence d'artiste à 5000, un guide à 6000..., deux peintures à vendre...) etc. Etc. Moi qui ait relativement pété la dalle une grande partie de ma vie.

Au moment où j'écris ces mots, à moitié en marchant dans la rue, sur mon carnet Moleskine de bobo, un couple passe à côté de moi avec une poussette. La femme dit : « Moi je crois que si tu peux tenir, il FAUT tenir ». Je repense à ce que j'ai répondu à mon amie : « Ben... Si j'ai mal au dos c'est surtout parce que tous ces projets m'éloignent de mes petits livres, de mes vrais fanzines, de mon projet de la chambre, de toutes mes histoires d'art posthume, et, ça n'a l'air de rien comme ça, mais je sais que j'en ai au moins pour trois mois de travail, et plus si Le Monde me recommande des choses, ce qui paraît bien parti. Avec Jessica et Ana, je suis un peu obligé d'accepter tous ces boulots, et c'est beaucoup d'argent en plus. J'ai beaucoup de chance, mais... Tu me connais. Moi, je n'ai besoin de rien (mais envie de vivre tout). D'ailleurs j'étais content en décembre quand j'ai décidé de ne pas chercher de travail, alors que nous étions presque complètement à sec, pour continuer coûte que coûte mes projets de livres. Et voilà qu'on m'appelle, et, bien sûr je ne peux pas refuser, surtout avec la crise, et la façon dont tout le monde galère aujourd'hui. Mais j'ai tellement

d'autres choses dans la tête. C'est cool de faire des dessins pour des créateurs etc. Mais ça fait combien de temps que je n'ai pas fait de fanzine avec des photos de mes potes en train de faire n'importe quoi, de dire n'importe quoi et de refuser de vieillir et de grandir... Plus tous ces gens que je croise dans la rue et dont je voudrais raconter les histoires. Les mecs des banlieues avec leurs blousons 93 et 94. La petite meuf de 13 ans en mini-jupe et sucette habillée en goth des pieds à la tête. Le clochard en train de dépouiller son pote, des piles d'ordinateurs au rebus à côté d'une pochtronne sur un banc... J'ai des piles de photos prêtes à être redessinées. Le dernier fanzine dont je sois vraiment fier date de quand ? 2006 ? 2007 ? Et puis, si mon projet de la chambre marche, ce n'est pas 20 ou 30 000 balles que je me ferais mais quoi... un million cinq ! Et surtout ça me propulserait ailleurs ». Je sais, on est un peu sur le terrain du fantasme là, mais comment savoir si je ne tente jamais le coup. Je parle aussi d'aller en Palestine, voir ce qui se passe dans les territoires occupés. Et paf, un mois de travail de plus. Je continue de croire aux rencontres, à mon destin, mais je sais aussi que j'ai de moins en moins de temps à perdre pour me sentir libre. D'ailleurs libre, le suis-je encore ? Bien sûr. Tout n'est jamais qu'une question de choix. En avril nous partons une semaine en vacance à Berlin, en août au mariage d'une amie aux Etats-Unis, et puis il y a les impôts, les frais, toutes ces boîtes de papiers importants divers et variés que je n'ouvre presque jamais... Fier, non, je ne pense pas qu'il y ait encore réellement de raisons d'être fier, mais c'est vrai qu'un peu de reconnaissance fait énormément de bien, qu'elle vienne de mes illustrations ou de mon boulot de publicitaire n'a finalement que peu d'importance. Je n'ai jamais rien lâché, ni démarché outre mesure pour ce qui m'arrive. J'ai juste travaillé sans relâche, pendant des années, « au grès des rencontres, qui, parfois, forment un destin... »

S'il n'y avait pas ce fichu mal au dos...

Mais quand même... Je crois que je n'ai jamais été aussi

heureux. Ah les sempiternelles contradictions....

« Et mourir malheureux... Pour ne rien regretter ».

Voici donc le tome VII de mes Deadpans, qui sera en réalité le XXII ème. Il regroupe les illustrations que j'ai pu réaliser pour différentes marques et clients entre 2009 et 2012. On y sent mon obsession et ma gêne vis à vis de la pub et de l'argent qui vient de faire son entrée dans ma vie au prix d'une partie de ma liberté. Mais aussi une liberté de ton qui est rare dans les boulots de commande, puisque finalement c'est bien moi, moi tout entier que ces marques payent pour « collaborer » avec elles. Une chose est sûre, les mots, eux, ne perdons jamais totalement leur sens. Sur certains dessins, ceux qui n'avaient pas de légende, ou dont l'utilisation publicitaire ne dépendait pas de mon bon vouloir, je me suis permis d'ajouter des textes en accord avec ce que je pensais en réalisant ces diverses commandes. Au milieu de tout ça, un ou deux grands dessins, presque toujours en anglais, réalisés pour des expositions, se sont glissés. Ils constituent ce nouveau tome de mon travail.
Artus de Lavilléon. Janvier 2013.

03/02/2013, minuit vingt

Impossible de dormir en ce moment. Je me débats avec moi-même. Cet après-midi Jessica me dit, après avoir lu mon dernier texte : je me demande si tu es vraiment heureux, et je lui réponds sans faillir : bien sur que je suis heureux, mais je suis trop intelligent pour ne pas savoir que ce dos bloqué c'est surtout une question de stress. Depuis que j'ai commencé à me taire et de faire une pause dans mes expositions. Toutes ces expositions qui ne servaient à rien, à rien d'autre que vider. La trace brutale de vécu mon cul. En parcourant les rares post sur mon blog des deux ou trois dernières années, ce qui m'a le plus choqué c'est cette phrase toute simple, un peu ridicule : « depuis que je n'ai plus le nez dans le guidon », depuis que j'ai commencé à prendre un peu de distance, avec moi-même, avec mes amis, avec le marché de l'art, avec mon travail. Depuis la naissance d'Ana et ma rencontre avec Jessica. Depuis ma renaissance. Et surtout depuis que notre couple est devenu famille. Jessica me dit souvent qu'elle n'a le temps de rien. Je ne me plains presque jamais, mais c'est vrai que ce que je faisais avant en une ou deux semaines me prend maintenant un ou deux ans. Depuis que « je n'ai plus la tête dans le guidon », en plus du temps qu'il me faut trouver, le recul me permet de penser, de me poser des questions – et cela forcément ralentit. Est-ce un bien, un mal ? Il n'y a pas de réponse à cela, à chaque âge sa « fonction ». Je me penche sur mon carnet Moleskine ou je note parfois mes idées, rien. Tout est là, dans ces mots que j'écris alors que je n'arrive pas à trouver le sommeil.

Aujourd'hui nous sommes allés prendre le thé chez une amie proche, et malgré le très bon moment passé avec elle et une autre amie venue nous rejoindre ni Jessica ni moi ne nous sentions exactement à notre place. La bonne, les discussions de riche, les enfants très sympathiques... Je ne sais pas quoi écrire. Comment exprimer la gêne. Tout le monde semblait

heureux et à sa place, mais quelque chose comme souvent me semblait, comment le dire, faux. Rien ne l'était pourtant. Cette envie de profondeur qui nous habite souvent et qui pousse Jessica a toujours vouloir autre chose, un mieux, un plus confortable, et moi à me plaindre, et, non pas à regretter mes années de misère, ni la liberté qui leur était associée, mais incapable d'oublier que ce sont ces mêmes années qui me sépareront toute ma vie de « ces gens ». Le mythe de Martin Eden.

L'horloge marque le temps. Dans la rue, malgré le froid les gens parlent, fument des cigarettes à la sortie des cafés. Je surf sur internet à la recherche d'un nouvel appareil photo. J'ai commencé à prendre en photo Paris. Des nouvelles choses m'interpellent. J'ai besoin d'un appareil plus rapide et plus discret que mon Leica. Plus passe partout et moins cher. J'hésite à partir en Palestine. Est-ce mon combat ? Moi qui ne parle que de quotidien et de proximité – de ce que je connais.

Vu aujourd'hui l'exposition de Antoine d'Agata au Bal, ses photos de prostitués, de chair en mouvement, associés aux paysages d'Auvergne, aux portraits de fichiers de Police et de pays en guerre. Les photos des territoires occupés, de Jenine et d'Hébron m'ont particulièrement parlé. Prendre des risques. Se mettre en danger. Est-ce vraiment nécessaire quand on a une famille ? Grisaille et délabrement. Mes photos de la France en crise, des villages de plus en plus désertés pour leurs banlieues pavillonnaires. Et Kevin, le « petit » d'Ernée (le village où se trouve ma maison de campagne) qui me demande : « je peux venir avec toi en Palestine » ? Tout pour échapper à son quotidien. L'élargir.

Branchouilles incultes qui font aussi du très bon travail, césure entre le nouveau luxe du branché et le main stream. Élitisme de pacotille qui va chez Colette s'acheter le dernier gadget en date et ne peut comprendre la nécessité de vivre quand celle-ci

s'inscrit plutôt dans la survie. Les cas de conscience.

Jessica tousse dans le lit à côté, j'entends Ana respirer dans son berceau entouré de barres, comme en prison, pour notre sécurité à nous, notre tranquillité.

Je me prends à rêver de lits posés à même le sol, à une autre époque ou tous nous vivions dans la même pièce. Et puis les prises électriques, les câbles des ordinateurs et des imprimantes, les coins de table...

Je ne sais pas, je ne sais plus. Mais j'aime Jessica ma femme et mon fils Ana, j'aime aussi la vie, telle qu'elle est avec les questionnements qu'elle amène. Non pas le doute, mais les remises en question. Accepter en connaissance de cause, et surtout, ne jamais être dupe. Ni de soi-même, ni des autres.

Un jour écrire l'histoire de l'Homme Vrai, et de l'Homme sincère. Celui qui bute sans cesse dans l'impasse de la lucidité opposé à celui qui n'a pas eu le courage de ne rien être. Trouver le chemin, tout en ne cessant jamais de montrer la voie.

D'abord se connaître soi, ensuite aller vers les autres.

Jessica, je t'aime.

Merci de m'avoir donné une famille. C'est à dire nous, avec bébé Ana, tout le reste, tout d'un coup, n'est pas devenu dérisoire, mais définitivement moins important.

Il va me falloir un peu plus de temps pour m'en remettre que celui que cela nous a pris pour devenir parents.

Jessica, Ana, pour toujours nous.

17/02/2013

Quand la meilleure amie de ma copine, Cecilia, m'a proposé de faire des dessins pour un salon de la mode Parisien je n'ai su que répondre. Je me battais avec moi-même pour savoir si je devais, ou non, aller en Palestine faire un reportage dessiné sur les territoires occupés. Une opportunité venait de se présenter, et pour la première fois de ma vie peut-être j'hésitais. Mais cela n'avait rien à voir avec la peur, même si le directeur de la compagnie théâtrale que je devais suivre avait été assassiné l'année précédente. J'avais toujours cru qu'il était plus « Vrai », de parler de ce que l'on connaissait (par la proximité et le quotidien), que d'exprimer une sincérité intéressée à l'égard de débats qui nous dépassent. Et, surtout, j'étais en train de finir un projet de petits livres sur lequel je travaillais depuis deux ans, (et qui, je l'espérais aller changer la dynamique de ma vie). Depuis que j'avais fait des illustrations pour M, le magazine du Monde, mon téléphone n'arrêtait pas de sonner. J'avais un mal au dos terrible, sans doute à force de passer des heures devant mon ordinateur pour retoucher des photos, et de porter mon bébé, Ana, quand ce n'étais pas Jessica qui s'en occupait. J'adorais ma nouvelle vie, car j'avais enfin l'impression d'être prêt, non que je ne l'ai pas « toujours été » (comme on dit souvent), mais parce que les choses se mettaient en place, d'elles-mêmes, naturellement, sans que je n'ai rien à forcer, par mon travail plus que par mes relations. Et même si le dessin étouffait pour beaucoup ma pratique artistique « sérieuse », ce n'était pas grave car j'avais de l'argent et du temps pour faire mes trucs, un bébé magnifique, et une femme extraordinaire. Pourtant quelque chose bloquait. Je savais qu'aller en Palestine entourerait mon travail d'une autre aura, l'assoirait dans quelque chose de plus politique, de plus raisonné, avec tous les dangers que cela comportait. Mais comment inscrire un tel reportage dans mon travail. Moi qui avait toujours refusé de me battre autre part qu'ici. De faire ma carrière ailleurs pour mieux revenir, comme l'avait fait presque tous mes amis... Comment

justifier que je préfère travailler pour une banque, un distributeur de vin, ou même une grosse marque de sport américaine, au détriment de mes fanzines alternatifs par exemple. Etais-je en train de me fourvoyer ? La mode, la contre-culture, les banques... tellement loin de moi, et pourtant... Le destin, les rencontres. « Ce courage de ne rien être que personne n'a jamais ». Comment se fait-on récupérer, comment les banques marchent-elles, y a t-il une alternative ? De même qu'un mauvais vin pouvait raconter une histoire de résistance à un système établi, ne pas partir, et refuser la gloire d'être allé dans un endroit dangereux pour me contenter de mon quotidien, et de mes petits faires (en attendant la grande œuvre), pourrait peut-être un jour raconter le choix que j'avais fait de continuer de suivre la voie que traçait mon travail, parfois malgré moi, avant que je n'ai eu le courage de décider de m'imposer à moi même cette forme d'arrogance qui permet tout mais n'en reste pas moins totalement inacceptable.

J'avais à un moment de ma vie fait partie de ce monde qui juge décrète et condamne sous le couvert de « la hype », et je l'avais refusé. Près de 15 ans plus tard, je me trouvais en face de créateurs et de leur faire. Leur art avait aussi forcément quelque chose de politique, mais je ne voulais pas leur poser la question de manière aussi directe, abrupte, ni juger leur réponse. Le salon pour lequel on me proposait de travailler portait le sous-titre « Don't believe the hype », ça me paraissait un bon début, ou peut-être une bonne fin pour boucler cette période de ma vie, mais pas « avant de partir en Palestine », non, plutôt avant de « rester en France », le plus discrètement possible.

S'il fut un moment où se montrer était important, je pense qu'il est peut-être plus important aujourd'hui de « vivre caché » car, finalement, qui voudrait vraiment d'un monde où la célébrité aurait totalement remplacé le talent et le choix ce que l'on appelle communément le destin ?

?

12/04/2013

Les expos underground naissent souvent d'un besoin immédiat et irrefléchi de montrer. Ici, maintenant, et tout de suite. Elles sont issues d'un mouvement qui possède l'immense qualité de n'avoir aucun recul sur lui même et souvent, de l'avis de l'auteur lui-même, de n'être que ce qu'il est et rien d'autre. Ici, il n'y a pas besoin d'explications, de justifications, ou de regard critique, car tel n'est pas le sujet. La vie est le sujet, et c'est cela, plus que tout, qui fait la qualité perspective (ou prospective) de ces expositions dans leur potentielle lecture future - car la trace qu'elles laissent, elle, peut être sujette à des interprétations qui correspondent à la façon dont l'être humain éprouve invariablement le besoin de "donner du sens au sens". De réinventer régulièrement son histoire. L'un des grands torts de l'art contemporain est de vouloir réinventer l'histoire au présent, c'est aussi un outil marketing. Seul le recul permet de comprendre ce qui n'a pas besoin de l'être au moment des faits, au moment où l'acte dans sa pureté originelle compte surtout par ce qu'il fait acte. La pensée n'est jamais absente. Je dirais plutôt la conscience nécessaire - cette vérité intérieure exposée aux yeux de tous.. C'est avec cette matière que je travaille aujourd'hui à une époque où l'artiste en plus de devoir être son premier lecteur (il l'a toujours été) et son premier critique, se doit être son premier diffuseur et promoteur. Tel n'est pourtant pas son travail. L'artiste ne devrait pas avoir à promouvoir son propre travail dans le sens de la justification. Comment pourrait-il avoir le recul nécessaire alors que c'est son absence de recul qui fait toute la force de ce que l'on pourrait appeler son undergroundisme quotidien et son archivage de vécu exposé aux yeux de tous. J'entends par là ses proches - ceux qui ont permis son oeuvre et l'ont touché. Ceux qui par leur présence font la force de ces expositions qui parfois au hasard de la curiosité d'un vrai critique, dépassent les marges qui lui ont donné vie.

02/05/2013

Dans les années 80, tout le monde faisait des Fanzines, mais personne ne les faisait pareil. La « ligne éditoriale » de FTBX, se résumait en quelques mots : « Fanzine à parution irrégulière, skate oblige », mais ce qui faisait sa plus grande force, c'était surtout que chacun pouvait faire son propre numéro, à partir du moment où le titre au Logo et à la typo variable était visible sous une forme où une autre. Le titre exact était « Fuck The Blairaux », mais il était rarement écrit en entier.

Pour beaucoup, le Fanzine est issu du mouvement Punk, pour d'autres, des dérives situationnistes et de leur pratique du détournement tel que Malcom Mc Laren l'avait imposé aux Sex Pistols, quand il avait commencé à penser à eux en terme de produits commerciaux.

Pour d'autres encore, il vient tout simplement de la démocratisation des photocopieurs et de leur accès devenu relativement aisé avec leur installation dans les bureaux de nos proches qui ne savaient généralement pas vraiment ce qu'on imprimait, mais trouvaient ça « cool » que nous puissions nous exprimer en toute liberté, plutôt que faire des conneries dehors.

L'un n'empêchait certainement pas l'autre, car ces fanzines étaient justement nourris de ces « conneries que nous faisons dehors ». D'images pornos, de skateurs, ou de quoi que ce soit qui nous tombait entre les mains et nous inspirait. La typo était presque toujours de la Courier, quoique j'ai eu pour ma part une petite passion pour la Bernard antique bold.

Nous découpions, collions, et associons des images récupérées ici et là, sans aucun respect ni du droit d'auteur, ni de quoi que ce soit.

Dans la vraie vie, c'était un peu pareil. Je me souviens de trempins posés sur des voitures que nous nous amusions à rayer la nuit, d'embrouilles au cutter sur des ponts obscurs, et de barres de rires devant des cheville, bras, épaules, poignets cassés, parce qu'il n'y avait pas grand chose à faire d'autre que se marrer de notre propre imbécilité.

J'habitais Beauvais, une ville bizarre qui, de 1986 à 1990 n'était pas encore connue pour son aéroport, mais plutôt pour ses relents pestilentiels, dus à une usine d'éponge, et ses ZUP où le petit et grand banditisme venait de se réfugier, après une tentative d'expulsion de Sarcelles et Peyrefitte Stains. Mais il y avait aussi les skins, quelques bandes de motards qui se tiraient dessus dans des cafés et d'autres « conneries du genre ».

Finalement c'est vrai que notre fanzine était assez inoffensif. Parfois nous essayions de faire des numéros à plusieurs, mais cela ne marchait pas vraiment.

J'habitais quelques temps dans un foyer Sonacotra, côtoyant toute la raclure des dealers de drogues et autres mecs affiliés à des « gangs », dont certains venaient parfois squatter chez moi dans mon luxueux 9m², à coup de menaces et de racket. Ce dont les flics se fichaient bien sûr éperdument, préférant nous arrêter parce qu'on avait fait du roller sur la place de l'hôtel de ville.

Ça aurait pu être une bonne époque pour mal tourner. Je rêvais de finir ma vie sur un banc, libre de toute contrainte sociale. Le week-end, à Paris, où nous montions en stop, les quêtes que nous faisons au Trocadero, nous permettaient de manger les mains pleines de cambouis, à cause de nos roulements à bille souvent défectueux, des délicieux Kebabs achetés rues St Denis, entre deux batailles aux tessons de bouteille à la fontaine des innocents et quelques descentes de Skins, battes de Baseball à la main, en pleine montée du front national

(toutes ces histoires sont vraies). C'est d'ailleurs assez dingue d'imaginer que cela se passait il n'y a pas plus de vingt ans, putain, vingt ans déjà !

S'il n'y avait pas eu Bernard Daburon et ses idées à la con, FTBX ne serait sans doute jamais né. Il travaillait au CIDJ (Centre de documentation et d'information jeunesse) de Beauvais, et nous prêtait souvent sa photocopieuse, en nous filant régulièrement des bons plans, voyages de ski à l'œil, infos sur les écoles d'art, etc. Il était issu de la première vague de skateboarders, quoique pas beaucoup plus vieux que nous. « L'individualisme ensemble », c'est peut-être un peu lui. Très vite nous nous sommes appropriés le support d'information lié au skate qu'il avait imaginé avec son frère pour en faire un petit torchon de règlement de compte entre potes, d'histoires débiles, et parfois géniales, et des fantastiques dessins d'Emmanuel Boutiller, de François Begnès.

À dire vrai, à part cela, le niveau était assez bas, nous nous essayions très malhabilement à la PAO, et le ton était très ado attardé avec cette même qualité que l'on retrouve dans tout le travail de cette époque, c'est à dire un manque total de recul sur soi-même.

Ce qui m'étonne le plus, avec le recul, c'est que nous n'étions même pas l'excuse de la jeunesse, ni même de l'inculture puisque nous approchions tous de la vingtaine et que le skate est un sport qui a toujours plus attiré des gens des classes moyennes qu'ouvrières.

Cela dit, que sont devenus mes amis ? Gérant de Mc Do et directeur de musée sur le débarquement (la passion des armes et de la malbouffe), Cheminot (à force d'aller voir des match de foot par dérision), testeur de tracteurs (après avoir été Redskin), ouvrier à la chaine (les dents pourries à cause des trips), VRP (les dents pourries à cause des trips), Maître d'œuvre, DA dans une agence de pub... Très peu ont ratés

leurs vies (mis à part ceux qui sont partis dans la techno ?), car FTBX nous a donné une structure.

Quinze ans plus tard, FTBX existant encore, nous avons eu la surprise de nous voir invités à l'exposition Beautiful Losers à Lille, ou « nous » (je n'ai fait qu'accrocher quelques unes de mes œuvre au murs) avons construit un espèce de squat « comme à l'époque », à l'entrée du musée ; et je ne suis pas sûr qu'aucun de mes amis ne se soit rendu compte qu'il aurait pu s'agir d'une installation d'art contemporain très juste, si ce fameux second degré avait existé plus d'une demi seconde. Je me souviens particulièrement de Bernard me disant : « J'ai vissé des planches à l'entrée de la pièce, comme ça je suis sûr que chaque visiteur aura au moins posé son pied sur une planche une fois dans sa vie ».

Nous n'avons bien sûr pas été invités à l'exposition skate très classe Public Domaine, à la gaité lyrique, mais été collectionnés par Claire Callaud-Giraud au CNRS et montré au musée du sport pour Béton Hurlant, à côté de vraies planches ridées, cassées, de Rollers et de BMX, qui, pour certains chercheurs ont bien plus inscrit le mouvement skate dans une société assumée du loisir que dans la contestation d'un système que les punks avaient tout fait sauf réussir à détruire. Bref, les années 80 et le début des années 90.

Dieu ait leur âme.

02/05/2013

Pourquoi me suis-je remis à dessiner ? Aleks, mon futur pote de l'art posthume n'arrêtais pas de me saouler : « mec, je suis meilleur que toi, et tu ne pourras jamais me battre en décalquant des images ». Et puis il y avait Fred, mon plus vieux pote, qui s'était constamment moqué de moi quand, dans le début des années 90, j'avais découvert la table lumineuse.

Alors, au re-début, je me suis mis (pour réapprendre les proportions etc) à copier au feutre des images volés dans des magazines, agrémentés de textes et de typo, influencé par un autre ami artiste Claudio Cassano, dont le plus grand trip consistait à dessiner des femmes, et, comme Aleks, se baladait rarement sans l'un de ses nombreux carnets qu'il montrait à qui voulait bien les regarder.

J'adore cela chez les dessinateurs, cette accessibilité là.

D'ailleurs j'avais rencontré Aleks assis un bloc sur les genoux à la fontaine des innocents, Claudio dans une soirée alors qu'il montrait ses dessins certainement à une très jolie fille et Fred... Fred, c'est une autre histoire. Un jour, en fac, il s'était assis à côté de moi, au fond de l'amphi, et m'avait dit (alors que je ne le connaissais absolument pas) : « Tu es un rebelle toi ? Je crois que tu as besoin d'un ami ». Et puis, à la sortie de la fac il s'était garé à côté de moi, Les Berruriers noirs à fond dans sa 4L. J'étais, comme souvent, en skate, la capuche sur les yeux, et les Pixies à fond dans mon walkman. En quête d'enseignement académique je m'étais inscrit en cours (théorique) de Bd avec un prof merveilleux, Mr Chazelas, qui nous expliquait la suprématie du dessin à la plume sur le petit gris numéro zéro utilisé par toute la première génération de dessinateurs...

J'imagine que tout cela me manquait, et que, malgré mon intérêt pour « le grand art », la peinture, etc, je devais déjà

commencer à en avoir marre de Paris, des branchés (dont je faisais, fait ?, bien malgré moi partie), et de l'art dans ce qu'il a de tellement prétentieux. Les galeries en fond de cours, et cette forme d'inaccessibilité voulue. Tout le contraire donc de ce que représente le dessin où « l'inaccessibilité », ne se trouve pas dans le discours mais dans le talent pur et la qualité du trait. Les dessinateurs sont souvent des gens simples, qui font un « métier » qui est proche de l'artisanat. Où les heures passées penchés sur le papier canson ne se comptent pas ou plus.

Je suis quelqu'un de libre et d'un peu sauvage, il y a longtemps que j'avais décidé que la vie de dessinateur ne me conviendrait jamais, mais je suis aussi quelqu'un qui est capable de beaucoup travailler, la nuit, par à coups, mais, je ne sais pas... L'idée de réaliser quelque chose qui ressemblera plus ou moins exactement à ce que l'on a dans la tête sur le papier, est très loin de la surprise que procure souvent une tache, un geste, un objet détourné de sa fonction première. L'art est fascinant, et me fascinera toujours, mais, encore une fois... Je ne sais pas... C'est comme si l'un ne pouvait pas exister sans l'autre. Deux frères que tout oppose et que tout réunit.

C'est sans doute l'écriture qui m'a le plus permis de redécouvrir le dessin, faire de la Bd sans faire de la Bd. Écrire des histoires et les associer à des images. Un dessin par page. Sans les cases.

04/05/2013

Si je me souviens précisément des raisons qui m'avaient progressivement poussé à arrêter de dessiner celles qui m'ont poussées à m'y remettre sont plus troubles. Je me souviens vaguement de mon ami Fred qui dans les années 90 se moquait régulièrement de moi parce que je dessinait sur table lumineuse, puis 10 ans plus tard de mon futur pote de l'art posthume Aleksi qui affirmait sans cesse la suprématie de son dessin sur mes décalcomanies, parfois avec une extrême violence dont l'un comme l'autre ne se rendaient pas compte. Si je n'avais pas rencontré Claudio qui comme Aleksi passait son temps à dessiner et montrer ses œuvres à absolument n'importe qui, je ne sais pas si j'aurais eu le courage de recommencer à dessiner. Il y a en effet dans le dessin une accessibilité et une générosité assez rare.

J'imagine que cela me manquait, et que, malgré mon intérêt pour « le grand art », la peinture, etc, je devais déjà commencer à en avoir marre de Paris, des branchés (dont je faisais, fait ?, bien malgré moi partie), et de l'art dans ce qu'il a de tellement prétentieux. Les galeries en fond de cours, et cette forme d'inaccessibilité voulue. Tout le contraire donc de ce que représente le dessin où « l'inaccessibilité », ne se trouve pas dans le discours mais dans le talent pur et la qualité du trait. Les dessinateurs sont souvent des gens simples, qui font un « métier » qui est proche de l'artisanat. Où les heures passées penchés sur le papier canson ne se comptent pas ou plus.

Je suis quelqu'un de libre et d'un peu sauvage, il y a longtemps que j'avais décidé que la vie de dessinateur ne me conviendrait jamais, mais je suis aussi quelqu'un qui est capable de beaucoup travailler, la nuit, par à coups, mais, je ne sais pas. L'idée de réaliser quelque chose qui ressemblera plus ou moins exactement à ce que l'on a dans la tête sur le papier, est très

loin de la surprise que procure souvent une tache, un geste, un objet détourné de sa fonction première. L'art est fascinant, et me fascinera toujours, mais, encore une fois. Je ne sais pas. C'est comme si l'un ne pouvait pas exister sans l'autre. Deux frères que tout oppose et que tout réuni.

C'est sans doute l'écriture qui m'a le plus permis de redécouvrir le dessin, faire de la Bd sans faire de la Bd. Écrire des histoires et les associer à des images. Un dessin par page. Sans les cases.

04/05/2013

Pourquoi me suis-je remis à dessiner ? Aleks, mon futur pote de l'art posthume n'arrêtait pas de me saouler : « mec, je suis meilleur que toi, et tu ne pourra jamais me battre en décalquant des images ». Et puis il y avait Fred, mon plus vieux pote, qui s'était constamment moqué de moi quand, dans le début des années 90, j'avais découvert la table lumineuse.

Alors, au re-début, je me suis mis (pour réapprendre les proportions etc) à copier au feutre des images volés dans des magazines, agrémentés de textes et de typo, influencé par un autre ami artiste Claudio Cassano, dont le plus grand trip consistait à dessiner des femmes, et, comme Aleks, se baladait rarement sans l'un de ses nombreux carnets qu'il montrait à qui voulait bien les regarder.

J'adore cela chez les dessinateurs, cette accessibilité là.

D'ailleurs j'avais rencontré Aleks assis un bloc sur les genoux à la fontaine des innocents, Claudio dans une soirée alors qu'il montrait ses dessins certainement à une très jolie fille et Fred. Fred, c'est une autre histoire. Un jour, en fac, il s'était assis à côté de moi, au fond de l'amphi, et m'avait dit (alors que je ne le connaissais absolument pas) : « Tu es un rebelle toi ? Je crois que tu as besoin d'un ami ». Et puis, à la sortie de la fac il s'était garé à côté de moi, Les Berruriers noirs à fond dans sa 4L. J'étais, comme souvent, en skate, la capuche sur les yeux, et les Pixies à fond dans mon walkman. En quête d'enseignement académique je m'étais inscrit en cours (théorique) de Bd avec un prof merveilleux, Mr Chazelas, qui nous expliquait la suprématie du dessin à la plume sur le petit gris numéro zéro utilisé par toute la première génération de dessinateurs.

J'imagine que tout cela me manquait, et que, malgré mon intérêt pour « le grand art », la peinture, etc, je devais déjà commencer à en avoir marre de Paris, des branchés (dont je faisais, fait ?, bien malgré moi partie), et de l'art dans ce qu'il a de tellement prétentieux. Les galeries en fond de cours, et cette forme d'inaccessibilité voulue. Tout le contraire donc de ce que représente le dessin où « l'inaccessibilité », ne se trouve pas dans le discours mais dans le talent pur et la qualité du trait. Les dessinateurs sont souvent des gens simples, qui font un « métier » qui est proche de l'artisanat. Où les heures passés penchés sur le papier canson ne se comptent pas ou plus.

Je suis quelqu'un de libre et d'un peu sauvage, il y a longtemps que j'avais décidé que la vie de dessinateur ne me conviendrait jamais, mais je suis aussi quelqu'un qui est capable de beaucoup travailler, la nuit, par à coups, mais, je ne sais pas. L'idée de réaliser quelque chose qui ressemblera plus ou moins exactement à ce que l'on a dans la tête sur le papier, est très loin de la surprise que procure souvent une tache, un geste, un objet détourné de sa fonction première. L'art est fascinant, et me fascinera toujours, mais, encore une fois. Je ne sais pas. C'est comme si l'un ne pouvait pas exister sans l'autre. Deux frères que tout oppose et que tout réuni.

C'est sans doute l'écriture qui m'a le plus permis de redécouvrir le dessin, faire de la Bd sans faire de la Bd. Écrire des histoires et les associer à des images. Un dessin par page. Sans les cases.

Quand je suis parti faire un road trip avec deux copines au travers des états-unis j'ai éprouvé en plus des photos le besoin de raconter l'histoire sous forme de dessins. Mais j'avais aussi

besoin que cela soit réaliste, en tout cas plus réaliste que mes copies un peu trash d'images volés et détournées par le dessin de leur sens premier. J'ai donc acheté du papier calque, et décalqué les photos prises par mon amie Anna comme je l'avais fait pour les prospectus de l'art posthume mais cette fois-ci en partant de "la réalité" qui n'est jamais rien d'autre que ce qu'on en fait. Les phrases, inspirées de nos conversations ou de bribes perçues pendant le voyage on augmenté ces snapshots dessinés d'un sens qui était l'exacte retranscription de ce que je percevais à ce moment là de l'Amérique.

Deux mois plus tard, à l'occasion d'une traversée des Pays Baltes en camion j'ai réitéré l'expérience pour des résultats nettement moins bons, sans doute car le pays se prêtait moins à ce genre de jeu et à cause d'une barrière de langue assez insurmontable.

Le fait est que dans ma façon de faire, le témoignage s'il ne prime pas sur le dessin, en est indissociable car le dessin dans ma pratique raconte toujours quelque chose. Il n'illustre pas une pensée. Il la complète et lui donne une âme. C'est en tout cas ce que j'essaye de faire.

17/05/2013

Artus, je, naît 22 septembre 1970. Comment expliquer que j'ai toujours su et que seul le marasme et l'iniquité d'une société basée sur le consumérisme et la réussite sociale me stoppent net dans mes élans. Pourquoi vouloir réussir dans un monde où la réussite ne veut plus rien dire car elle n'est plus sacralisée par de fausses valeurs qu'indiquent presque toujours un compte en banque bien rempli. Car il faut s'arranger avec soi-même voyez-vous. Les grands hommes ont tjrs fait ça me retorqueras t on. Arranger la vérité. Oui mais il étaient de grands hommes et aujourd'hui je ne vois que mesquinerie autour de moi et faux talent. Aucune contestation réelle aucune révolte parmi les gens qui agissent et sont reconnus pour leurs agissements ds ce monde. Tout est récupère et salit par cette même notion de succès et de réussite sociale. Pauvre monde que le notre. Qu'un monde où même les guêpes n'ont plus de refuge dans les champs préférant les toits des grandes villes où la polénisation quoique nécessaire n'entame en rien la confiance de nos agriculteurs dans leur gaz moutarde d'après guerre. Créer des refuges dans des endroits inadéquat. Se faire récupérer. Et mourir avec la planète.

18/06/2013

Babel.

Il me fallait maintenant apprendre à disparaître. Moi qui avais toujours éprouvé le besoin de tout montrer, tout partager, il me fallait retenir, cacher, attendre. Nous vivions dans un monde où tout allait trop vite, où l'impatience devenait le maître mot d'une société en train de constamment se réinventer au détriment d'elle-même et des valeurs qu'elle disait défendre. Pour plus de sécurité, plus de facilité, plus de reconnaissance immédiate, nous étions prêt à tout accepter. L'algorithme roi allait bientôt diriger le monde si ce n'était déjà fait. J'avais besoin de reculer, de prendre de la distance. Partager, oui, mais pas à n'importe quel prix. Quoique j'acceptasse la publicité, je ne supportais pas son caractère intrusif. Tout était de plus en plus intrusif. Certaines choses, certaines choses ne pouvaient tout simplement plus se faire, et des amours contre nature, des croisements inattendu, des rencontres malheureuses, d'où pouvait naître la plus grande beauté, ne sortirait bientôt plus rien d'acceptable en terme de moralité ou même d'éthique. L'humanité dans sa folle quête de grandeur, de divin, voulait annihiler l'erreur et ce qui la rendait si particulièrement humaine, si singulièrement humaine. Terme au combien contradictoire dans sa définition même. Mais peut-être étais-ce de là que viendrait notre salut, de cette relativité qui semblait pourtant dépassé par le quantique et les nanotechnologies. Nous devons être augmentés si nous voulions survivre, de notre vivant. Je croyais au souvenir, à la mémoire et à ses incertitudes, je croyais au pouvoir de l'idée et du rêve. Le vécu ne s'opposait pas au concept, car l'un ne pouvait exister sans l'autre. L'homme devait mourir pour que l'art posthume vive, et dans un tel monde, la quête de l'immortalité ou de la perfection, du succès et de la richesse, ne voulait absolument rien dire. Le hasard, c'est à dire dieu à l'extérieur de nous, et non en nous ou programmé par nous, se devait d'exister, faute de quoi

l'homme, incapable de pencher la tête, se reproduirait indéfiniment sans autre but que celui de se dépasser jusqu'à ce que ne reste de lui que son essence primordiale, c'est à dire par grand-chose. Une similitude invivable dans un absolu qui, jamais, ne lui apporterait le réconfort de la croyance en l'autre.

03/07/2013

Depuis des années je « collectionne » les phrases de films. J'ai déjà écrit que je n'étais pas quelqu'un d'exact, mais de précis. Ce qui m'intéresse n'est pas de dresser une liste exhaustive des citations des films qui m'ont marqués, mais de celles qui me semblent avoir le plus de résonance avec l'époque dans laquelle je vis et que je traverse, compte tenu de mon propre vécu. Pourquoi une phrase nous touche-t-elle plus qu'une autre ? Il y a quelques années, je notais au hasard d'une série la phrase suivante : « It is better to have a life than to have a plan ». Je crois cette phrase issue du Caméléon sur M6, vers 1997, époque où je n'avais pas la télévision (je ne l'ai toujours pas) et où je suis presque certain qu'il est impossible que cette phrase ait été prononcée en anglais sur cette chaîne. Une rapide recherche internet ne m'en dit pas plus, mais ce que je peux dire, par contre, c'est que je sais que j'ai noté cette phrase dans l'un de mes nombreux carnets, habité par l'idée que la télévision, le cinéma, bien plus que les livres, ou la radio (les chansons sont un domaine à part), étaient aujourd'hui véhicules d'un sens aux vertus insidieuses. D'où viennent ces phrases, qui les écrits, pourquoi ? Dans les blockbusters américains – qu'ils soient intellos ou grand public – les phrases sont souvent répétées plusieurs fois, soit au début et à la fin du film, soit deux fois, au milieu, dans un souci certain de symétrie. J'ai deux exemples qui m'ont particulièrement frappés et m'ont poussé de manière plus sérieuse à archiver cette autre partie de mon quotidien. Dans Spiderman 2 (Sam Raimi, 2002), la phrase « à grand pouvoir grande responsabilité » trouvera son écho dans le discours du président Bush à la veille de la guerre d'Irak : « Le Conseil de sécurité ne s'est pas montré à la hauteur de ses responsabilités, nous assumerons donc les nôtres » (Allocution du Président Bush à la Nation, 19 mars 2003), mais est aussi plus ou moins une adaptation d'une citation de la bible : « On demandera beaucoup à qui l'on a beaucoup donné, et on exigera davantage de celui à qui l'on a

beaucoup confié » (Luc 12:48). Dans la première bande annonce de ce film, ainsi que sur l'affiche, l'image de Spiderman était associée aux Twin Towers qui furent gommées au montage, laissant place à un super héros accroché au mas d'un drapeau américain flottant au vent en plein écran, symbole contre-culturel devenu partiellement contestable. Dans Mulholland Drive (Lynch 2001) « L'attitude d'un homme détermine ce qu'il sera » répétée en miroir, fait référence au « Deviens ce que tu es » de Nietzsche et semble une critique de la rébellion « qui ne mène qu'à la détresse ». C'est peut-être cette dernière phrase qui a réellement lancé cette réflexion sur ce que ces phrases peuvent contenir de faussement subversif ou purement consensuel, mais qui nous permettent néanmoins de nous reconnaître dans le cinéma américain - ce qui fait qu'il nous semble si familier puisqu'il pille des sources aussi diverses que la religion, la philosophie, ou la littérature. Mais alors pourquoi alors ne citais-je presque jamais mes sources lorsque j'utilise moi même ces phrases dans des dessins, des peintures, des textes ou des vidéos ? Tout d'abord, il est rare que j'arrive réellement à me relire. Je note ces phrases, un peu au petit bonheur la chance, dans des salles obscures, ou en regardant des DVD, presque jamais sans interrompre le film, où l'attention que je porte à la réplique suivante, afin qu'elle reste dans ma tête lié à un contexte qui n'est pourtant pas indiqué sur le papier. C'est seulement lorsque cette phrase est sortie de tout contexte précis qu'elle me frappe le plus. Parfois, une indication incomplète, ou une impossibilité à déchiffrer ma propre écriture, me pousse à faire des recherches sur l'origine de la citation, parfois un titre de film figure – mais est-ce le bon ?, parfois il m'arrive même de réinventer la phrase que je n'arrive pas à relire... Ce qui est intéressant ici ce n'est pas la vérité (l'exactitude du mot), mais ce qu'on en fait. La façon dont notre cerveau se la réapproprie. Ce qui était à la base un travail politique et de recherche personnelle est presque devenu un tic. Toute les phrases qui suivent sont donc issues de ces recherches qui n'ont pas de but réel autre que celui de

dénoncer, ou plutôt de montrer, la force des slogans qui nous entourent et dirigent, sans même que l'on s'en aperçoive, nos pensées de manière inconsciente (et influent sans doute sur notre jugement – la lecture critique in extenso de la bible, en tant qu'ouvrage de référence en matière de référent culturel n'étant presque plus pratiquée). Que l'on soit concentré ou pas, ces phrases, citations, détournements, redites, sont là. J'ai choisi de me concentrer tout particulièrement sur le cinéma grand public, mais certains reconnâtrons peut-être, ici et là, quelques phrases d'artistes, d'écrivains, de philosophes, de chanteurs ou de poètes, des phrases qu'ils ont eux-mêmes prononcées sans savoir d'où elles venaient vraiment et quel scénariste ou publicitaire les avait écrites pour eux. La réponse ne sera pas donnée ici car l'intelligence réelle me semble aussi désordonnée que ces notes qui ne sont que l'expression d'une pensée qui toujours restera en construction.

Artus. Paris, le 3 juillet 2013.

06/09/2013

Impossible de dormir. Je me tourne et me tourne et me rere tourne. Je reviens du vernissage de mon ami artiste jr. Ana, mon fils, dort dans la chambre d'a coté.

10/09/2013

Ca c'est la leçon du rock'n'roll on fait avec ce qu'on a même quand on a rien du tout.

11/09/2013

Beaucoup de magazines parlent de l'art contemporain comme d'une supercherie, une bulle financière. Plus je lis ou regarde des émissions consacrées à ce sujet (elles sont de plus en plus nombreuses), plus je pense que l'art posthume qui seul permet le recul apporte une réponse, voir même une solution au "problème" que pose l'art contemporain qui "juge condamne ratisse" en temps bien trop réel. Ici je ne parle pas forcément du manifeste mais de ce que le mot même de posthume évoque dans l'esprit des gens.

12/09/2013

À propos de 2 années...

Si mon travail d'artiste consiste à m'ajouter du vécu pourquoi ne pas vendre un vécu sous forme d'archivage d'un quotidien partagé.

03/10/2013

Tu sais c'est une année difficile pour moi car si tu te souviens bien au début de l'année, alors que j'avais presque fini les petits livres et était dans une très bonne énergie j'ai du accepter tous ces jobs qui n'ont pas été payés. Puis les vacances. Puis un retour à fond de travail et juste au moment ou je me dis ça y est retour a la normale, portefeuille plein tu me tombes dessus. Vouloir "développer la photo" ne veut pas dire oublier le reste et je crois savoir très bien ce que je fais. En me libérant avec des boulots commerciaux de la contrainte de l'art en tant que marché j'avance à mon rythme et je pense que c'est une décision que tu m'as aidé a prendre. Ca me ferait du bien de travailler avec la photo un peu. C'est mon dos qui me le dit. Et puis avec la fin de l'année, la fin du projet des petits livres, ma dernière expo chez Pat... Je vais pouvoir enfin faire mon site etc. J'ai le temps. Je suis heureux. L'année prochaine se mettra en place ce pourquoi je travaille depuis deux ans. De toute façon le besoin de montrer et partager est inclus en moi... Quand ce sera le temps pour ça, et ça je crois et SAIS qu'il n'y a que moi qui peut le décider. Tout n'est finalement pas qu'une question de confiance mais aussi de moment. Je créerais le mien. Ne t'inquiètes pas. On vit bien quand même, non ?

15/10/2013

J'ai commencé a faire des photos en 1994, au début avec un Nikon F4, puis, très vite avec le matériel que j'utilise encore en partie, un Leica M6 équipé d'un 1.4 35 asphérique et un Olympus pen F malheureusement revendu en période de dèche ainsi que le premier modèle d'asphérique qui est parait-il coté aujourd'hui a 17000 euros ! Un ami, qui faisait de la photo de skateboard, m'a vite appris les rudiments, notamment de la photographie avec plusieurs flash, que j'ai développé en essayant de comprendre la notice du F4.

19/10/2013

"Finalement il m'aura fallu plus de 3 ans pour éditer mes photos. Avant cela je n'avais jamais réalisé à quel point être photographe était un métier difficile. J'ai toujours fait pleins de choses, sans mettre aucune limite à ma créativité. La photo était un moyen comme un autre de partager ce vécu qui m'habite depuis toujours.

Quand j'ai découvert le travail de Nan Goldin, cela faisait déjà quelques temps que je faisais des photos, au début pour vivre, en tant que photographe de skate et très vite pour documenter ce qui m'arrivait, en espérant, plus ou moins que mes photos, comme le reste de mon travail, arriveraient à poser la question du destin et du choix. Comment une vie se dessine-t-elle et à quel point sommes nous victimes de notre vécu.

Ce qui me fascinait chez Nan Goldin, c'est qu'elle avait réussi à retourner la caméra dans l'autre sens, et faire un reportage sur sa propre vie. Il y avait aussi l'usage du Leica, et le fait qu'elle prenne en photo un fange marginale de la société avec un outil qui coûtait une fortune et par la même, me paraissait affirmer l'intérêt qu'elle portait à ses proches, presque au delà d'eux-mêmes.

Je ne suis pas venu au Leica tout de suite, mais j'ai tout de suite compris que je devais photographier en diapositives, pour ne pas perdre de temps avec le tirage, et le conserver pour le reste de mes pratiques. Ce qui m'intéressait avait déjà à voir avec l'archive, ou la preuve. Je n'avais absolument aucune culture photographique, à part elle et, un peu Larry Clark, mais surtout à cause de son film Kids. C'est à peu près tout. Et je ne voulais pas utiliser le flash que je réservais à mes photographies « professionnelles ».

Au début, j'ai commencé à prendre en photo ma femme, puis

mes amis skateurs, dans leur, ou plutôt mon quotidien, que je partageais le plus souvent sous forme de diaporamas. J'avais beaucoup de mal à sortir à la lumière. Les journées étaient faites pour être dehors, skater, lire, et je ne me voyais pas trimbaler partout mon appareil car j'aimais la sensation d'être léger, libre. Tout ou presque se passait dans ma petite chambre de 15m². Les copines, les amis, mes deux chats, puis ma mère qui partagea un temps cet espace avec moi.

C'est seulement avec la rencontre de Jessica que je suis enfin « sorti de l'obscurité », je suis devenu père aussi, et cela a tout changé. Je me suis mis à acheter des livres photos, découvrir Stephen Shore et Eggleston. Il m'aura fallu près de vingt ans pour cela.

Mon principal problème a toujours été de prendre en photo des inconnus. J'en suis tout simplement incapable. Il y avait soit l'intimité, soit des lieux vides, déserts, que cette intimité habitait sans les souiller. Comment prendre en photo ou témoigner de choses que l'on ne connaît pas ? et puis ce sentiment constant de voler des instants qui ne nous appartiennent pas. Toutes les personnes qui figurent sur mes photos sont des amis, ou, dans de très rares cas, des rencontres courtes qui m'ont suffisamment marquées pour que je les photographie, que je veuille me les approprier.

On pourrait facilement me dire que chaque photo, même d'inconnu est une rencontre, mais dans un monde qui me paraît souvent inhumain, ces rencontres sont si rares que je pense qu'il faut bien plus qu'une photo pour les faire durer.

Je me suis aussi souvent méfié du « métier » qui pour moi tue l'instinct. Certaines photos sont floues ou un peu mal cadrées, je ne dirais pas que c'est volontaire, mais presque, car je crois que dans l'art, comme dans la vie, ce sont les imperfections qui font la qualité des rencontres. On pourrait aussi parler de

mystère.

Depuis mon premier Leica, j'ai utilisé beaucoup d'appareils, tous pour leur qualités, principalement chromatiques, qui venaient le plus souvent de leur défauts, le rangefinder du Leica, avec l'optique dans le champ, le contax avec son autofocus un peu lent. J'aime faire poser mes amis, arrêter leur mouvement quand celui-ci me plaît, et surtout qu'il y ait un échange entre eux et moi.

Pour les photos de Maryse, ma mère, c'est autre chose, j'ai utilisé un Leica Minilux tout automatique. C'était comme si Maryse regardait fixement l'objectif pour dire quelque chose, et se servait de moi et de mon appareil pour raconter son histoire.

Aujourd'hui, j'aimerais qu'il fasse un temps superbe sur toutes mes photos, mais les instants de vie dont toutes ces images témoignent se sont déroulés à leur propre rythme. Je n'ai pas eu envie d'y retoucher."

22/10/2013

Quand j'ai commencé à regarder les livres photo, j'ai été très surpris de découvrir que ce n'étaient jamais les "bonnes" photos qui faisaient leur qualité mais leur organisation et le sens qui se dégageait de l'histoire que ces images mises ensemble racontaient.

Henri-Cartier Bresson, souvent cité par William Eggleston, parle d'instant décisif. Beaucoup de livres photo sont des projets photographiques, presque tous ont un "sujet". Certains, plus libres, retracent un regard porté sur une réalité qui ne peut être objective. Quel que soit la volonté des photographes concernés.

Petit à petit, en regardant mes photos des sujets ont commencé à prendre forme, les femmes allongés sur des lits, l'intimité partagé d'un côté, et, de l'autre des images de la France, de mon environnement proche, et toujours ces portraits de mes amis.

Au fur et à mesure que j'organisais mes images, je me mettais à comprendre la photographie conceptuelle, documentaire ou même topographique. À dire vrai toutes les formes de photographie, même des images que je pensais détester, car, au final ce que j'aimais - ce que j'aime. Ce sont les livres et ce qu'ils racontent..

En reregardant toutes ces images prises au cours des 20 dernières années, je me suis dit que j'avais beaucoup de choses, mais pas vraiment de sujet ou de cadrages précis. Ou peut-être les avais-je mais disséminés en plusieurs catégories.

Le titre Personnes et personne, originellement People and empty places, m'a aidé à trouver mon chemin dans toutes ces images. Entre proximité et distance.

Certains m'ont dit que mon travail véhiculait une critique de la société, il parle de solitude et de beautés marginales bien plus que banales.

Avant d'être critiques mes images se veulent un témoignage sur l'époque ou les différentes époques que j'ai pu traverser et que j'ai eu, a un moment, besoin de partager..

24/10/2013

Prendre en photo son propre environnement plus proche sont

30/10/2013

Je fais partie de ces gens qui sont incapables de faire ce qu'ils n'ont pas envie de faire. Quand j'étais encore ado, une femme dans la rue m'avait demandé pour qui je me prenais pour dire des choses pareilles. J'ai, toute ma vie, essayé de tenir cette ligne et je sais à quel point une telle phrase peut sembler prétentieuse. Le travail s'accumule sur mon bureau, des choses à faire, une famille à nourrir, accumulation de lieux communs. Pourtant, et à cause de cette phrase même, ma vie n'a jamais été liée à l'argent. Un ami me disait hier « Je suis maigre l'hivers et gros l'été mais je n'ai aucun collier autour du coup ». Enfin sorti de mes années de galère (40 ?), mon téléphone sonne régulièrement pour me proposer du travail, tel et tel plan, et on continue de me dire que c'est parce que j'ai du réseau. Je ne sors jamais, je n'ai pas facebook, et je travaille pour la plupart du temps chez moi, quand je ne suis pas dans une librairie en train d'acheter un livre ou dans un café en train de lire, ajoutons à cela la vie de couple, quelques restaurants, et trip photos, ou voyages avec mes nombreux amis, les mêmes depuis des années. Je suis quelqu'un de lent et de routinier qui n'hésite jamais devant une proposition d'aventure, en fonction maintenant du temps que j'arrive à dégager par rapport à mes engagements familiaux et vis à vis de moi-même et de mon « travail ». Je suis très malheureux quand je passe plus de quelques jours sans travailler à mes propres projets, et suis souvent capable de retarder des deadlines de « véritable travail » quand un projet ou un autre qui m'occupe tout particulièrement, me semble prioritaire. Lassé du monde de l'art, je m'intéresse en ce moment de plus en plus à la photographie et achète, presque compulsivement les livres des photographes qui m'intéressent pour essayer de comprendre ce qui fait un grand livre (puisque ce sont rarement les bonnes photos qui sont responsables du réel succès dans le temps des ouvrages de référence).

La photographie me semble aujourd'hui l'un des seuls

domaines ou les « trucs » et les réseaux comptent moins que la qualité du cliché et de l'histoire qu'elle raconte, mais sans doute pensais-je cela car je ne suis pas photographe, ou pas seulement photographe - pour ceux qui me disent très souvent que la photographie est ce que je fais de mieux, quoique je ne montre presque jamais ce travail.

En marchant dans la rue l'autre jour (mes pensées sont souvent très localisées, au coin de telle et telle rue, à telle heure, l'importance de sortir, prendre le soleil, ne faire que ce que l'on a envie de faire,...), je pensais que je commencerais à considérer que j'ai réussi ma vie quand j'aurais atteints tous mes buts, un jour skateur, un autre directeur de boutique, un autre galeriste, un troisième artiste, puis photographe, peintre, écrivain... J'avais même fait un petit livre qui portait le titre « quand j'étais », comme si ce chemin-là était tout tracé depuis le début. Pourquoi se limiter à un seul devenir ? La vie est multiple et je continue de refuser de croire à la professionnalisation à outrance. Prendre le temps. De travailler, de faire ce qui nous plaît, de vivre, échanger dans le cadre intime, finalement le seul qui compte vraiment.

Au delà de tout « travail ».

15/11/2013

De l'œuvre à la pratique commerciale et vice versa

22/11/2013

Depuis des années, je prends en photo mes proches et mes amis sans être capable de montrer ces images autrement que sous forme de petits livres et de diaporamas ordonnés de façon chronologique. Ce qui était au début une habitude est devenu avec le temps une pratique artistique à part entière qui seule me paraissait apte à retransmettre la vérité de mon vécu en lui permettant d'exister à la fois dans son contexte « réel », et en tant qu'œuvre séparée ; forme de partage acceptant dès lors qu'il était question d'authenticité les photos moins bonnes, habituellement considérées comme ratées sauf par les personnes concernées – dont je faisais partie.

Étrangement, une forme d'équilibre se dégagait de ce travail et lui donnait un rythme et une véracité que n'aurait jamais pu retransmettre une sélection plus juste et « excluante ». Ces livres étaient « attachants », car chacun pouvait se projeter dans cette expérience de vie qui était la mienne, et parfois être touché par son caractère universel, comme souvent dans ce genre de projet qui est parfois jugé trop intime par certains. Je pense ici tout particulièrement au diaporama Souviens-toi de Maryse Lucas (originellement Maryse, 2003), réalisé du vivant de ma mère et maintes fois commenté.

Les photos de mon ex-femme Veronica (1995-1997), puis plus tard les diaporamas portant le titre de Chronologie I (2005), Chronologie II (2005), puis Chronologie III (2006), devenu Book avec le temps, font aussi partie de ce même cheminement visant, en mélangeant photos intimes et œuvres produites à la même période (voir de documents illustrant cette époque) à recontextualiser l'art dans la vie de façon à ce que « personne, jamais, ne puisse mentir sur les raisons qui peuvent pousser un artiste à créer, et se substituer à son regard, lorsqu'il convient de juger de la légitimité de son œuvre – fut-elle en construction », et donc éviter tout le jargon Lénifiant qui accompagne

souvent tout travail artistique afin de le remettre « dans la vie » (et pas « dans l'art », l'un et l'autre étant indissociables).

L'étape suivante, commencée en 2010 et augurée par le petit livre Pékin, paru aux éditions be-poles, puis par Cuba, La chambre, et les Polaroids (2011), me permit de commencer à scanner mes archives photos (en réalité dès 2009) et de monter sous forme d'auto-éditions, le plus souvent limitées à 1 exemplaire unique d'archivage et de lecture (destiné à devenir un projet plus large lié à La chambre), les projets photos et d'exposition : Indéfectible, He is not a self declared Genius, Lovevol, Torino Road trip, Souviens-toi de Maryse Lucas, puis Proches (un projet inachevé) en 2012.

Suivirent enfin les livres présentés ici et qui ont servi à l'élaboration de Personnes & Personne : Diapositives (25 volumes dont les hors série Spécial France, 2012), Veronica my life (2 volumes, 2012), L'épicerie (2 volumes, 2012), Jessica Artus & Ana (5 tomes, 2012 – 2013).

Ce corpus s'agrémentant progressivement de livres d'archivages de mes photos numériques : Les appareils photos (10 volumes à ce jour), et de divers ouvrages plus conceptuels recensant par exemple, mes appareils photos, mes ex-copines, les lieux où j'ai pu vivre (Ce que je sais, 2012), mes objets (Les objets, 2012), ou les phrases utilisées dans mes dessins (Phrases et Citations, 2 Volumes 2013), voir les documents contemporains à la réalisation de cette forme particulière d'archivage qui est la mienne (PIDV, 2012).

29/11/2013

Quand les gens du journal Le Monde m'ont contacté pour faire la couverture de M, le supplément du week-end, j'ai eu beaucoup de mal à croire que « ce truc était en train de vraiment arriver ». j'étais en train de finir la maquette d'un livre de photographies retraçant près de vingt ans de pratique et de travailler sur des nouvelles illustrations pour une banque coopérative, en marge d'un travail d'auto-édition et d'archivage de plus en plus important. Jusqu'à la deadline annoncée, et au rendu final, j'ai continué de penser qu'il y avait quelque chose de surréaliste dans ce travail, quelque chose qui m'inscrirait dans la durée en tant qu'illustrateur, d'autant plus que l'iconographe du magazine m'avait dit que c'était peut-être leur première couverture dessinée.

D'ordinaire détaché des choses matérielles (dont l'illustration me semble faire partie) je me trouvais face à une potentialité d'exposition de mon travail particulièrement grande. Comment traiter ce sujet, et surtout comment me l'approprier ? Je suis allé dans la journée prendre en photo et me balader devant la XVIIème chambre de justice sur l'île de la cité, pour m'imprégner du lieu et eu très vite l'idée d'une porte majestueuse, dessinée à la plume, devant la quelle se presserait une foule de gens, de dos, qui assisterait au spectacle de la sortie ou de l'entrée des people dans cette cour hautement médiatique. Puis, après avoir parlé à la journaliste, je me suis dit qu'une camera posée sous le pied de la dite porte montrerait bien le déséquilibre qui oppose la liberté d'expression au droit à la vie privée (ou de la personne) qui résumait bien le caractère intrusif des médias (et du partage à tout va) de notre époque.

Un jour mon amie m'a dit qu'un bon illustrateur était quelqu'un qui ne pouvait jamais vraiment se séparer de ses thèmes de prédilection, quel que soit le sujet qu'on lui présente, et que tout

dessin s'inscrivait dans une œuvre plus large. Elle tenait cela d'un agent d'illustrateur assez connu, qu'elle avait interviewé. Je ne sais pas si cela est tout à fait exact, surtout lorsqu'il s'agit d'illustrations commerciales, mais je pense souvent à ce qu'elle m'a dit ce jour-là. Le spectacle, les médias, la justice, les gens normaux et les people, la surmédiatisation, le monde de la communication à outrance....

L'idée s'est assez vite transformée avec des portraits des gens concernés non pas face à la porte mais face à nous, Le Pen et Marine, DSK, Badinter, Houellebecq, Angot, accompagnés de leurs avocats ou d'avocats ayant défendu des causes connues. Puis j'ai ajouté devant eux deux journalistes et un avocat tenant entre ses mains un livre de code ouvert, pour parfaire cette foule et son impact sur notre vie, comme si le lecteur était la personnalité la plus importante de ce débat, malgré son impuissance à y prendre part autrement que par voie de presse.

Ce qui m'a le plus intéressé dans ce que m'a raconté Pascale Robert-Diard, la journaliste, c'est que ces cas, du fait même de leur médiatisation, faisaient parfois jurisprudence, ou amenaient une réflexion de fond (au regard de la société) sur les sujets qu'ils étaient amenés à traiter, tels le Stalinisme, le révisionnisme, le racisme, ou des affaires plus triviales mais non moins médiatiques d'évolution des mœurs, des annonces coquines de libé à la télé réalité en passant par les journaux intimes où l'image médiatique controversé et parfois injustes de gens connus.

J'aimais aussi les combats perdus d'avance puis gagnés d'Hercules contre des Goliaths de l'industrie, particulièrement celle d'une bloggeuse venue seule et sans avocats se défendre face à des opérateurs téléphoniques surpuissants, la reconnaissance de la bonne foi, l'équilibre entre plusieurs libertés, l'impossibilité d'interdire certains livres, quelque soit

leur propos, (la jurisprudence du cri par exemple) ; et moins la reconnaissance d'un droit supérieur à la liberté d'expression des hommes politiques (leur droit à « la passion »), ou journaux, pour les potentialités de polémiques que certains discours ou provocations pouvaient générer, comme si ces derniers étaient garant d'une démocratie de fait. La limite entre l'humour et le diffamatoire. Mais j'imaginai tout cela très intéressant.

Parallèlement à cela, je me mettais la pression pour finir ce projet de livre sur lequel je travaillais depuis plus de trois ans, partagé entre des images intimes et des photos de la France profonde que le même magazine du Monde avait finalement décidé de ne pas publier, malgré un premier rendez-vous très prometteur. Mes fameuses photographies de France, cette misère-là. Photographies grises, un peu déprimantes, de la voiture devant le pavillon de banlieue, de la cité ouvrière à moitié abandonnée, de ce brouillard et ce temps Français toujours un peu bouché, parfois éclairé d'une lumière quasi électrique sur, par exemple, un panneau annonçant je ne sais quelle promotion, quelle fermeture annoncée, ou quel développement immobilier en marge de villages moribonds contournés par des ronds points aussi nombreux que pratiques pour éviter le boucher du coin et aller, le plus rapidement possible dans la grande surface ou le lotissement « de rêve ».

« Non à l'Islamisme » opposé aux « caricatures de Mahomet ». Deux procès gagnés, l'un par Le Pen, et l'autre par Charlie Hebdo.

Personnes et Personne.

Oui, il y avait, il y a, une certaine logique, aussi terrible soit-elle.

Finalement, je suis allé chercher le monde en kiosque, comme tout le monde, après avoir montré la première maquette de mon

livre à mon agent.

Choses destinées à rester, choses destinées à être dévorées puis aussi vite oubliées, l'actualité contre l'art et l'art incarnant cette actualité, de façon aussi antinomique que complémentaire, à la fois en tant que trace, et témoignage.

11/12/2013

ébauche de réflexion

Quand j'ai commencé à scanner mes images pour le livre auto-édité sur La chambre, je n'avais aucune idée que ce projet me prendrait plus de trois ans et qu'il aboutirait sur une multitude de petits livres au format A5 (environ 200 à ce jour) qui constitueraient une étape déterminante dans ma pratique artistique d'archivage du quotidien. Je ne pensais pas non plus que ce projet s'inscrirait dans l'art posthume de façon aussi évidente et permettrait de comprendre ce que j'entendais moi-même par ce terme en tant que pratique vivante.

Si l'on regarde de plus près ces petits livres on réalise que l'idée première de témoignage de vécu et de partage a ici déviée vers autre chose, puisqu'elle m'a à la fois permis de prendre conscience de mon travail de photographe et de donner une forme physique à l'idée que je me faisais de l'artiste dans sa capacité à exister en marge de tout système légitimant.

Ces livres, dans leur multitude même, représentent une forme de résistance.

Qu'ils soient liés à un quotidien et à un temps précis, linéaire et le plus souvent chronologique, leur permet d'être considéré comme une trace exacte d'une ambition et d'un élan dégagé de ce besoin de reconnaissance qui est l'une des marques les plus identifiantes de notre temps. Je ne dis pas que ce besoin est absent, car dans son essence même le livre implique une volonté de toucher le public de façon lente et intime et de l'inscrire dans une Histoire, mais que ce besoin parle plus de simplicité et d'investissement dans un métier que d'un présent sublimé jusqu'à la honte.

Si je parle ici d'un métier, alors que j'ai passé plus de la moitié

de ma vie à me battre contre la professionnalisation à outrance et à revendiquer l'amateurisme, c'est parce qu'il y a pour moi une différence cruciale entre l'élitisme de ceux qui disent savoir comment telle chose doit ou ne doit pas être, et l'humilité de celui qui fait et sait l'erreur indissociable du réel labeur.

Les actes ne sont pas des concepts froids et excluant car ils sont avant tout motivés par la vie et ce qu'elle représente en terme de choix et d'expérience – de rencontre. Croire que l'on peut tout maîtriser serait oublier que la vie n'est pas forme, mais mouvement. Vouloir la figer, la classer et l'organiser dans une forme qui réponde à un besoin précis me paraît aussi fou que d'affirmer que ceci est bon et cela mauvais à un moment donné, car la fonction même de l'art est de dépasser ces moments pour incarner une durée « posthume ».

Qu'il s'agisse de vivre dans, avec, ou pour l'histoire, n'est pas ici important, puisque ce qui compte vraiment ce n'est pas ce que les choses, actes, où objets représentent, mais ce qu'ils permettent ensuite de faire... Comment alors parler de vérité après cela.

Et pourtant, toutes les images qui suivent se veulent vraies, non pas dans leur forme finale éditée (personnes et personne), mais ici remises dans le contexte même de leur prise de vue, avant telle ou telle image. Car elles répondent à un moment donné en dehors de tout symbole ou de toute lecture chronologique.

18/12/2013

Impossible de me mettre à travailler. Une quarantaine de dessins à faire avant la fin de la semaine, les fêtes de Noël qui approchent, puis le nouvel an... encore une fois à un moment qui me semblait propice à la création. Ce matin, alors qu'Anatole et Jessica dormaient encore je ne pouvais m'empêcher de penser aux divers projets en cours que je mettais de côté pour "faire de l'argent", les peintures tout d'abord, puis les livres et autres projets liés à la photo. "Incapable de ne pas faire ce qu'il avait envie de faire" bien plus "qu'incapable de faire ce qu'il n'avait pas envie de faire". La seule réelle différence entre mon adolescence et l'âge adulte, ce qui me gêne parfois. Une semaine à mal dormir, à me retourner dans le lit comme à chaque fois que quelque chose me bloque dans mes élans. La création et ses impératifs surtout lorsque le travail est basé sur cette même créativité et la ralentie.

26/12/2013

Impossible de dormir cette nuit. Pleins d'idées en tête, conversations avec Jessica et Yi-Jing. Dois-je me hâter ou continuer de prendre mon temps (échanger), dois-je faire mon site internet (Dénouer, puis épuisement), puis la question de Jessica : Faut-il faire un bébé cet été (Élan créatif puis s'entendre avec tous). Nous lisons les explications avec curiosité et intérêt, et, dans la foulée, décidons de notre futur proche. Faire un enfant, , continuer de travailler l'un et l'autre à nos différents projets, activement, avec ces nouvelles échéances. Je risque donc d'être père une nouvelle fois, cette idée m'émerveille, voilà quelque chose à laquelle je n'avais jamais pensé avant de rencontrer Jessica car cela impliquait sans doute une stabilité et une durée que je ne voyais que dans mon travail d'artiste. Puis/et faire de la rue Portefoin mon bureau, y voir grandir Ana et cet autre enfant dans les bras de Jessica de passage parfois, y réinstaller mes œuvres, mes boîtes, mes dessins, récupérer le meuble de Pierre, avoir un endroit qui ne soit qu'à moi et ne soit pas prioritairement conçu pour y dormir et vivre (ce que nous pourrons faire malgré tout). Séparer la vie de famille et « le travail ».

Hier, j'ai relu à Jessica deux textes de « Hero Goes skateboarding », mon recueil de texte préféré datant d'avant mon installation à Ernée, juste quand Maryse était revenu vivre chez moi « Cette lutte pour et contre cette distance impossible », ce qui faisait sa force et sa limite, le chemin immobile parcouru depuis (tout était déjà contenu).

Je me tourne et me retourne dans le lit, la vie enfin me surprend. Je te dois tellement Jessica. Pour Noël, je voulais te mettre des petits mots dans les livres que je t'ai offert et puis pas le temps, plus le temps, jamais, mais Ana qui grandit, nous qui grandissons aussi, notre travail, comme des fourmis absorbées à leur tâche alors que l'humanité est en passe de

devenir autre chose et de rester pour toujours la même. On est toujours ce qu'on est au début. Ana est un tellement bel enfant, peur aussi du second, quel caractère aura-t-il, saurons nous nous en occuper aussi bien ? Car Ana a l'air très heureux et nous sommes aujourd'hui épanouis, faire un deuxième enfant, retourner travailler rue Portefoin, avoir à la fois un endroit à moi (comme toi qui travaille à l'extérieur) et une famille, commencer à séparer les choses, ordonner cela aussi et cesser de tout mélanger, mais en même temps cette beauté dans la confusion qui m'habitait il y a quelques années.

Je me tourne et me retourne et m'endors épuisé et heureux au petit matin. La vie est magnifique, il fait beau, et hier, à 43 ans, j'ai skaté tout l'après-midi à un niveau proche de celui de ma jeunesse.

360 flip, Rock slide sortie 3.6, Shuvit, Nollie Big Spin, Fackie varial 360°, Fackie 360°, Switch 180°, Power Slide, Impossible, Impossible flip, vite, avec maîtrise.

20/01/2014

« Je reviendrais, avec ce soleil et cette terre, avec cet aigle et ce serpent, — non pour une vie nouvelle, ou une meilleure vie, ou une vie ressemblante ; — à jamais je reviendrais pour cette même et identique vie, dans le plus grand et aussi bien le plus petit, pour à nouveau de toutes choses enseigner le retour éternel, — ». « Le convalescent », Ainsi parlait Zarathoustra, Nietzsche.

« - La respectabilité. C'est elle qui est responsable de tout. J'ai compris il y a déjà quelque temps que c'est l'oisiveté qui engendre toute nos vertus, nos qualités les plus supportables (contemplation, égalité d'humeur, paresse, laisser les gens tranquilles) ainsi que la bonne digestion mentale et physique, la sagesse de concentrer son attention sur les plaisirs de la chair (manger, évacuer, forniquer, lézarder au soleil) car il n'y a rien de mieux, rien qui puisse se comparer à cela, rien d'autre en ce monde que vivre le peu de temps qui nous est accordé, d'être vivant et de le savoir (...).

Mais ce n'est que tout récemment que j'ai vu avec netteté, que j'ai déduit la conclusion logique, à savoir que c'est une des vertus que nous appelons essentielles (économie, industrie, indépendance) qui engendre tous les vices – fanatisme, suffisance, ingérence, peur et, pire que tout, respectabilité (...).

Oui, une bonne partie de ce que nous appelons courage est le refus sincère de croire à la chance. Sans ça ce n'est pas du courage (...).

Et remarque bien que cela me plaisait. Je ne l'ai jamais nié. J'aimais cela. J'aimais l'argent que je gagnais. J'aimais jusqu'à la façon dont je le gagnais. J'aimais ce que je faisais, comme je te l'ai dit (...).

J'étais en dehors du temps. J'y étais encore attaché, soutenu par lui dans l'espace comme on l'a toujours été depuis le jour où un non-être s'apprêtait à devenir un être, comme on le sera jusqu'à ce que vienne le terme du non-être sans lequel on

aurait pas pu être – c'est cela l'immortalité -, soutenu par lui, mais pas davantage, juste reposant sur lui, sans conduction, comme le moineau que ses propres pattes, dures, mortes, non conductrices, isolent du fil haute tension – ce courant du temps qui passe à travers la mémoire, qui n'existe qu'en fonction du peu de réalité (j'ai appris cela également) que nous saisissons, sans quoi le temps n'existe pas. Tu sais bien : Je n'étais pas.

Puis Je suis et donc je ne suis pas et le temps n'a jamais existé. C'est comme l'instant de la virginité, c'est exactement l'instant de la virginité, cet état, ce fait qui n'existe vraiment qu'à la minute où on le perd (...).

Tu te rappelles : le précipice, le noir précipice ; toute l'humanité avant vous y est passée et a survécu et toute l'humanité après vous en fera autant, mais pour vous cela ne signifie rien parce qu'on ne peut pas vous prévenir, vous dire ce qu'il faudrait faire pour survivre. C'est la solitude tu comprends (...).

Mais on n'en revient : peut-être l'a-t-on toujours su, mais on en revient (...).

C'est pourquoi j'ai peur. Si je n'avais pas peur avant, c'est que j'étais en état d'éclipse, mais maintenant je suis éveillé et maintenant je peux avoir peur, Dieu merci (...). Ils ont employé l'argent contre moi pendant que je dormais parce que c'était là mon côté vulnérable. Puis je me suis réveillé et j'ai réglé cette question d'argent et je me figurais Les avoir battu jusqu'à ce soir là, où je me suis aperçu qu'ils avaient employé la respectabilité contre moi et que cela était beaucoup plus difficile à battre que l'argent ».

Les palmiers sauvages, William Faulkner.

Alors que je pars pour un reportage à l'étranger pour un magazine au rayonnement international, je ne peux m'empêcher de penser au chemin parcouru ces dernières années sans une certaine nostalgie. Je ne peux pas dire que je regrette quoi que ce soit, car ma vie a peu changé (ou énormément suivant le point de vue où l'on se place), mais plutôt parce qu'un souvenir palpable de presque chaque instant

de ma vie passée – dont je n'arrive pas à me défaire, m'habite. Est-ce parce que je travaille exclusivement avec le matériau de ma vie ou pour toute autre raison que je me questionne ainsi ? Nietzsche parlerait ici d'Éternel retour, et Proust nous ferait chier avec ses Madeleines, alors que mes considérations ont un rapport plus intime avec les lieux que j'ai habité, et tout particulièrement La Chambre, où j'ai passé plus de quinze ans et où je m'apprête aujourd'hui à installer mon bureau, en attendant de la réinstaller telle qu'elle est stockée dans ma maison de campagne, et une forme de postérité liée à son existence même en tant qu'œuvre dans ma carrière artistique. Avec cette idée et la petite édition de l'un des nombreux livres sur ce sujet, notamment ceux qui contiennent des photos, pleins de souvenirs me reviennent et surtout la foule constante d'amis qui y passaient, y dormaient, y buvaient le thé, écoutaient de la musique, faisaient la fête ou tout simplement échangeaient sur un sujet ou un autre, le skateboard, l'art, la philosophie, les filles, la musique.

Hier, une vieille amie qui m'avait aidé à déménager La Chambre dans les vitrines du magasin Le Printemps, ou une partie tout du moins, en combi Volkswagen, me rappelait ces années si riches en rencontres, en lecture, et en aventures diverses et variées. Au restaurant, alors que nous trinquions « At The End Of Our Starving Years », je me regardai dans la glace qui me faisait face en me demandant si un retour en arrière serait encore possible. Père, je ne voudrais jamais revivre ces instants suspendus dans le temps où la lutte pour la nourriture, le matériel pour photographier, peindre, ou skater, payer l'électricité pour le chauffage ou l'eau chaude, les impôts locaux et fonciers, était tout simplement une question de survie (car j'avais la chance d'avoir hérité de mon père ce quinze mètres carrés dans le Marais). Est-ce que je me rendais compte ? Pas vraiment. En souffrais-je ? Pas plus. Mais imaginer un tel retour est impossible.

Si je n'aimerais rien recommencer, c'est que j'estime ma vie parfaite dans ce qu'elle raconte au delà de moi, jusqu'à ma rencontre avec Jessica et la naissance d'Anatole, car elle est porteuse d'espoir. En même temps, le regard que je peux porter sur mes amis « qui n'ont pas ma chance », me paraît terrible. Si souffrance il y avait, « dans ces années de famine », elle venait surtout du regard que l'on portait sur ce que j'imaginai ET QUI ÉTAIT ma liberté.

J'ai toujours refusé que l'on me plaigne à tel point que peu de proches, si ce n'est aucun, ne peut imaginer ce que pouvait être alors ma vie. Le carreau cassé cet hiver si froid, ma mère incontinent alcoolique et dépressive vivant avec moi dans ma minuscule chambre, le besoin de créer souvent contrarié par des priorités vitales, souvent mises en défaut par, justement, ce besoin de ne jamais rien sacrifier à ma création - quel qu'en soit le prix. L'amour pour commencer. Qui aurait pu vivre avec moi alors ? Tous ces marginaux (et ces « folles magnifiques »), dont j'ai souvent voulu faire le portrait (mais jamais réussi pour ne pas les limiter à leur image romanesque) et qui étaient alors ma seule famille. Combien le sont restés ? Combien sont devenus parents ? Combien gagnent aujourd'hui « décemment » leur vie ? Quel « taux de réussite » ? Et surtout comment juger ce taux alors que les années passent et que rien à l'époque (et encore aujourd'hui), ne me semblait pire que ce jugement porté sur d'autres être humains. La créativité de cette période, les échanges... Mes deux chats (et leur litière odoriférante, leur chaleur surtout), encore et encore.

Parfois, d'anciens amis, pas vraiment perdus de vue, mais ne faisant pas non plus réellement partie de ma vie, font une courte apparition dans notre salon, parfois pour une nuit ou deux, et c'est toujours la même émotion qui me touche. Jessica pourrait-elle comprendre, je n'en suis pas sûr, elle comprend en partie, mais comment comprendre ce que l'on n'a pas vécu quand en parler, même, semble impossible. Quels exemples

citer ? Le Noël avec ma mère, Maryse, dans la loge de concierge que je lui avait trouvée, avec l'aide de mon voisin Christophe Dieu (qui l'hivers précédents m'avait offert un chauffage en me disant que je ne pouvais pas vivre comme ça), avec A. de G., grand héritier et futur collectionneur, en haut de forme, S., une banlieusarde élevée par sa mère seule qui recherchait alors les aventures avec des acteurs connus, D. saoul, cul nu sur le lit, et Maryse qui s'était dessinée des moustaches, portait un masque de chat et avait posé sur les assiettes ma carte de visite où l'on voyait une image de double pénétration sur un écran d'ordinateur... Où le même D., quelques jours plus tard ou plus tôt (étais-ce la même année ?), invitait gracieusement une immense tablée, alors qu'il avait généralement à peine de quoi manger, parce qu'il venait de toucher un gros chèque. « Des choses comme ça », et surtout ce que les anecdotes ne peuvent raconter, la solidarité, les bancs au soleil, et nos fiertés réciproques.

Évidemment vingt ans après les choses sont plus difficiles. Tel peintre fait des tableaux qu'il est heureux de vendre trente euros dans un bled minable perdu au fond de la France rurale - parce qu'il n'a su « jouer au jeu de l'art contemporain », alors qu'il était très doué ; tel photographe a abandonné toute idée de réussite sociale malgré une pratique quotidienne constante entre soirées trop arrosées ; tel écrivain devenu prof, ses ambitions au panier alors qu'il se rêvait et avait tout pour devenir philosophe ; tel autre ayant choisi la paresse au réseau qui le refusait se retrouvant à travailler au black... sans compter l'intérim qui vient souvent justifier une vie passionnée « perdue » car souvent considérée inutile dans son évolution professionnelle et économique difficile... Mais finalement très peu ont changé dans le fond - mis à part cette fêlure sociale qui, de plus en plus, les met au ban de la société et du rêve qui aurait pu leur permettre d'avoir un impact sur cette même société qui les a rejetés à la fois dans leur essence et dans leur faire. Et comment surtout expliquer que ce qui nous lie a plus à

voir avec ce « signe » imperceptible d'autrui qu'Hermann Hesse décrit dans Demian (aussi dérangement cette idée soit-elle), qui nous a tous habités à un moment ou à un autre et donc nous habitera toujours. La chance et le destin.

Me voici aujourd'hui devenu un illustrateur « connu », du genre de ceux qui un jour représenteront sans doute une époque (mais pas avant que celle-ci ne soit devenue révolue) alors que je continue d'être persuadé que je suis un bien meilleur artiste que dessinateur (toujours la même rengaine), mais le suis-je ? Photographe demain, Artiste hier, dessinateur aujourd'hui. Qu'est-ce qui nous définit, le regard que l'on porte sur soi-même ou celui que l'on porte sur nous, celui que « la société » porte sur nous. Et par « société » j'entends surtout les gens (nos « proches ») qui nous entourent et qui par leurs jugements sont responsables de tellement de malheur. Qu'importe la « réussite » quand on parle de dignité humaine. Et je ne peux imaginer celle-là sans que ceux qui jugent condamnent décrètent, n'aient un jour connu ce dont je parle. « The Lunatic Fringe Of The Society » (Thrasher Magazine).

Lorsque je croise certains vieux amis, alors que parfois même le temps que je passe avec eux me paraît insupportable (il est parfois dur de ne pas penser « mais grandit un peu ») je SAIS que ce qui nous lie à à voir avec ce signe dont je parlais plus haut, ce signe qui fera qu'au delà de nos pauvres faillites où succès personnels TOUJOURS nous nous reconnaitrons, ce signe que certains limites à ces mots : « avoir le courage de sa propre vie », sans réaliser à quel point de telles vies sont difficiles et éminemment excluantes pour les autres, ceux qui n'ont ni ce talent, ni ce courage, et pourtant bien souvent gouvernent nos destinées (mais peut-on réellement imaginer que le monde se divise en de telles catégories ? Je n'en ai jamais été vraiment capable, ma plus grande erreur ?).

Bien sûr (pourquoi « bien sûr »), je suis quelqu'un qui travaille énormément et ne lâche jamais prise, mais pourquoi ceux qui n'ont pas ma force seraient-ils de moins bons artistes que moi ? Avec le temps, il faut avouer que beaucoup se mettent à ressembler à leur pire devenir, ou à une satire d'eux-mêmes. Je reste persuadé que la faute ne leur incombe pas totalement. Quitte à utiliser des lieux communs, il faut bien dire que « la sensibilité qui fait des l'artiste ce qu'il est » est aussi la meilleure arme pour le détruire. Voir Miroslav Tichy à la fin de sa vie de misère, faire face à des directeurs de musée, critiques et artistes, venus lui rendre visite, dans un documentaire un peu mal fait et très bancal mais d'une certaine manière tellement plus honnête que ces notables proclamés, m'a fait penser à ma mère (quoiqu'elle n'ait jamais rien voulu créer « à part les tatouages qu'elle portait sur son propre corps »), qui comme lui a fini alcoolique et dépressive, avec pour seule œuvre ces mots écrits sur sa porte « bienvenue à l'impasse de la lucidité ».

J'ai choisi de vivre, coûte que coûte, avec plus de chance que certains, et surtout refusant que mon monde ce limite à cette seule phrase. Dans mes années noires j'écrivais, « le courage de ne rien être, personne ne l'as jamais » (phrase oh combien étrange et si peu véridique au regard de tant de vies établies sur le malheur), mon ami Daniele, lui, parle de « masque de la société ». Limiter un être à sa seule pratique, à son « destin » (choisi ou pas), ou à sa réussite (qui juge ici), revient à peu de choses prêt à nier son humanité.

Dans cet avion, qui me mène dans un ailleurs, ou, vraiment, je me demande ce que je vais bien pouvoir foutre. Je veux dire... à part ce que j'ai toujours fait et toujours ferait « par choix ».

15/02/2014

Nouvelle parution dans M le magazine du Monde, nouveau post sur mon blog. Faire attention à son image médiatique. Le DA du magazine de Süddeutsche Zeitung me téléphone pour faire leur couverture et illustrer un article de 10 pages sur l'économie et le « sauvetage des banques » et son effet pervers sur le système financier mondial, puis me rappelle pour me dire que le sujet est décalé ou annulé (tiens donc). Le magazine d'Air France m'offre un voyage en Arménie (par -17°) avec un journaliste très sympa et 14 pages d'illustrations et photo plus peut-être la couverture. Parutions aussi dans So Foot, Marie Claire, d'autres magazines japonais, une couverture de livre, un magazine d'hôtel de luxe, une proposition pour une publicité pour des soupes bios en Allemagne, des cartes de vœux, toujours de la communication pour une banque coopérative, mes adresses préférées dans des guides touristiques branchés, des dessins pour le salon du dessin, une expo (photo) en préparation à la galerie Patricia Dorfmann, des tee-shirts et des broches, un dessin pour une collectionneuse chinoise, la liste est sans fin et ne me satisfait tours pas... Besoin de temps, pour peindre, ne rien faire, penser, skater, faire l'amour, jouer au parc avec mon fils sans penser aux diverses deadlines qui meublent maintenant mon quotidien, continuer mon projet de petits livres, la chambre, flâner avec mon appareil photo, le nez au vent, à la recherche de cette banalité merveilleuse qui me fascine tant. Finalement celle d'hommes et de femmes qui comme moi, ne fonctionnent principalement qu'aux deadlines et aux emplois plus ou moins choisis dans le cours d'une vie qui, bientôt, j'en suis persuadé, évoluera de manière exponentielle vers une nouvelle humanité connectée, jusqu'à se réinventer - ou disparaître, faute d'avoir su le faire.

Depuis quelque temps je n'arrête pas de penser à l'être humain comme à un genre particulier de fourmis, inconscientes de l'existence de forces supérieures capables de les détruire à

chaque instant. Mon ami C. me parle de sa sœur, journaliste connue, partie en Egypte couvrir la révolution et revenue après avoir couru de grands dangers sans même un article capable de couvrir les frais engagés. Puis je lis un article dans Libé ou un jeune Djihadiste français explique son engagement en Syrie « qui serait considéré en France comme du terrorisme ». Je pense alors à la guerre d'Espagne, mais surtout aux réseaux qui rendent tout cela possible, tant physiques que virtuels. L'âge de la communication. L'âge surtout où l'on n'a jamais su moins de choses tout en étant persuadé de posséder une forme d'omniscience due à internet.

« Ce qui est né sur internet restera sur internet », me dit quelqu'un, mais alors l'intelligence artificielle, et toutes ces relations qui s'y nouent, le film « Her » de Spike Jonze, « Robocop », les drones. La surveillance généralisée.

En Egypte les journalistes sont autant pris à partie par les rebelles que par l'armée régulière, pourquoi. Toute image publiée pourrait valoir la mort à un moment ou à un autre. L'histoire est trop incertaine dit-on, mais surtout comment parler d'histoire (et on en parle tout le temps) quand celle-ci ne s'inscrit que dans le temps, et surtout avec un recul que ne permettent pas 'encore) les nouvelles technologies (Relire le cycle de Fondation d'Asimov ? Les Robots ? Demain les chiens de Simak ?).

La science fiction a définitivement envahi notre quotidien, voilà ce que j'entends par fourmis. Toutes ces discussions comme autant de bruit de fond pour masquer l'essentiel, ce sont déjà des machines qui gèrent les flux d'énergie, en partie des automatismes la bourse, des robots qui décident de tuer ou de laisser en vie sans contrôle humain dans des pays considérés comme trop musulmans. Le droit à l'ingérence. Des drones sur le sol américain et français pas seulement en Afghanistan, Pakistan, Palestine... Pour Surveiller et Punir (relire Foucault). Internet comme source principale de « culture ». Mettre en lien les choses.

Quand j'étais plus jeune j'imaginai la révolution comme une grande remise à niveau par le bas. Puis une évolution commune. Est-ce cela l'internet d'aujourd'hui. Cette formidable somme de capacités (bizarrement le mot culpabilité me vient à l'esprit en lieu et place de capacité).

En lisant un livre sur la troisième révolution industrielle, celle qui sera en partie due à la nécessité vitale de sortir de « l'ère du carbone », je réalise à quel point l'humanité, telle qu'on la connaît est en fin de course. Réussira-t-on à fusionner l'esprit humain et la machine ? Est-ce vraiment un pari technologique plus grand que d'envahir les étoiles ?

Cœurs artificiels, posthumanité, intelligence artificielle, comment ne pas s'intéresser à de tels sujets.

« - Ma sœur, n'a même pas pu payer son billet d'avion avec son reportage, tu te rends compte », « - Aujourd'hui n'importe qui peut se déclarer journaliste ou photographe avec son téléphone et une bonne connexion au réseau ». Vraiment ?

Quand a l'art dans tout ça.

Oui. Oui. Oui.

Définitivement.

17/02/2014

Comment ne pas se retirer partiellement du marché de l'art aujourd'hui quand on n'est pas d'accord avec ses règles. Comment ne pas se concentrer sur une œuvre potentiellement posthume quand on croit et pense que l'argent et le déploiement de moyens hors normes, dans une société où tant de gens ont encore faim, nuit à la création en général. Il faut rechercher non pas des nouveaux médiums ou idées susceptibles de parler à l'élite ou au peuple mais à de nouvelles formes données à la diffusion d'une pratique qui ne peut se lire uniquement en terme de reconnaissance et de statut. Des artistes sans œuvres aux superstars de l'art contemporain, le commissaire a progressivement remplacé le critique. Internet révolutionne le monde en promouvant de nouveaux réseaux d'idées mais les formes restent encore aléatoires, ce qui est né sur la toile, restera sur la toile... Qu'est ce qui fait que nos idées dépassent parfois le simple blog ou billet d'humeur ? Le talent, ou le référencement ? Un peu des deux sans doute. Mais surtout comment vivre avec l'idée d'une confrontation au réel nécessaire quoique sa réalisation pratique soit incontrôlable (et c'est bien qu'elle le soit), faute d'une volonté aguerrie aux nouvelles techniques de communication et d'information ? Ou plutôt d'un vouloir acquis au nouveau référencement du monde. « Une image réussie est un universel concrétisé. Sa force vient de ce qu'elle peut et doit se mesurer à la vraie vie » écrit Robert Adams. Mais si tel n'est pas le désir de son créateur, si l'idée que cette image promet demande du temps ? Si « croire c'est diminuer », je crois aussi à l'urgence, urgence de faire, non urgence de diffuser au plus large à tout prix. Le manque de moyens, le dérisoire, l'imperceptible, me paraît avoir d'autant plus de valeur aujourd'hui qu'il est de plus en plus difficile à percevoir dans les productions humaines qui n'existent plus qu'à grand renfort de spectacle, de storytelling, ou tout simplement de réseau. Créer petitement et laborieusement, mais sans « organiser sa rareté ». Être pour être ce n'est pas

vouloir être pour être, voilà ce que je voulais dire. Rien n'est feint si tout est vrai.

27/02/2014

En réalité les vies sont exponentielles, ce qui est terrible ce n'est pas de ne plus avoir le choix mais d'en avoir trop. Quand on est jeune tout est facile car on a pas où peu conscience de la portée de nos primes décisions. Puis avec le temps vient le manque de temps car tout en fin de compte mérite d'être approfondi. C'est aussi l'âge qui veut ça. ..

01/03/2014

Artus de lavilléon naît à paris le 22 septembre 1970 de la rencontré de maryse lucas et de Patrick de lavilléon sur le trottoir en 1968. Maryse ex proche de Guy debord (qui avait fait les affiches du bar l'homme de main qu'elle avait ouvert avec son premier mari) élève Artus avec Louis Soors un jeune architecte qui donnera à Artus sa structure. Entre 2 et 6 ans Artus connaîtra les voyages et les communautés mais surtout une éducation libre basée sur la méthode freinet. Puis entre 6 et 9 ans...

03/03/2014

Claire regardait le Leica sur la table. Elle se demandait pourquoi cet appareil exerçait un attrait aussi considérable et ininterrompu dans sa vie. Cela faisait maintenant plus de cinq ans, en réalité presque sept, qu'elle l'avait acheté, à crédit, à l'aide d'un prêt étudiant. Elle avait hérité d'un peu d'argent à la mort de sa mère, mais elle n'avait pas osé tout investir dans ce bel objet, noir, mat, froid et précis comme une arme au mécanisme incorruptible. « Incorruptible », il n'y avait pas d'autre mot. Elle avait pensé qu'il fallait qu'un long terme s'installe dans sa vie, et, ne sachant pas que choisir s'était décidé pour un appareil photo. Elle n'avait pas vraiment fait d'études, ou en dilettante, et les années étaient passées, de justesse, les unes après les autres, jusqu'à ce moment si précis dans son cerveau, où l'on avait commencé à lui demander « mais tu fais quoi dans la vie ? ». Elle adorait traîner dans les bars, le Leica sous le bras et pas autour du cou, parfois même dans la poche, sans pare-soleil ni filtre ni flash. D'une certaine manière on pourrait considérer que cet appareil était une excuse, son excuse pour vivre de son regard. Il était trop tôt sans doute pour parler de regard d'ailleurs, alors qu'elle n'avait que fait de très rares expos et n'avait même pas de réel sujet, mais peu importait. Quand on lui posait cette question entre toutes, elle ne répondait jamais. Le Leica justifiait tout. Ses absences, sa distance. Il suffisait qu'il apparaisse au hasard d'un mouvement pour attraper le demi ou le ballon de rouge qu'elle aimait tout particulièrement déguster dans les quartiers populaires, à la périphérie de Paris. Combien avait-elle fait de rouleaux depuis la fin du siècle ? Depuis que le numérique avait permis à toute une génération de commencer à archiver chaque moment, chaque instant, jugé comme supérieur ou simplement folklorique. Ce qui l'intéressait elle avait plus à voir avec la banalité, d'une ombre, d'un mouvement (quoi qu'elle ait beaucoup de mal à photographier les gens en dehors de l'intimité qu'elle réussissait parfois, mais rarement, à instaurer

entre elle et eux), d'un lieu, si possible désert, comme le vide qui l'emplissait et qu'elle avait cru pouvoir remplir de photos, comme autant de témoignage de...

- Un autre demi Mademoiselle ? Vous semblez rêveuse aujourd'hui. Comment va le chat ?

- Bien, merci.

Et elle se replongeait dans ses pensées. Qu'avait-elle vu aujourd'hui ? Elle aimait la chambre noire, l'odeur des produits, mais surtout ce qui se révélait dans les bacs, jour après jour, l'archivage de son quotidien, enregistré pour une éternité qui pour l'instant ne concernait qu'elle car il lui manquait encore quelque chose, un déclic, quelque chose qui...

- Vous avez vu Bixx se lance aussi sur le marché de l'immortalité

Les gens lui semblaient tous bêtes, esclaves d'un quotidien auquel ils n'étaient même pas capable de donner du sens. Le concept de singularité était sur toutes les lèvres, la fusion de l'homme et de la machine. Seule son errance et son ignorance d'à peu près tout lui paraissaient justifiables car elle ne se sentait ni dupe ni victime, juste à côté, comme le témoin qu'elle avait décidé d'être le jour où elle avait acheté son Leica. Très vite s'était posé la question de l'optique à utiliser, le 50 qui voit comme l'œil humain, ou le 35, plus large qui déforme un peu à moins d'y mettre le prix et d'investir dans des lentilles asphériques. Tout cela lui semblait loin. Le dur apprentissage, en marge de ses études. Elle n'aimait pas l'idée de devoir quoi que ce soit à quiconque. C'était ridicule, mais de même que le choix de son angle de vision racontait quelque chose d'elle même, le fait d'avoir essayé de comprendre seul le fonctionnement de son appareil, en lisant et réalisant consciencieusement le mode d'emploi (elle ne connaissait personne d'autre qui ait ainsi appris la photo), était en soi le signe d'une fierté et d'une indépendance qu'elle avait choisi « en marge de tout système ». Au début, elle notait tout dans des carnets, puis, cela lui était passé. Il fallait aller plus vite,

gagner du temps sur le temps pour en avoir un maximum à gaspiller en ne faisant rien.

Claire aimait marcher et se perdre, au détour d'une rue, d'un café. Elle était souvent surprise quand on lui parlait et qu'une familiarité rompe son détachement.

L'homme qui lui parlait maintenant devait être le patron du bar, comme tous les patrons il devait fidéliser sa clientèle, lui donner l'impression d'un chez lui hors chez lui. C'est exactement ce qui la séduisait dans ce genre d'endroit. Ici se retrouvaient tous les exclus, ceux pour qui la vie était à côté de la vie, dans une bouteille et une discussion de comptoir, mais ni dans les livres ni à la télévision.

Ses études finies il avait fallu commencer à gagner de l'argent car la bourse n'y suffisait plus. Travailler dans les bars était venu naturellement. Elle avait le sourire facile et avenant.

28/03/2014

Dur de se mettre a travailler, temps superbe dehors. Envie d'aller acheter un livre photo, me balader, et en meme temps pas de reel courage de ne rien faire. Dehors la fanfare joue des tubes d'un autre temps.

02/04/2014

J'ai de plus en plus l'impression que l'art est devenu mascarade sociale sans aucun sens. Quelqu'un m'a dit l'autre jour « de toute façon l'art est mort ». Cela n'a jamais été aussi vrai depuis le siècle dernier ce qui laisse une place à ma proposition de l'Art Posthume

03/04/2014

«Trouver sa distance au sujet, c'est très important (...) C'est le réel qui commande». Raymond Depardon, 2000

«Je préfère regarder les planches contact, c'est là qu'on voit l'individu (...) Et tout ce que prouvent ceux qui travaillent dans la preuve, c'est leur démission devant la vie». Henri Cartier-Bresson, 1974

«J'ai compris aussi que le moyen d'expression choisi par un artiste à une époque donnée n'était pas anodin (...) Le second métier, c'est un leurre». Brassai, 1978

Doisneau, lui, voulait «inscrire des décors» (...) Inscrire n'est pas un métier. C'est une réponse individuelle aux questions que posent les scènes de la vie, à l'émotion qu'elles provoquent, à la beauté inattendue, énigmatique, aux bizarreries touchantes, aux signes de la souffrance, de la misère, au pathétique». Du métier à l'oeuvre, Robert Doisneau, 2010

Je n'avais pas d'intention lorsque j'ai commencé à photographier le grand Paris, à part la curiosité. J'avais besoin de marcher aussi, et je me disais qu'il y avait peu de photos récentes de Paris et de ce qui se passait juste de l'autre côté du périphérique. Je me disais aussi que ces quartiers allaient probablement changer rapidement, mais surtout, après avoir pris en photo la France et tenté de prendre du recul sur ma propre pratique, j'avais besoin de quelque chose qui me permette de continuer d'archiver mon environnement proche, habité par l'idée que celui-ci avait forcément une influence sur à la fois sur ma vie et la pratique avec laquelle il se confondait.

Je n'ai pas choisi où marcher, mon seul plan était de faire le tour et de me balader sans aucune autre règle que de prendre

en photo Paris et sa banlieue limitrophe, le fameux Grand Paris si médiatique dans l'idée et si peu connu dans la pratique.

Ce sont toujours plus où moins les mêmes choses qui m'attirent, façades de maisons banales, rues vides et désertées dans la journée, riens familiers, plutôt que la vie des faubourgs et des gens qui les habitent (et sont le plus souvent soit au travail, soit devant la télé, dès que l'on quitte le centre). Je suis incapable de «voler» des images à des gens que je ne connais pas, préférant me concentrer sur ce qui les entoure et les modèle. La rue d'à côté où l'on passe tous les jours sans même la remarquer, la maison où le bloc d'immeuble qui attire le regard sans que l'on sache vraiment pourquoi, mais qui est là, juste sous nos yeux, la publicité désuète déjà datée, l'arbre majestueux et les parcs où les enfants jouent, les endroits où nous vivons, et qui pourtant, semblent si peu propice à d'autres expressions que celles qu'on veut bien leur prêter et que sans doute ils raconteront, mieux que nous ne pourrions jamais le faire, dans un temps qui est déjà celui de l'Histoire.

17/04/2014

Ce qui m'intéresse ce n'est pas d'être le plus juste possible, les gens précis sont des tâcherons, mais d'être vrai. Je ne suis pas quelqu'un de précis mais d'exact dans son imprécision. Les synonymes de précis sont : adroit, juste... et nous vivons dans une société où tout doit tellement être à sa place qu'on se demande comment y exister en tant qu'homme, éclairés par la force du hasard. Il y a quelque temps Braco Dimitrievitch disait dans qu'aujourd'hui "nous étions comme dans les années 30 ou il ne se passait pas grand chose sauf l'art officiel". Pour lui, même l'art des grottes de Lascau était un art engagé. Le médiateur très lié au monde de l'art contemporain a ajouté à la fin de la conférence que "tout l'art de Braco vise à questionner la vérité historique. Qu'est ce qui vous dit que Malevitch était un artiste engagé par exemple..." J'avais juste envie de lui casser la gueule. Ses écrits? Les tortures qu'il a subit quand on la forcé à revenir à la figuration? Tout se passe comme si on voulait par des actes précis et dénués de toute exactitude nous éloigner de la vérité de l'homme qui, comme le dit si justement Malevitch, n'a rien à voir avec sa sincérité. Sincérité qui impliquant une méconnaissance de soi ne peut amener le monde qu'à sa perte. L'être humain est surtout fait de ce qui lui donne si justement son humanité. Son imprécision. Et c'est ce qui le rend si intéressant et toute sa profondeur. Il serait dommage de l'oublier.

27/04/2014

On me dit toujours qu'il faut avoir un sujet. Que la vie n'est pas un sujet suffisant. Qu'il faut être plus précis. Je ne suis pas d'accord car je refuse que la vie soit réduite à un "sujet" aussi précis soit-il. Je refuse d'ailleurs tout simplement d'être réduit.

Toute exploitation commerciale de ce livre est interdite